



Autour d'Elles

Récits de femmes

Tome 3



Autour d'Elles

Récits de femmes

Tome 3

Autour d'Elles : Récits de femmes

Alliance des femmes de la francophonie canadienne (AFFC)

Directrice générale : Soukaina Boutiyeb
Coordination du projet : Coralie Barrette

Préparation et animation des ateliers d'écriture : Suzanne Kemenang
Révision linguistique : L'expressive
Design de la couverture : Innovacom
Maquette et mise en page : Chantal Lalonde Design

©Alliance des femmes de la francophonie canadienne, 2024
450, rue Rideau, bureau 302
Ottawa (Ontario) K1N 5Z4
www.affc.ca

Nous remercions le ministère du Patrimoine canadien pour le soutien financier offert par l'entremise de son Fonds d'action culturelle communautaire.

Financé par le
gouvernement
du Canada

Canada



Patrimoine
canadien

Canadian
Heritage

Les vues et les opinions dans cette publication sont celles des auteures et ne reflètent pas nécessairement celles de l'Alliance des femmes de la francophonie canadienne.

Aucune partie de la présente publication ne peut être reproduite ou transmise sous aucune forme sans l'autorisation de l'Alliance des femmes de la francophonie canadienne (AFFC).

Tous droits réservés pour tous pays.

Imprimé au Canada par Trico Print and Packaging Solutions.

ISBN : 978-2-9821559-1-6

Table des matières

Introduction	2
ANGÉLIQUE, NADIA – Mes nouveaux départs au Nouveau-Brunswick	4
FLOCH-LE GOFF, MARYNE – D'un océan à l'autre	18
GHOSN, DÉsirÉE – De Beyrouth à Halifax : réinventer un style de vie	34
JOLY, GUYLAINE – Danser avec l'impossible	44
LEBON, HÉLÈNE – Lettre sage à une femme intrépide	60
MBEA, GEORGIA – Vie de résiliences	72
MUTOMBO, ANNETTE – Renaissance	86
NIAMBI, ROSÉLIA – Une belle surprise	102
NOURY, CLÉMENCE – Prendre le large	110
OORE, IRÈNE – Mon parcours migratoire	122
ROMÉA, SARA – Quand le rêve devient réalité	136
Conclusion	150

Introduction

Au Canada, on compte plus de 1,326 million de femmes francophones vivant au sein des communautés de langue officielle en situation minoritaire. Parmi elles, on trouve des femmes immigrantes et des femmes issues de l'immigration. Jouant un rôle crucial dans la transmission de la culture et du patrimoine au sein de leur famille et de leur communauté, celles-ci influent sur l'évolution de la société en participant à la construction identitaire du Canada. Leur présence et leur contribution font des communautés francophones et acadiennes des collectivités plurielles. Il en résulte un partage de valeurs, de traditions et de coutumes entre les membres de ces populations. L'immigration constitue par conséquent pour le pays une richesse inestimable, fréquemment sous-estimée. Le projet est né du désir de réunir cette diversité de femmes autour de ce qu'elles ont en commun : la langue française. *Autour d'Elles : Récits de femmes* permet d'amplifier leurs voix, encore aujourd'hui trop souvent ignorées, de faire résonner leurs expériences et de mettre en lumière les enjeux qu'elles ont vécus. L'Alliance des femmes de la francophonie canadienne (AFFC) souhaite inspirer d'autres femmes au parcours similaire, tout en favorisant leur implication au sein des communautés francophones et acadiennes du Canada.

En mettant sur pied cette initiative, l'AFFC a voulu offrir à des femmes immigrantes ou issues de l'immigration vivant hors Québec l'occasion de se rencontrer et de se raconter. Grâce à des ateliers d'écriture portant sur les techniques narratives, les participantes ont pu bénéficier d'un accompagnement et s'outiller de manière à pouvoir mettre en récit leurs expériences. Compilés dans un recueil, ces récits sont accessibles à l'ensemble de la population. Ils se veulent plus qu'un legs pour les générations futures : l'AFFC espère qu'ils favoriseront la compréhension mutuelle et contribueront à créer un dialogue intergénérationnel entre les femmes francophones, qu'elles soient nées ou non au pays. Ce recueil, qui correspond à la troisième phase de l'initiative, rassemble les récits de participantes résidant au Nouveau-Brunswick, en Nouvelle-Écosse et à l'Île-du-Prince-Édouard. Un premier recueil, publié en 2022, regroupe les récits de femmes francophones immigrantes de la Colombie-Britannique, de l'Alberta et du Yukon. Paru l'an dernier, le tome 2 présente quant à lui ceux de femmes immigrantes des provinces de la Saskatchewan, du Manitoba et de l'Ontario. Une quatrième et dernière phase sera consacrée aux Territoires-du-Nord-Ouest, au Nunavut ainsi qu'à Terre-Neuve-et-Labrador.

La période de recrutement pour la troisième phase a eu lieu de septembre à octobre 2023. Elle a permis de recruter onze participantes originaires de cinq pays et trois continents différents. Quatre ateliers d'écriture, d'une durée de deux heures chacun, leur ont été offerts.

Les récits des participantes témoignent à la fois de leurs expériences et des défis qu'elles ont dû surmonter pour s'intégrer. Leurs vécus sont certes distincts, mais nous pouvons affirmer sans l'ombre d'un doute que toutes s'investissent auprès de leur communauté respective.

Par ailleurs, le succès du projet *Autour d'Elles : Récits de femmes* n'aurait pas été possible sans la collaboration de nos partenaires. L'AFFC tient avant tout à remercier Patrimoine canadien pour le financement. Elle a aussi pu compter sur le soutien d'organisations membres — à savoir, le Regroupement féministe du Nouveau-Brunswick, la Fédération des femmes acadiennes de la Nouvelle-Écosse et Actions Femmes ÎPÉ (Île-du-Prince-Édouard) — pour le recrutement des participantes. L'AFFC tient également à souligner l'appui des Éditions Terre d'Accueil, pour la création et l'animation des ateliers d'écriture, et de L'expressive, pour la révision linguistique des textes. Les entreprises Chantal Lalonde Design, Innovacom et TricoPPS ont, quant à elles, assuré la mise en page du recueil, conçu la couverture et fait l'impression. L'organisme offre ses remerciements à l'ensemble des personnes qui l'ont aidé à concrétiser le projet.

Soucieuse de remplir sa mission — c'est-à-dire de mobiliser et développer son réseau pour mieux défendre les droits des femmes francophones et acadiennes —, l'AFFC a mis sur pied ce projet avec l'ambition de faire rayonner les femmes de toutes origines. Nous espérons que la société canadienne pourra ainsi mieux saisir les réalités des femmes francophones immigrantes et issues de l'immigration qui vivent en milieu minoritaire au pays.

NADIA ANGÉLIQUE

NOUVEAU-BRUNSWICK

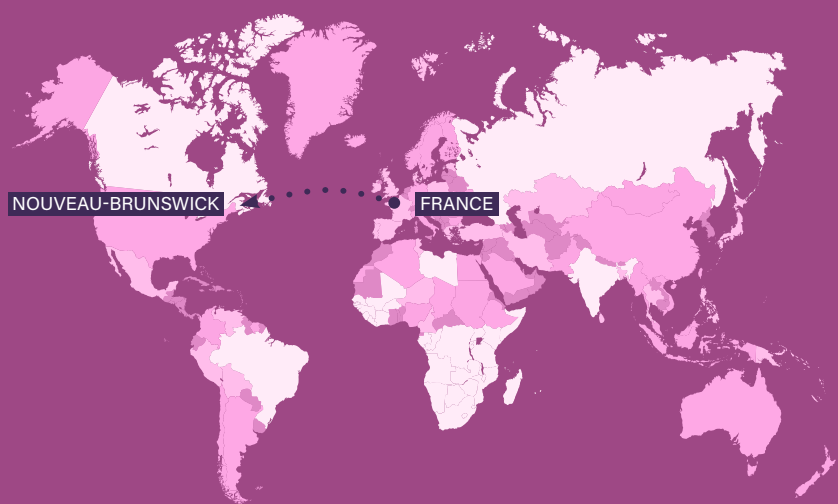
PAYS D'ORIGINE : FRANCE



Mes nouveaux départs au Nouveau-Brunswick

Née en France, j'ai toujours aimé rencontrer des personnes de cultures différentes même si j'ai peu voyagé. J'ai été à Londres, à Lisbonne, à New York, à Chicago, en Tunisie, à Cuba et, bien entendu, en Martinique, d'où je suis originaire. Dans ma tête, je faisais de grands projets de voyage dans des contrées éloignées, mais cela n'allait pas plus loin que mes rêves. Une peur de l'inconnu me paralysait, et cette peur a grandi quand je suis devenue épouse, puis maman. Alors, comment en sommes-nous arrivés à immigrer au Nouveau-Brunswick, au Canada, en août 2018? Cela a commencé par une bonne dose d'envie de changement, accentuée par un soupçon de frustrations.

La recette miracle n'existe pas. Mais la nôtre m'a permis de vivre la plus belle aventure familiale qui soit. Grâce à nos succès et péripéties, nous vivons aujourd'hui notre rêve canadien.



Le déclic

En ce mois de septembre 2016, nous résidons à Marne-la-Vallée, à côté de Disneyland Paris. J'attends sur le quai du RER un train qui a du retard, comme d'habitude. Je dois être à l'heure pour cet entretien, dans lequel je mets beaucoup d'espoir. J'espère pouvoir valoriser ma maîtrise en ressources humaines, fraîchement obtenue. De plus, ce poste est à proximité de mon domicile, à vingt minutes en train. Enfin un équilibre entre ma vie personnelle et ma vie professionnelle à portée de main! Prise dans mes pensées, cette attente est l'occasion de me rappeler que cette année 2016 aura été riche en émotions. Un diplôme supplémentaire, un autre enfant et, j'espère, un nouvel emploi.

J'arrive finalement en avance de cinq minutes et constate que nous sommes sept candidat·e·s attendant sagement leur tour. Le mien arrive, je réponds aux questions mettant en valeur mes maîtrises en psychologie et en ressources humaines, mes quinze ans d'expérience au sein de cabinets en ressources humaines, mes qualités et mes connaissances. Je suis confiante. Malheureusement, je ne connais pas le logiciel SIRH demandé pour ce poste... Ma candidature est rejetée.

Je vis ma cinquième entrevue depuis l'obtention de mon diplôme, en juin, mais c'est celle de trop! Voici la goutte d'eau qui fait déborder un vase déjà à ras bord depuis longtemps : manque de reconnaissance dans mon travail, rémunération inférieure à mes compétences et à mes diplômes, environnement stressant. À cela s'ajoute le fait d'être une femme noire dans un environnement principalement dirigé par des hommes, où je me bute souvent au « plafond de verre ».

Je rêve souvent de vivre ici et ailleurs, d'avoir le don d'ubiquité pour pouvoir enfin profiter de ma vie de femme, d'épouse et de mère. Et si cet ailleurs se concrétisait finalement? En ce mois de septembre 2016, ce rêve commence à se préciser dans nos têtes.

Nous rêvions de grands espaces, d'un nouveau départ dans un environnement réputé accueillant. À cette époque, nous pensions immigrer au Québec, mais la lourdeur administrative paraissait une montagne insurmontable. Depuis, j'ai gagné en maturité et en persévérance.

« Et d'aventure en aventures... » (Serge Lama)

Le coup de foudre

En 2009, mon mari et moi avons déjà parlé d'immigrer au Canada. Nous rêvions de grands espaces, d'un nouveau départ dans un environnement réputé accueillant. À cette époque, nous pensions immigrer au Québec, mais la lourdeur administrative paraissait une montagne insurmontable. Depuis, j'ai gagné en maturité et en persévérance. En 2016, mon mari et moi sommes d'accord pour choisir une autre province que le Québec. Nous commençons alors nos recherches internet sur les différentes provinces du Canada, sans idées précises. C'est simple, à ce stade de notre projet, nous pensons, mangeons, respirons « Canada » : l'immigration vers ce pays vire à l'obnubilation.

En octobre, je me rends à l'ambassade du Canada pour une séance d'information sur l'immigration francophone. Pour la première fois, j'entends parler du Nouveau-Brunswick, cette province de l'Atlantique officiellement bilingue. C'est le coup de foudre. Mon mari se montre aussi enthousiaste que moi à l'idée de partir vers une province dans laquelle où, pense-t-il, il pourra aussi s'exprimer en français. Notre conviction est renforcée par le forum Destination Canada, auquel je participe en novembre 2016.

J'ai tout de même une appréhension : le froid. Je suis frileuse, adepte de l'habillement multicouche dès que la température descend sous les dix degrés... Alors pour les températures négatives, je n'ose même pas imaginer. La seule option est de partir durant l'hiver pour voir si le climat demeure rédhibitoire. Dans le cadre d'un des programmes, une visite exploratoire d'une semaine se trouve obligatoire. Nous optons ainsi pour le programme des candidats du Nouveau-Brunswick (volet Initiative stratégique).

En amont de ma visite exploratoire, qui aura lieu du 4 au 12 décembre 2016, je planifie plusieurs rencontres. Pour les contacts professionnels, j'utilise la plateforme LinkedIn. J'ai aussi prévu des rencontres avec des organismes d'accueil des immigrant-e-s. Je suis chaudement accueillie par des personnes qui ne me connaissent pas, ce qui me touche profondément.

En ce 4 décembre, j'arrive à l'aéroport de Dieppe, vers dix-sept heures. Je récupère ma voiture de location. Destination : ma chambre d'hôtel, au centre-ville de Moncton. La nuit est tombée, et je ne vois pas grand-chose du paysage, mais il y a deux choses qui me frappent. D'une part, les routes sont immenses et, d'autre part, malgré le froid (moins cinq degrés), je me sens bien, du moins mieux que ce que j'aurais cru.

Au réveil, je découvre un paysage enneigé, comme je n'en ai jamais vu de ma vie. Je suis émerveillée. La visite exploratoire qui se profile va être intense, ponctuée par des rendez-vous à Moncton, Dieppe et Fredericton. Sur le plan professionnel, je constate que la situation demeure complexe : mon métier de psychologue est réglementé. Pour exercer, il faudra que je fasse un doctorat, ce

Souhaitant donner une nouvelle dynamique à cette visite exploratoire, j'ai l'idée de créer une chaîne YouTube intitulée : Nouveau départ, Nouveau-Brunswick. Dans le cadre de ces vidéos, je partage mon expérience de l'immigration au Nouveau-Brunswick sur divers thèmes, en me déplaçant dans diverses villes.

qui me conduit à réaliser mon premier deuil symbolique. En outre, la pratique de l'anglais apparaît primordiale pour optimiser mes chances de trouver un emploi. À cette époque, les offres pour des postes bilingues pullulent sur les sites d'emploi, mais je ne peux pas les envisager du fait de mon niveau moyen en anglais. Pour le reste de la famille, la situation reste plus simple : mon époux n'a pas un emploi réglementé, mon aîné ira en troisième année et le cadet sera en garderie. Les informations recueillies nous confortent dans notre choix du Nouveau-Brunswick. Elles me font aussi comprendre que je vais commencer un long processus, qui nécessitera de la persévérance, de l'organisation et de solides finances.

Ainsi débute un dédale administratif dont il faudra sortir à l'intérieur des temps impartis. Il faut remplir des formulaires, les envoyer, construire un CV conforme aux normes canadiennes, rédiger un plan d'établissement, passer le Test d'évaluation du français, valider mes diplômes via l'ICAS¹. Quelques mois après, nous recevons la lettre du gouvernement du Nouveau-Brunswick indiquant que nous sommes sélectionnés par la province. Enfin, nous avons passé une étape. Quel soulagement! Étant donné notre engouement, nous décidons de partir tous ensemble pour une visite exploratoire de six mois en mars 2017.

Nouveau départ, Nouveau-Brunswick

Premiers pas au Nouveau-Brunswick pour toute la famille. Pour mon fils cadet, âgé de quinze mois, ce sont ses premiers à vie. Nous découvrons Moncton sous un décor printanier, avec des températures plus basses qu'à Paris. Celles-ci sont rapidement effacées par la chaleur humaine, qui continue à nous surprendre. Que ce soit les rencontres imprévues dans des lieux publics ou celles inscrites au programme de cette visite exploratoire, partout nous avons droit au même accueil bienveillant.

1 International Credential Assessment Service of Canada Inc. : ICAS prépare des rapports d'évaluation décrivant l'éducation réussie à l'extérieur du Canada et comment elle se compare à celle offerte en Ontario ou au Canada.



Prise de vidéo, chaîne YouTube : *Nouveau départ, Nouveau-Brunswick*, rivière Meduxnekeag, Woodstock (2018).

Cette visite vise surtout à découvrir les villes du Nouveau-Brunswick et à développer mon réseau professionnel, afin de préparer notre installation future, avec la résidence permanente. Je fais ainsi de nombreuses rencontres dans toute la province, dont une à Edmundston, qui sera décisive pour notre parcours migratoire. Mais, j'y reviendrai plus tard.

Souhaitant donner une nouvelle dynamique à cette visite exploratoire, j'ai l'idée de créer une chaîne YouTube intitulée : *Nouveau départ, Nouveau-Brunswick*. Dans le cadre de ces vidéos, je partage mon expérience de l'immigration au Nouveau-Brunswick sur divers thèmes, en me déplaçant dans diverses villes. Je veux que mes vidéos soient immersives, directives et concrètes, mais, à mon goût, elles manquent d'humanité. Au départ, les vidéos n'ont aucun succès. Il me faut attendre la rencontre du 12 septembre 2017 pour que la situation évolue.

Ce jour-là, je me rends à la mairie de Dieppe pour rencontrer Monsieur le Maire. Ce devait être au départ une rencontre formelle, mais je saisis l'occasion pour lui demander s'il accepterait que je l'interviewe pour ma chaîne YouTube. Il faut dire que l'accueil encourageant de Monsieur le Maire facilite cette requête, qu'il accepte immédiatement. Rendez-vous dès le lendemain pour une vidéo d'échanges constructifs concernant Dieppe et le Nouveau-Brunswick. C'est le début d'une série d'interviews avec des personnes canadiennes, immigrantes ou d'origine immigrante. Entre 2017 et 2020, je réaliserai ainsi vingt-quatre vidéos et accumulerai plus de deux mille abonné-e-s.

Malheureusement, nous savons que notre visite prendra fin sous peu. Notre dossier avait été transmis au gouvernement fédéral en août. Les délais d'attente étant de dix à seize mois, nous avons le temps de repartir pour la France. Le vague à l'âme, nous quittons le Nouveau-Brunswick, mais nous savons que ce n'est qu'un au revoir.

« Sans échec, pas de morale » (Simone de Beauvoir)

Arrivés à l'aéroport Charles de Gaulle, fin septembre 2017, nous sommes accueillis par nos ami-e-s. Mes sentiments sont mitigés : je suis heureuse de les revoir, mais le Nouveau-Brunswick me manque. Très rapidement, le quotidien reprend le dessus. Je travaille en tant que psychologue du travail. Mais je suis sur la ligne, attendant le coup de feu du départ. Celui-ci arriva plus rapidement que nous l'avions espéré.

Nous savions que nous allions recevoir la résidence permanente à la fin 2018 ou au début 2019. Mais, lors de notre seconde visite exploratoire, en 2017, j'avais semé des graines qui ont porté leurs fruits à Edmundston, lors d'une rencontre avec la PDG d'un cabinet-conseil. C'est ainsi que le 22 mars 2018, je reçois un courriel de sa part m'invitant à postuler à un poste dont le descriptif me paraît motivant : « Responsable de projet — chargée des ressources humaines ».

Je présente donc ma candidature, et je suis retenue. Je suis embauchée dans le cadre d'« un permis de travail fermé », ce qui me relie à cet employeur pour quatre ans. Cela ne suscite chez moi aucune inquiétude. Je travaille depuis plus de quinze ans au sein d'un cabinet à taille humaine, je demeure donc confiante quant à ma capacité d'adaptation. Seul le fait d'être obligée de revoir mes prétentions salariales à la baisse m'étonne. En qualité de responsable de projet, ma rémunération sera de 18,50 \$ de l'heure. La PDG m'indique en effet que la vie à Edmundston étant moins chère, mon salaire est tout à fait correct pour la région, selon elle. Par ailleurs, je reste confiante, car il s'agit, pour moi, d'un salaire de base. La qualité de mon travail, comme toujours, devrait permettre de réévaluer ce montant et de le porter à une somme plus correcte.

Avant notre départ, prévu pour le 20 août, il reste encore un large éventail de démarches administratives à faire de notre côté et de celui de l'employeur, avec des frais à payer pour chacun. Parallèlement, la demande de résidence permanente suit son cours. Nous en sommes à l'étape « visite médicale », que nous passons en juin 2018. Ainsi, nous fermons un chapitre de notre vie en France : vendre notre appartement, notre voiture, nos meubles et nous séparer de tout ce qui nous rattache à notre pays.

Singulièrement, le plus compliqué s'avère de trouver un logement de trois chambres. D'une part, avoir un enfant en bas âge demeure un critère « limitatif » pour les propriétaires et, d'autre part, peu d'offres se présentent. Nous trouvons finalement un logement de deux chambres proche de l'école et de mon lieu de travail. Je pense que « toutes les étoiles sont bien alignées ». J'ai tort.

Le 19 août 2018, nous sommes à l'aéroport Charles de Gaulle de nouveau, dans un bain de larmes cette fois-ci. Nous vivons les adieux. Déchirants. Poignants. Nécessaires pour ce nouveau départ. Nous arrivons à l'aéroport Jean-Lesage de Québec le 20 août et partons le lendemain pour la ville d'Edmundston.



Parc du petit Sault, Edmundston, 12 mars 2019.

Je dois commencer à travailler une semaine plus tard, ce qui nous laisse le temps de nous installer dans notre nouveau chez nous et de découvrir la ville. En outre, nous sommes aussi en contact avec le Centre de ressources pour nouveaux arrivants du Nord-Ouest, qui nous conseille. Ville du nord de la province comptant environ seize mille habitant-e-s², dont une majorité de francophones, Edmundston est située dans un cadre pittoresque. C'est une ville proche de la nature et réputée pour ses activités extérieures (vélo de montagne, ski, etc.).

Enfin le grand jour arrive. Je suis à la fois surexcitée et stressée, mon rêve devient enfin réalité. Je me rends donc à mon nouvel emploi à pied, mais je vole sur un nuage. Je suis tellement heureuse de vivre ici. Mes horaires sont de 8 h 30 à 16 h 30, j'arrive avec quinze minutes d'avance. Devant la porte, il y a la PDG, en train d'arroser ses plantes. Elle me « fait la bise », en me précisant que ce n'est pas de coutume. Puis nous visitons les locaux et je m'installe à mon bureau. Je rencontre ma collègue, S., originaire du Maroc, nouvellement arrivée, qui occupe le poste de responsable marketing.

Ce premier jour est sous le signe de la découverte. Je m'installe dans mon nouvel environnement et je prends mes marques en attendant la rencontre avec la PDG, qui se déroulera en fin d'après-midi. Je suis tellement impatiente d'entrer dans le vif du sujet. Je regarde ma collègue avec envie, elle semble

2 Statistique Canada, *Recensement de la population de 2021 : Tableau de profil*, Edmundston, Cité (C), Nouveau-Brunswick [Subdivision de recensement], Ottawa, 2023. [<https://www12.statcan.gc.ca/census-recensement/2021/dp-pd/prof/details/page.cfm?Lang=F&DGUIDlist=2021A00051313027&GENDERlist=1&STATISTIClist=1&HEADERlist=0>] (Consulté le 22 janvier 2024).

Je vis ma première expérience professionnelle au Canada. Donc, je m'investis énormément pour m'adapter à ce nouvel environnement. Je travaille très fort et ne compte pas mes heures. Nous avons fait trop de sacrifices pour renoncer.

déjà dans une routine. L'heure venue, nous avons enfin cette discussion dont j'attends beaucoup. La PDG me présente de nouveau le projet et les tâches que je devrai réaliser pour les prochains mois. Elle m'indique clairement que son temps est précieux. Donc, je comprends assez vite que même si la porte de son bureau demeure ouverte, il vaut mieux éviter de la déranger.

Je vis ma première expérience professionnelle au Canada. Donc, je m'investis énormément pour m'adapter à ce nouvel environnement. Je travaille très fort et ne compte pas mes heures. Nous avons fait trop de sacrifices pour renoncer. Je m'accroche à cet emploi comme une moule à son rocher. Malheureusement, les remarques de la PDG indiquent que les décisions que je prends ne sont pas les bonnes, mon comportement demeure incorrect. Finalement, je ne suis pas à la bonne place. Tout ce que je réalise est vérifié, contesté et corrigé. Et il y a cette boule au ventre qui me poursuit à chaque remarque... Jusqu'à présent, je me suis vantée de mon autonomie dans les tâches, d'une compréhension rapide des consignes et de mon efficacité. Pourtant, je reçois toujours des retours positifs de la part des client-e-s, des partenaires et du bailleur de fonds. Cela me reconforte, mais ne suffit pas pour que je me sente au mieux dans mon poste.

Il me faut attendre le 27 novembre 2018, date de mon entretien de probation, pour que la situation prenne un tournant. Je ressens quelques appréhensions : je suis bien loin de la réalité. Lors de cet échange, chacune doit donner sa note et la justifier. Pour la PDG, mes lacunes concernant l'atteinte des objectifs quantitatifs justifient des notes de un voire, deux sur quatre. Seules mes qualités relationnelles méritent un trois. Au regard de la médiocrité de mes notes, je m'attends à une fin de contrat. Mais ce n'est pas le cas. Elle m'annonce plutôt le prolongement de ma probation de trois mois. Un sursis. Avant de rentrer chez moi, je passe à l'épicerie. Garée sur le parking, je fais la seule chose qui me reste à faire : pleurer. Toute la tristesse et les frustrations que j'ai éprouvées durant ces mois sortent. Je trouve les résultats de mon évaluation tellement injustes. C'est comme si on avait annihilé la qualité de mon travail, mon investissement et le temps consacré.

Le lendemain, je demande à parler avec la PDG pour comprendre comment elle peut envisager de garder une employée ayant des résultats aussi mauvais. Durant cette rencontre tenue en fin de journée, la PDG me rassure. Si elle me

garde, c'est parce que j'ai du potentiel, elle « ne fait pas dans le social ». Et en effet, pour elle « le temps c'est de l'argent ». Je reste tout de même sceptique.

Je vois peu de solutions. Si je résidais en France, je rechercherais un autre emploi afin de démissionner. Toutefois, à cause de mon permis de travail, je suis mariée à cet employeur pour le meilleur et pour le pire. Je pense aussi aux conséquences d'un énième déménagement pour mon fils aîné. Et puis, en tant que nouvelle arrivante, je ne veux pas « faire de vagues ». J'éprouve de la honte. Je crains que l'on ne me croie pas. Et je ne veux pas reconnaître mon échec. Je pense que je me suis peut-être trompée et que la vie professionnelle au Canada n'est probablement pas pour moi.

Au cauchemar du travail s'ajoute celui du logement. Notre voisine accuse notre fils de deux ans de faire trop de bruit. Notre voisin du dessus est un fêtard qui se gausse de notre situation familiale. Nous voudrions tellement déménager, mais nos recherches ne portent pas de fruits.

À Edmundston, nous avons créé des liens avec des personnes que nous apprécions. Pour ma part, je m'entends très bien avec mes collègues S. et H. et, à l'extérieur du bureau, j'entretiens d'excellentes relations. Mon époux, quant à lui, a rencontré un musicien, qui va devenir pour lui un véritable ami — « son chum ». La scolarité de mon aîné se déroule aussi très bien. Néanmoins, cela ne compense pas mon mal-être professionnel.

Heureusement, je fais « virtuellement » la rencontre de Robin Sharma. Depuis toujours, dans ma vie, les livres constituent de précieux outils dans mon développement personnel. *The Greatness Guide*³ n'échappe pas à la règle. Il me permet de me focaliser sur les objectifs de notre immigration : un épanouissement professionnel et une meilleure qualité de vie au travail. Or, ce que je vis est aux antipodes de cela. La solution coule de source, je dois démissionner.

Le soutien de mon époux et de ma collègue m'aide beaucoup à aller de l'avant. En effet, en janvier, ma collègue me fait part de son malaise et de sa déception concernant son manque de responsabilités, contrastant avec l'intitulé de son poste : responsable marketing. N'ayant pas complété les démarches pour la résidence permanente, elle compte partir ainsi, conservant un souvenir mitigé du Canada. Elle a donc annoncé son départ pour le mois de mai « pour des raisons familiales », gardant pour elle les véritables causes de son départ.

Le 21 février 2019, lors de l'entretien faisant suite à mon « sursis » de trois mois, j'indique que ma famille et moi quitterons Edmundston en mai pour déménager à Dieppe. Bien entendu, la PDG manifeste sa surprise. Je pars avant la fin de l'année scolaire, sans l'obtention de la résidence permanente. Mais cette décision, en apparence incompréhensible, est nécessaire pour mon mieux-être.

3 Publié en français sous le titre *L'excellence, un gage de réussite* (Un monde différent, 2020).

Je vis cette expérience comme un échec. Mais, comme le dit Simone de Beauvoir, « sans échec, pas de morale ». Je me sens tel le roseau dans la fable de La Fontaine qui a pour titre Le Chêne et le Roseau : « Les vents me sont moins qu'à vous redoutables. Je plie, et ne romps pas. »

Souhaitant que notre divorce se déroule le mieux possible, j'indique à la PDG que les motifs de notre départ sont familiaux et personnels. Je lui adresse un courriel le 22 février pour préciser que je quitterai l'entreprise le 31 mai 2019. Elle paraît préoccupée par ce départ, après neuf mois d'activité seulement, et réfléchit à d'autres options pour me garder jusqu'en septembre 2019. Elle me propose de me prêter son condo ou de travailler à distance. C'est cette dernière option que je choisis : je travaillerai jusqu'en septembre en télétravail afin de lui donner lui le temps d'embaucher mon ou ma remplaçant-e.

Au début du mois d'avril, nous recevons notre résidence permanente. Toutefois, nous ne célébrons pas cette bonne nouvelle. Le temps file à toute vitesse, rythmé par les nombreuses tâches et déplacements professionnels, les démarches administratives et la recherche d'un logement. Heureusement, nous pouvons compter sur mon réseau pour trouver une maison à Dieppe. Le seul événement marquant durant cette période, c'est le départ de ma collègue, le 14 mai. Nous l'accompagnons à l'aéroport Jean-Lesage à Québec. Ce lieu marquait pour elle la fin de son aventure canadienne et le début d'un avenir bien plus prometteur dans son pays. Quelques semaines plus tard, c'est à notre tour de quitter Edmundston. J'éprouve du soulagement de travailler à distance, mais je demeure consciente que cela ne changera pas l'environnement de travail. Considérant les nombreuses remarques et corrections, mon travail reste toujours insatisfaisant.

Je vis cette expérience comme un échec. Mais, comme le dit Simone de Beauvoir, « sans échec, pas de morale ». Et en effet, j'avais appris la mienne. Je me sens tel le roseau dans la fable de La Fontaine qui a pour titre *Le Chêne et le Roseau* : « Les vents me sont moins qu'à vous redoutables. Je plie, et ne romps pas. »

La marche de la Journée internationale des droits des femmes 2020

Le 24 mai 2019, je pars en camion d'Edmundston pour notre nouveau logement, à Dieppe. Les quatre heures et demie de route me permettent de tourner la page sur cette expérience et de réfléchir à mes prochaines actions. Pendant que je conduis, je me demande si je ne me suis pas tout simplement habituée à entendre que je ne réponds pas aux attentes. Le conditionnement s'est manifesté de manière tellement insidieuse. Même si je veux montrer mon



À la marche de l'Écho des femmes en faveur de l'équité salariale organisée par l'AFFC, la Coalition pour l'équité salariale du Nouveau-Brunswick et le RFNB. Moncton, 8 mars 2020.

assurance, j'entends une petite voix intérieure qui fait écho à ce que m'a dit la PDG et me remet en cause.

Je sais que ce sentiment n'est pas en relation avec la ville d'Edmundston. J'aurais pu côtoyer ce type de personnalité dans n'importe quel endroit, au Canada ou ailleurs, au sein d'une petite ou d'une grande entreprise. J'ai espoir que la situation change en septembre avec l'embauche d'une nouvelle responsable de projet, expérimentée, originaire du Maroc. Or, elle partira aussi, un an après, pour le Québec.

Le 26 septembre, date de mon dernier jour de travail, je me sens enfin libérée de notre mariage. Dès le début du mois de septembre, je commence à postuler à différents postes. Et puis, un jour, en consultant Facebook, je trouve une offre en lien avec mes valeurs, mon éthique et mon militantisme féministe. Quelle chance! Et, « cerise sur le sundae », ce poste vient avec un salaire nettement plus élevé. Je soumetts donc ma candidature pour le poste de gestionnaire de projets au sein du Regroupement féministe du Nouveau-Brunswick, et on me convoque pour une entrevue. Devant la directrice générale, la directrice adjointe et la présidente de l'association, je me livre corps et âme pour démontrer l'intérêt de ma candidature. Il faut croire que ça fonctionne, puisqu'elles prennent ensuite contact avec la personne dont j'ai donné le nom en référence : il s'agit d'une personnalité reconnue, qui est impliquée dans la communauté et collabore avec la PDG dans cette compagnie, à Edmundston. Un atout important pour mon embauche.

Le 13 octobre 2019, je foule le sol du Regroupement féministe du Nouveau-Brunswick et c'est magique. Je m'intègre très rapidement à cette équipe dynamique pour mener à bien différents projets. L'événement le plus marquant, pour moi, sera le 8 mars 2020 : la Journée internationale des droits des femmes, durant la Semaine de l'égalité des genres. En collaboration



Avec mon époux David.

avec la Coalition pour l'équité salariale du Nouveau-Brunswick et l'Alliance des femmes de la francophonie canadienne, nous organisons une marche à Moncton. Cela représente un enjeu complexe, car il faut affronter des défis logistiques et organisationnels. Mes tâches incluent coordonner et gérer les différentes étapes de cette manifestation. C'est la première fois qu'on tient un rassemblement d'une telle ampleur à Moncton pour la Journée internationale des droits des femmes. Nous ressentons un engouement sans pareil pour la concrétisation de ce projet, mais aussi de la pression.

Le jour J, il fait un peu frais, mais le soleil est au rendez-vous. Dans un premier temps, il y a les discours sur l'estrade au Centre Avenir, puis la rue Main se transforme en nuée humaine. Prendre la rue prend alors tout son sens. L'énergie véhiculée par toutes ces personnes à travers les slogans scandés nous unit en tant qu'êtres humains. Nous entendons des cris, de la musique émanant de la foule sur la rue Main à Moncton. Nous piétinons la chaussée afin d'exprimer notre solidarité et notre combativité. Quel moment magnifique! La marche s'achève à l'hôtel de ville. À l'intérieur, outre des kiosques d'informations, il y a des tables où l'on distribue des boissons chaudes et des pâtisseries. Malheureusement, les autres événements prévus pour cette semaine de l'égalité entre les genres ont été annulés à cause de la pandémie.

En effet, dès le mois de décembre 2019, nous avons eu quelques échos de ce virus touchant plusieurs pays. Mais c'est en mars 2020 que la COVID-19 prend une forme concrète au Nouveau-Brunswick. À partir de ce moment-là, nos relations professionnelles se limitent à l'utilisation de Zoom. J'apprécie les rencontres quotidiennes virtuelles où, pour briser l'isolement, nous discutons de nos tâches professionnelles et de notre santé mentale.

Cette nouvelle organisation du travail change le visage de ma fonction. Notre équipe gère des événements à distance, ce qui, pour moi, est moins attirant. Par ailleurs, je me projette toujours dans un poste en ressources humaines, ce qui reste une impasse au Regroupement féministe du Nouveau-Brunswick. Je postule alors au District scolaire francophone Sud pour le poste de coordonnatrice de la santé et du mieux-être et agente aux ressources humaines. « Les étoiles sont bien alignées » cette fois-ci. Je vais pouvoir enfin tirer parti de mes compétences en ressources humaines et en psychologie. En effet, j'ai retenu de toutes mes expériences que la santé mentale et la qualité de vie au travail me tiennent particulièrement à cœur. J'entre en fonction le 12 septembre 2020 et j'occupe depuis ce poste au sein d'une équipe formidable, sous la direction d'une gestionnaire qui a rapidement cru en moi et a valorisé mes compétences. De nouveau, j'éprouve un sentiment d'utilité auprès des personnes professionnelles du milieu de l'éducation.

J'aimerais dire que la boucle est bouclée. Mais le destin me réservait encore son lot de surprises.

Mon rêve canadien

Le 22 août 2022, de retour d'un congé de vacances de deux semaines, je demande à rencontrer ma directrice. Elle me reçoit peu de temps après. Une fois assise en face d'elle, les mots me manquent. Pourtant, quelques minutes avant notre rencontre, cela me semblait clair. Ce que je voulais lui dire ne demanderait pas plus de trois mots. Comme souvent en pareille situation, je tergiverse et je débute par cette phrase totalement inutile : « Je ne sais pas comment te le dire... ». Juste trois mots. Je veux pleurer et rire à la fois devant cette situation incongrue. Après tout, elle est la première personne à qui je l'annonce. Et dans un souffle, je dis : « Je suis enceinte. ». Elle sourit, me félicite et, surtout, me rassure : « Tu avanceras un pas après l'autre ». Elle me dit que ce bébé a choisi d'arriver dans une famille aimante. Comme toujours, la directrice des ressources humaines demeure d'un soutien inégalable, qui se consolide avec le temps. Je vis une grossesse idyllique. Bien entendu, ma famille et mes ami-e-s me manquent, mais je me sens bien entourée ici. D'ailleurs, mes collègues me font la surprise d'une fête prénatale le 14 février 2023 — mon premier *shower* de bébé! Ma future fille et moi sommes particulièrement gâtées à cette occasion.

Aujourd'hui, je me sens totalement incluse. Notre vie est à présent au Canada. Pour sceller ce sentiment d'appartenance, nous avons reçu notre citoyenneté le 24 octobre. Quelle consécration! J'éprouve une telle gratitude de vivre ici avec mes enfants et mon mari. Immigré a été une excellente décision, car nous avons vécu des aventures intenses, qui ont renforcé nos liens familiaux. En immigrant, je visais aussi un épanouissement professionnel. Et aujourd'hui, je peux dire qu'en cinq ans, j'ai réalisé une ascension professionnelle telle que je n'aurais pu espérer connaître en quinze ans en France. J'ai finalement réalisé mon rêve canadien.

MARYNE FLOCH-LE GOFF

ÎLE-DU-PRINCE-ÉDOUARD

PAYS D'ORIGINE : FRANCE

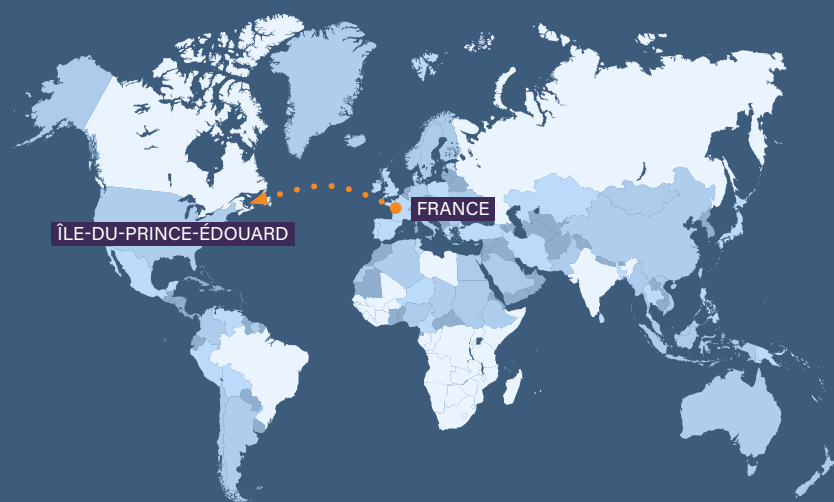


D'un océan à l'autre

Bretonne d'origine, j'ai 32 ans et je suis ingénieure aéronautique. Passionnée par les avions et les aéroports, j'ai travaillé cinq ans pour l'exploitant des aéroports de Paris, du côté des infrastructures aéronautiques, avant d'immigrer au Canada en janvier 2020.

Ici, j'ai d'abord exploré le pays d'ouest en est pendant un an avec mon mari, Jérôme, au volant de notre motorisé, surnommé Barry.

En janvier 2021, accompagnés de notre chat Neige, nous avons posé nos valises à l'Île-du-Prince-Édouard dans l'idée de vivre une expérience canadienne aux plans professionnel et personnel, ainsi que de perfectionner notre anglais. Deux ans et beaucoup de péripéties plus tard, notre fille Norah est née et nous sommes devenus résidents permanents du Canada.



Immigrer au Canada

Mon parcours d'immigration au Canada a commencé avec mon inscription au bassin de tirage au sort pour le permis Vacances-travail (PVT) en décembre 2018. Cela faisait cinq ans que j'habitais à Paris avec mon partenaire, Jérôme, et même si nous étions épanouis dans notre quotidien et nos emplois, nous savions que notre vie n'était pas là. C'était une façon de commencer nos carrières, seulement pour quelques années. C'est pourquoi nous nous étions fixé pour but de quitter Paris en 2019, pour aller vivre « en province » en France ou bien tester une expérience à l'international, en anglais et préférentiellement en Amérique du Nord, selon les opportunités qui allaient s'ouvrir à nous. Plusieurs amis nous avaient parlé du programme PVT du Canada, en disant qu'ils étaient dans le bassin depuis plusieurs années, mais que les chances d'être tirés étaient minces. Nous avons donc postulé en nous disant « on verra bien ». En effet, le Canada, ça n'avait jamais vraiment été un projet de vie, même si lorsque j'avais eu la chance d'y aller avec mes parents en 2004 (j'avais treize ans), j'avais pleuré lors du décollage de l'avion à Montréal et je m'étais fait la promesse de revenir vivre au Canada « quand je serais grande ».

Ainsi, le PVT a été une opportunité que nous avons saisie plutôt que la réalisation d'un grand rêve. En janvier 2019, quelques semaines après l'ouverture des tirages, je suis tirée au sort pour le programme et je complète mon dossier. On me donne jusqu'en mars 2020 pour entrer dans le pays. Jérôme, quant à lui, a été tiré au sort quelques semaines plus tard. Le temps d'organiser notre départ et notamment de le négocier avec nos employeurs, la date de notre décollage pour Vancouver était fixée : le mardi 14 janvier 2020, soit quelques jours après l'échéance que nous nous étions fixée, et seulement quatre jours après la fin de mon contrat avec mon ancien employeur, Aéroports de Paris. Quand j'y repense, ce départ a presque été « facile » logistiquement. Nous avons commencé à vendre nos meubles seulement au début de décembre, quitté notre logement à la mi-décembre et passé les fêtes en famille. Puis, grand départ à la mi-janvier. Comme une évidence dans notre parcours de vie.

Au début, le projet pour nos deux années de PVT était simple : nous passerions six mois à voyager à travers le pays, d'ouest en est, pour déterminer où nous installer, puis un an et demi à travailler pour acquérir une expérience professionnelle, en anglais de préférence, avant de rentrer en France. Plutôt simple et efficace, non? (Vous les sentez venir, les complications?)

Je me souviendrai toujours de l'émotion qui nous a gagnés le matin du départ, chacun avec notre sac à dos et notre grosse valise. Nous étions à la fois déterminés et fébriles de tout quitter.

Je me souviendrai toujours de l'émotion qui nous a gagnés le matin du départ, chacun avec notre sac à dos et notre grosse valise. Nous étions à la fois déterminés et fébriles de tout quitter. Nous laissons à regret chez ma mère notre chat Neige, que nous ne pouvions pas emporter dans notre projet de voyage, mais que nous reviendrions chercher une fois installés quelque part. Une amie nous a déposés à l'aéroport, et nous avons eu le meilleur départ possible : tous mes collègues de l'aéroport nous attendaient au pied de l'avion avec une énorme banderole «BON VOYAGE MARYNE» et ils ont même escorté notre avion avec tous les engins côté piste jusqu'à notre décollage. Vous vous en doutez, beaucoup de larmes ont coulé ce jour-là. C'était parti, et la grande aventure commença lorsque les roues décollèrent du sol, direction Vancouver.

Le voyage, notre génial projet avec Barry

Ce voyage a juste été une parenthèse extraordinaire dans notre vie : du 14 janvier au 10 octobre 2020, nous avons vécu au gré de nos envies et de notre soif de découverte. Ça a été une expérience intense à laquelle je repense toujours avec beaucoup de nostalgie. Chaque semaine et même chaque jour de ce voyage nous a énormément marqués et même aujourd'hui, quatre ans plus tard, nous nous en souvenons comme si c'était hier.

Ce voyage a été l'occasion de découvrir les provinces, et aussi de faire des rencontres lors de nos nombreuses expériences de WWOOFing¹ dans des fermes sur l'île de Vancouver, à Haida Gwaii, en Saskatchewan, en Nouvelle-Écosse, avec des chiens de traîneaux au Yukon, etc. Nous avons fait de superbes rencontres et aussi des moins bonnes, mais, pour sûr, ces WWOOFing nous ont permis de sortir de notre zone de confort, d'apprendre de nouvelles choses (tailler les pruniers, tondre la pelouse, traire une vache, être apprentis meneurs de chiens ou «mushers»...), de prendre des pauses dans le voyage et découvrir des endroits où nous ne serions autrement jamais allés.

Nous sommes arrivés au Yukon en avion juste au moment où la covid explosait et où toutes les frontières fermaient : une opportunité pour nous de passer deux mois au grand air, dans une province pas du tout touchée par le virus — nous réalisions notre chance par rapport à tous nos proches confinés en France et qui nous enviaient à la lecture de notre blogue². Cette expérience au Yukon m'a particulièrement marquée, et j'en reparle avec les yeux qui brillent en repensant aux montagnes, au sentiment de liberté, aux chiens courant dans ces grandes étendues blanches...

1 WWOOF Canada fait partie d'un mouvement mondial qui œuvre à mettre en contact des visiteurs avec des agriculteurs et à encourager les échanges culturels. Les visiteurs, ou «WWOOFeurs», partagent la vie quotidienne de leur hôte tandis qu'ils passent environ la moitié de chaque journée à aider à la ferme.

2 <https://from-sea2sea.blogspot.com>, d'après la devise du Canada *A Mari Usque Ad Mare*, qui se traduit «d'un océan à l'autre» (ou, en anglais, «*from sea to sea*») — le titre de ce récit.

Fin avril 2020, nous décidions qu'il était temps de reprendre notre voyage. Nous cherchions depuis plusieurs semaines une fourgonnette aménagée pour nous permettre de traverser le pays. Finalement, nous avons trouvé bien mieux près de Whitehorse : un motorisé de vingt-quatre pieds tout aménagé et tout confort (frigo, four, douche, plaque à gaz...). Pour nous qui venions de passer deux mois dans une yourte sans eau, toilettes ou électricité, c'était le grand luxe! Nous nous y sommes tout de suite sentis comme chez nous et, après quelques vérifications techniques d'usage et des milliers d'heures passées au téléphone pour l'assurance, nous achetions ce beau véhicule que nous baptisons Barry et qui allait nous accompagner tout au long de notre voyage.

Bien sûr, vous vous en doutez, en pleine pandémie, tout ne fut pas aisé et nous avons fait face à plusieurs contraintes logistiques et changements de plan : train de Prince Rupert à Jasper annulé, frontières avec les États-Unis fermées, frontières du Yukon fermées à l'entrée, isolement obligatoire de deux semaines en arrivant dans les provinces atlantiques, parcs nationaux fermés jusqu'au début juin, incidents techniques avec Barry (envasements, pannes de batterie, pont trop étroit), etc. Je suis fière de dire que malgré tous ces défis, nous avons réussi à réaliser le voyage que nous souhaitions, avec trois mois de plus au compteur et seulement une province en moins (Terre-Neuve-et-Labrador... ne vous inquiétez pas, nous l'avons visitée plus tard, à l'été 2021).

En octobre 2020, la fatigue se faisant sentir, nous avons envie de nous poser quelque part. Après avoir parcouru tous ces kilomètres, le trio de tête pour notre installation est : le Yukon, l'île de Vancouver et la Nouvelle-Écosse.

Notre *camping-car* Barry après avoir parcouru la Dempster Highway au Yukon, mai 2020.



La proximité de cette dernière avec l'Europe et la dynamique d'Halifax nous séduisent et nous poussent à poser nos valises dans la région. Pour commencer, nous restons un mois en WWOOFing près de Bridgewater, où nous nous occupons de la ferme et des enfants de la famille tout en effectuant nos recherches de travail. Hélas, après plus d'une centaine de candidatures pour toutes sortes d'emplois (même serveurs en crêperie à Mahone Bay!), et quelques entretiens, il faut se rendre à l'évidence : on ne trouve pas. Il faut dire que fin 2020 n'est pas la meilleure période pour chercher du travail, et notre statut d'étrangers fait peur, même si nous avons un permis de travail ouvert.

Début décembre, nous déménageons chez Cathie, qui deviendra notre amie et qui tient un « Bed & Breakfast » près de Peggy's Cove. Elle possède donc une grande maison, qui reste vide l'hiver, et nous propose de nous louer une chambre jusqu'au printemps. Elle nous héberge pour une somme vraiment raisonnable, et nous adorons ce temps passé chez elle, où nous nous sentons comme chez nous et discutons tous les soirs à table de tout et de rien. Sa gentillesse et bienveillance faciliteront grandement notre projet d'installation, et c'est une personne que nous voyons toujours régulièrement.

Entre-temps, vu le peu de succès de nos recherches d'emploi, nous décidons de rentrer un mois en France passer les fêtes, voir nos familles et amis et, aussi, récupérer notre chat Neige. Nous savons que cela sera compliqué logistiquement, et qu'on devra s'isoler quatorze jours à notre retour, mais nous sommes motivés et avons besoin de revoir nos proches après onze mois passés seuls au Canada en pleine pandémie.

Notre chat Neige dans la maison de Stanley Bridge où nous passons trois hivers.



Installation à l'Île-du-Prince-Édouard

Quelques jours après notre arrivée en France, on me propose un poste de gestionnaire de projets dans un organisme féministe de l'Île-du-Prince-Édouard, pour lequel j'avais passé un entretien quelques jours auparavant. Ce poste correspond parfaitement à mes souhaits, seul le lieu s'écarte de ce que nous avions projeté. Après quelques discussions avec Jérôme, je décide d'accepter : en 2021, ce n'est donc pas à Halifax que nous nous installerons, mais à l'Île-du-Prince-Édouard! Cela apporte quelques défis supplémentaires, car la bulle atlantique est fermée. Il faut donc demander des autorisations spéciales pour entrer dans cette province, s'isoler deux semaines en arrivant, trouver un logement avec stationnement pour Barry (notre seul véhicule)... Nous réussissons comme toujours à nous débrouiller et, le 15 janvier 2021, nous passons le pont de la Confédération, qui relie l'île au continent, au volant de notre motorisé, avec Neige en invitée supplémentaire.

Les premières semaines sont difficiles, car en plus d'être isolés, enfermés dans un appartement très bruyant et que nous n'aimons pas, sans voir personne, nous avons déjà des problèmes avec l'organisme d'accueil des nouveaux arrivants de la province. Ces derniers montent un dossier contre nous et

Fête de mes trente ans au chalet de Darnley, ÎPÉ, juillet 2021. Source : Mario Courchesne.



Cette première année à l'île, nous redoublons d'efforts et mettons beaucoup d'énergie pour rencontrer de nouvelles personnes et nous faire des amis. La communauté francophone est très petite, et environ la moitié est liée à mon emploi, mais nous nous créons un entourage.

conseillent même à mon employeur de me renvoyer. Notre tort est de leur avoir fait savoir que nous serions autonomes pour le reste de notre auto-isolément, après les avoir grandement remerciés pour leur soutien dans notre installation. Lunaire? Oui, surtout que nous n'avons jamais rencontré ces personnes. Malgré cet épisode, nous nous accrochons. Je me plais beaucoup dans mon travail, et après quelques semaines de recherche, Jérôme trouve aussi des contrats en tant que professeur de français en ligne, puis à la cuisine du centre communautaire francophone de Charlottetown avant de trouver un poste au gouvernement provincial, au Secrétariat aux affaires acadiennes et francophones.

Nous faisons notre trou et créons notre réseau. En mars, nous trouvons un logement temporaire pour l'hiver à Stanley Bridge, au bord de la rivière, dans une maison magnifique où nous passerons trois hivers tellement nous l'adorons. Malheureusement, ce n'est pas un logement permanent, alors tous les étés, nous devons trouver une autre solution. L'été 2021, nous logeons dans un superbe chalet avec vue sur la baie de Darnley, ses couchers de soleil et ses hérons résidents. Nous sommes tout près des plages, où nous nous rendons à vélo et faisons de la planche à pagaie, et nous allons souvent nous promener avec Barry aux quatre coins des provinces atlantiques.

Cette première année à l'île, nous redoublons d'efforts et mettons beaucoup d'énergie pour rencontrer de nouvelles personnes et nous faire des amis. La communauté francophone est très petite, et environ la moitié est liée à mon emploi, mais nous nous créons un entourage. Je fête d'ailleurs mes trente ans dans notre chalet de Darnley entourés d'une vingtaine de personnes. C'est l'un des points saillants de notre vie sociale ici.

En septembre 2021, à la réouverture des frontières du Canada avec le monde, nous avons la chance d'accueillir plusieurs membres de nos familles qui viennent nous rendre visite. C'est la première fois que nous recevons nos proches au Canada et pouvons leur montrer à quoi ressemble notre quotidien. C'est aussi à la fin de l'année que nous prenons la décision difficile de vendre notre beau motorisé, n'étant plus capables d'en assurer un entretien suffisant et ne nous en servant plus assez — un moment déchirant après toutes les aventures dans lesquelles il nous a accompagnés. Lorsque j'y repense, je suis très nostalgique... Barry a vraiment fait partie à part entière de notre

En toile de fond, une question se pose : terminerons-nous notre aventure au Canada maintenant, ou continuerons-nous à l'issue de notre PVT, qui expire à la mi-janvier 2022?

famille, il a été notre première « maison » commune à Jérôme et moi, notre refuge, et nous nous y sommes toujours sentis chez nous malgré la distance et l'isolement dus à la pandémie.

En toile de fond, une question se pose : terminerons-nous notre aventure au Canada maintenant, ou continuerons-nous à l'issue de notre PVT, qui expire à la mi-janvier 2022? Notre demande de résidence permanente, lancée début 2021, est au point mort en raison de la covid et du manque de sélections dans notre catégorie. Nous faisons toutefois le choix de rester et, appuyée par mon employeur en qui j'ai toute confiance, je fais une demande de permis de travail fermé, sous mobilité francophone, en attendant les nouveaux tirages pour la résidence permanente. Les délais annoncés sont de six semaines de traitement de dossier, nous sommes plus de deux mois avant l'expiration de notre PVT, nous ne devrions donc pas nous retrouver en statut implicite et, si ça devait être le cas, ma directrice m'assure que je ne dois absolument pas m'inquiéter.

Passage à vide : les galères de 2022

Après nos vacances habituelles en France de la mi-décembre à la mi-janvier, nous sommes de retour à l'Île-du-Prince-Édouard, confiants en l'avenir et en l'année 2022 qui se profile, malgré la covid et les isolements qui continuent et nous empêchent les sorties sociales en janvier. Cependant, fin janvier, je tombe de haut... Ma directrice m'apprend que le conseil d'administration n'est pas d'accord avec les conditions de l'offre d'emploi (associée à ma demande de permis de travail), pourtant soumise trois mois auparavant, et souhaite donc la retirer. Mais, entre-temps, mon PVT a expiré. Je ne suis donc pas en mesure légalement de soumettre une autre demande de permis. Je les alerte, essaye de trouver une solution et, en pleurs, fais part de mon désarroi à ma directrice, qui m'intime de lui faire confiance. Quelques heures plus tard, le vendredi soir, je suis informée par courriel que la demande de retrait de l'offre d'emploi a été envoyée à IRCC (Immigration, Réfugiés et Citoyenneté Canada). Je suis désemparée et leur envoie un courriel sous le coup de l'émotion en leur expliquant ma situation et leurs manquements. Le mercredi suivant, après avoir été coupée de toutes les communications de mon équipe, je suis convoquée à un entretien expéditif où on m'apprend que mon contrat ne sera pas renouvelé et que la décision est sans appel. Le ciel me tombe sur la tête. Nous avons l'impression de tout perdre ce jour-là, pas seulement mon emploi,

mais mon statut d'immigration au Canada. La situation me paraît d'autant plus grave que le statut de mon mari est lié au mien. À l'exception d'une amie, qui prendra de nos nouvelles quelques semaines plus tard, nous perdons du jour au lendemain tous nos « amis » liés à cet employeur. C'est une chose de perdre son emploi et son statut, mais j'ai été très déçue que tous mes amis, passés aussi par des galères d'immigration, n'envoient même pas de message pour prendre de mes nouvelles.

Après quelques jours au fond du trou, où nous nous demandons sérieusement si nous devrions rentrer en France, je décide de ne pas laisser cet employeur gagner : si nous quittons le Canada, ce sera notre choix et non une décision forcée. Jérôme et moi commençons donc à chercher une solution légale afin de rester sur le territoire. Heureusement, il a obtenu un nouvel emploi entre-temps et son futur employeur, StandardAero, nous propose de prendre en charge les services d'une avocate. Celle-ci s'occupe de faire les papiers pour de nouvelles demandes de permis de travail et nous conseille très bien sur les démarches à entreprendre, bien que la situation ne soit pas idéale. Après plusieurs entretiens et offres d'emploi, je commence aussi un nouveau travail fin février, en anglais, en tant qu'agente de communications et d'événements. Mon nouvel employeur m'accompagne également dans une demande de permis de travail fermé. Après cela, je passe des semaines difficiles, car j'ai l'impression d'avoir une épée de Damoclès au-dessus de la tête et je me demande tous les jours si je vais recevoir une lettre d'IRCC m'obligeant à



revoir notre projet de vie et à quitter le territoire. Par chance, ou bien grâce à la bonne étoile qui veille toujours sur moi, la réponse arrive fin mars : nos permis de travail initiaux (demandés en novembre) sont acceptés, et valides pour deux mois seulement. Jérôme a donc toujours un permis de travail ouvert et peut continuer à travailler. Moi, j'obtiens un permis de travail fermé avec l'employeur qui vient de me renvoyer. Je parviens à continuer de travailler légalement pour mon nouvel employeur grâce à une procédure spéciale qui ne prendra que quarante-huit heures. En mai 2022, nous avons une autre bonne nouvelle : le permis de travail fermé de Jérôme avec StandardAero est accepté, l'occasion pour nous d'aller faire un tour à la frontière américaine afin d'activer nos nouveaux permis, valables pour deux ans. Nous pouvons donc rester sur le territoire jusqu'à mai 2024. Un véritable soulagement!

Entre-temps, la vie suit son cours, avec ses hauts et ses bas : en avril 2022, j'ai un impressionnant accident de voiture dont je sors indemne, mais pas notre auto. Nous déménageons dans une nouvelle maison à Rustico et, lors de vacances en Gaspésie en juillet, nous apprenons une nouvelle qui va changer notre vie : j'attends un bébé pour février 2023. En juin, j'ai aussi repris assez de confiance en moi pour remettre le pied dans la communauté francophone. Même si la communauté ne semble plus vouloir de moi, obstinée et déterminée, je m'entête à vouloir y faire notre place. Je me présente ainsi au conseil d'administration d'un organisme communautaire de notre région et suis élue secrétaire, ce qui me permet de garder un pied dans la communauté. Plus récemment, je suis même devenue la vice-présidente de cet organisme.

Alors que tout semblait être reparti sur de bons rails, les choses se compliquent encore durant l'été 2022. De gros travaux près de notre logement viennent nous rendre la vie impossible, et nous décidons de déménager encore une fois. De plus, les fortes nausées matinales du premier trimestre de grossesse, qui m'obligent à travailler depuis la maison plus régulièrement, déclenchent chez mon employeur une réaction inattendue. Je n'avais jusque-là que des retours positifs de ma gestionnaire, mais les relations se dégradent avec la PDG de l'organisme. Elle m'envoie de nombreux courriels, m'oblige à venir au bureau lorsque je suis censée télétravailler, et elle me jette même hors du bureau un jour où je lui dis que j'ai mal au ventre car elle pense que j'ai la covid. Ma période d'essai de six mois arrivant à terme mi-août, j'essaye de solliciter un entretien pour leur faire part de ma grossesse et échanger sur la suite du contrat. Cet entretien ne m'est accordé qu'une fois annoncée mon intention de quitter l'organisme, et je le finis en pleurs. Ne me voyant pas continuer ma grossesse dans ces conditions, je démissionne sans préavis le jour où prend fin le premier trimestre de ma grossesse, soit le jour où j'entends aussi le cœur de mon bébé battre pour la première fois. Je ne regrette pas du tout mon choix car, ne travaillant que quelques heures par-ci par-là pour des petits contrats, je peux me concentrer sur ma grossesse et la vivre sereinement.

Un événement marquant de cette fin d'année est l'ouragan Fiona, qui touche fortement l'île et que je passe seule dans notre maison car Jérôme est en

Car c'est ça aussi, la vie d'expatriés; c'est voir les gens arriver et repartir. Malheureusement pour nous, beaucoup des gens avec lesquels nous nous sommes liés d'amitié à l'île ont depuis décidé de partir et de continuer leur chemin ailleurs.

déplacement pour le travail. L'agente de location pour notre nouvelle maison nous apprend deux jours avant notre emménagement que celle-ci n'est plus à louer en raison des dégâts occasionnés par Fiona (nous soupçonnons fortement que c'est une excuse). C'est un autre coup dur. Par chance, nous pouvons nous réinstaller dans notre petit havre de paix à Stanley Bridge le temps de nous retourner.

C'est aussi à cette période que nous faisons la connaissance de notre amie Anaïs, qui sera d'un soutien sans faille pendant toute ma grossesse et les premiers mois de la vie de notre bébé, mais elle retourne en France en juillet 2023. Car c'est ça aussi, la vie d'expatriés; c'est voir les gens arriver et repartir. Malheureusement pour nous, beaucoup des gens avec lesquels nous nous sommes liés d'amitié à l'île ont depuis décidé de partir et de continuer leur chemin ailleurs. Cela signifie donc que notre cercle social n'est jamais stable et que nous devons sans relâche faire des efforts pour nous faire de nouveaux amis, ce qui nous demande énormément d'énergie.

Parenthèse culturelle : CFA ou islander?

Les habitants de l'Île-du-Prince-Édouard — les « islanders », c'est-à-dire les insulaires — se disent très accueillants et solidaires, mais ça ne correspond pas à notre expérience personnelle. Depuis notre arrivée, personne ne nous a proposé d'aide ou ne nous a fait nous sentir « chez nous ». Pour décrire le contraire d'un insulaire, ici on utilise le concept de « Come From Away » (dit couramment un CFA) — ce qui signifie littéralement « qui n'est pas né sur l'île ». Aujourd'hui, très souvent (au moins une fois par mois), des personnes nous posent maladroitement des questions sur nos origines, même quand la conversation ne s'y prête pas : « Vous venez d'où? », « Êtes-vous du Québec? ». Parfois nous sommes simplement en train de manger au restaurant ou de faire notre marché. De manière provocante, nous leur répondons souvent que nous habitons Emyvale (notre petit patelin), mais *in fine*, nous devons très souvent admettre que oui, à l'origine, nous venons de France. Et lorsqu'ils insistent et nous disent que nous ne serons jamais vraiment des « islanders » ou des Canadiens (cela arrive très souvent aussi), nous sortons souvent l'argument « Oui, mais notre fille, c'est une Canadienne. » À la fin, il faut quoi pour être des vrais *islanders*, de vrais Canadiens? C'est combien de temps passé ici,

Dans l'ensemble, nous avons des proches qui restent très présents malgré la distance et qui nous soutiennent dans notre choix de vie, mais cela arrive que nous soyons jugés. C'est d'autant plus difficile que l'immigration demande déjà beaucoup de sacrifices : manquer des naissances, des mariages, des anniversaires, des enterrements — en bref, la vie.

combien d'attaches, combien de contributions à la communauté? D'avoir notre vie ici depuis trois ans, d'y travailler, d'être bénévoles dans plusieurs associations, d'avoir eu notre suivi de grossesse et notre accouchement ici, on a l'impression que ça ne suffit pas et que ça ne suffira jamais. Pour preuve, un collègue de Jérôme qui a grandi ici (il est arrivé à l'âge de quatre mois) a été voté à la cantonade dans une réunion « un CFA » car il n'était simplement pas né à l'île...

Un des exemples qui m'a le plus frappée, c'est lors de vacances en Gaspésie, où plusieurs personnes nous ont parlé de « chez nous » alors qu'on leur avait pourtant précisé qu'on résidait à l'Île-du-Prince-Édouard. Eh oui, des personnes qui parlent français, avec un accent français, « chez eux », c'est forcément la France. La personne n'arrivait même pas à faire la connexion que l'on pouvait résider au Canada. Et j'ai eu droit à ce genre de remarque au moins une fois par jour pendant ce voyage gaspésien, je voyais rouge!

Je dois dire que nous ressentons beaucoup cette dualité, que nous nous sentons chez nous à la fois partout et nulle part : lorsque nous rentrons en France pour quelques semaines, nous sommes les « Canadiens ». Nous avons l'impression d'être comme des cheveux sur la soupe dans la vie des personnes qui, elles, sont restées au même endroit, mais pour qui la vie a avancé. On se moque (gentiment) de nos nouvelles façons de parler et de nos accents légèrement différents. Mais nous ne nous sentons pas non plus tout à fait chez nous au Canada, où on nous voit toujours comme « les nouveaux arrivants », « les Français » ou les « CFA ». Dur paradoxe d'être des expatriés et d'être constamment tirillés entre deux pays, deux cultures. Dans l'ensemble, nous avons des proches qui restent très présents malgré la distance et qui nous soutiennent dans notre choix de vie, mais cela arrive que nous soyons jugés. C'est d'autant plus difficile que l'immigration demande déjà beaucoup de sacrifices : manquer des naissances, des mariages, des anniversaires, des enterrements — en bref, la vie.

L'année 2023 : nouveau logement, nouveau bébé, nouveau travail

Début 2023, après un séjour en France pour les fêtes, nous déménageons dans une location de longue durée située à Emyvale, dans la campagne, à quinze minutes de Charlottetown. Nous sommes heureux de trouver enfin un endroit calme où nous pouvons nous projeter dans le futur pour accueillir notre fille.

Le 11 février 2023, alors que nous venons de nous installer pour regarder un match de hockey à Summerside, mes contractions commencent en même temps que l'hymne national canadien. Nous nous rendons à l'hôpital le lendemain matin et, après une des plus belles journées de ma vie, accompagnée par Jérôme et notre doula Saralyn, notre fille Norah est là! Trente-six heures plus tard, nous sommes déjà de retour chez nous — c'est parti pour six mois en famille. En effet, Jérôme et moi avons fait le choix de partager le congé parental (six mois chacun) et de le prendre ensemble — énorme luxe par rapport aux conditions en France où les mères retournent au travail au bout de deux mois et demi et où le congé parental est sous-payé. Une bonne nouvelle n'arrivant jamais seule, nous obtenons notre résidence permanente en mars 2023, seulement quatre mois après la soumission de notre dossier. Le congé parental nous permet de retourner en France présenter Norah à notre famille et, surtout, de prendre nos marques dans notre nouvelle vie à trois tout en profitant des belles plages de l'île et en voyageant pendant l'été.

Première séance photo pour notre fille Norah, mars 2023. Photo : Brittany Aylward.



Depuis quelques mois, nous ressentons davantage la solitude liée à notre statut d'immigrants, sans support ni relais au Canada, et nous ressentons plus vivement ce manque d'appuis depuis que nous sommes tous les deux de retour au travail.

En août, c'est le retour de Jérôme à son travail et les choses se compliquent à nouveau. Son ancien gestionnaire, le directeur du site de Summerside, a malheureusement eu un grave accident en décembre et n'est donc plus au travail. En conséquence, l'évaluation annuelle de Jérôme se passe mal, elle est injuste et mal documentée. Il apprend aussi de façon indirecte et subtile qu'une autre personne va reprendre son périmètre et qu'il fera simplement partie de l'équipe, avec une autre personne au même poste que lui. Un coup dur pour lui qui s'investit beaucoup. La différence culturelle se fait fortement sentir lors de ces épisodes, il pâtit du fait d'être le seul immigrant francophone dans son entreprise, réalisant quelques maladresses lors de ses premiers mois et ne bénéficiant pas d'un accueil enthousiaste de ses collègues.

Ceci est aussi un point de notre immigration auquel je ne m'attendais pas : après nos cinq ans d'expérience professionnelle en France, s'habituer au système canadien et notamment travailler avec des anglophones est un défi majeur de notre quotidien. Avec le recul, je pense que notre franchise française (pourtant fortement gommée) nous aura causé du tort lors de plusieurs épisodes personnels et professionnels. Nous réalisons peu à peu que nous ne sommes peut-être pas adaptés au système canadien.

Quelques semaines plus tard, Norah fait sa grande rentrée à la garderie. Elle a six mois. Nous sommes ravis d'obtenir cette place, car certaines familles attendent plusieurs années. Notre détermination et notre bonne étoile auront encore joué en notre faveur. Les gens ici sont souvent surpris de notre choix de placer Norah si tôt à la garderie pour me permettre de reprendre une activité professionnelle. En effet, au Canada, les mères prennent souvent une année complète de congé avec leur bébé, mais je suis contente de notre choix. L'équipe d'éducateurs est formidable et nous pouvons voir que Norah s'épanouit au quotidien. Cela me permet de lancer mes recherches de travail et de commencer en octobre en tant qu'agente de développement économique au sein du conseil de développement économique francophone de la province. Je suis ravie de ce poste, mes collègues sont très accueillants et l'ambiance au sein de l'équipe est fantastique, contrairement à ce que j'ai pu connaître lors de mes deux emplois précédents. Ce poste en télétravail me permet de remettre doucement le pied à l'étrier après plus d'un an sans travailler.

Depuis quelques mois, nous ressentons davantage la solitude liée à notre statut d'immigrants, sans support ni relais au Canada, et nous ressentons

Éternelle question que les expatriés se posent tous les ans : reste-t-on encore au Canada? Je ressens que, malgré tous nos efforts d'immigration et d'intégration, mon cœur est toujours en France.

plus vivement ce manque d'appuis depuis que nous sommes tous les deux de retour au travail. Notre parentalité est comme un énorme tsunami qui est venu bouleverser notre équilibre, déjà précaire. Et vous l'aurez compris à travers mon récit, cette stabilité, nous avons toujours eu du mal à la trouver depuis notre arrivée. Nous ressentons fortement l'isolement et le quotidien nous met à rude épreuve. Nous essayons pourtant de nous appuyer sur différents programmes communautaires, anglophones et francophones, offerts aux parents pour obtenir du soutien et rencontrer de nouvelles personnes, mais rien ne vient remplacer un cercle social solide — ce que nous peinons encore à construire.

Et maintenant?

Éternelle question que les expatriés se posent tous les ans : reste-t-on encore au Canada? Je ressens que, malgré tous nos efforts d'immigration et d'intégration, mon cœur est toujours en France. J'ai toujours eu l'impression que cette expérience était comme « une pause » dans notre vie, même si nous nous sommes donné les moyens de construire notre quotidien ici. D'un autre côté, la citoyenneté canadienne n'est plus qu'à une douzaine de mois, même si elle n'a jamais été le but ultime de notre immigration. Cependant, la solitude, le manque de cercle social et la différence culturelle restent lourds à gérer. En attendant de prendre une décision, je profite au maximum des expériences professionnelles, culturelles et sociales que je vis au quotidien.

Je ressors certainement grandie de cette expérience d'immigration : j'ai appris énormément de choses et appris énormément sur moi-même, j'ai changé aussi. J'ai perfectionné mon anglais, découvert comment être meneuse de chiens de traîneaux, faire des travaux et conduire sur la neige. Je repars avec le plus beau des cadeaux : mon bébé canadien. Je suis beaucoup plus sensible à la francophonie et aux droits des immigrants, et j'espère avoir une plus grande ouverture d'esprit pour le futur et l'éducation de ma fille.

J'ai mis du temps à écrire ce récit, qui a été plus difficile à rédiger que je ne le pensais. Je ne voulais pas lui donner une note trop négative mais je voulais aussi qu'il soit représentatif de mon expérience d'immigration, difficile mais tellement enrichissante. J'ai tâché de vous emmener avec moi lors d'épisodes particulièrement marquants de mes quatre années d'expatriation. Merci d'avoir lu mon histoire.

DÉSIRÉE GHOSN

NOUVELLE-ÉCOSSE

PAYS D'ORIGINE :
LIBAN



De Beyrouth à Halifax : réinventer un style de vie

En juillet 2022, je débarquais en Nouvelle-Écosse avec mon mari, ma fille de quinze ans et mon fils de dix ans, laissant derrière moi une brillante carrière, la boîte que j'avais fondée et plein de souvenirs d'une vie bien établie au Liban. Rapidement, je suis tombée sous le charme de cette belle province qui nous a offert la résidence permanente.

Bizarrement, je me retrouve engagée dans des activités grandement différentes de celles que je menais auparavant. Même sur le plan professionnel, je travaille avec des organismes à but non lucratif loin de l'atmosphère des grandes multinationales. Cette transition m'a enrichie de nouvelles expériences et m'a ouvert de nouveaux horizons : je suis impliquée en tant que coach certifiée auprès des nouveaux arrivants et des nouvelles arrivantes, que j'aide à franchir le cap de l'immigration mentalement et émotionnellement.

Que de changements auxquels je continue à m'adapter et pourtant j'ai hâte de découvrir ce que l'avenir me cache.



Un mode de vie bien ancré : la belle vie

Moi, vivre au Canada? Hors de question!

Cette phrase me revient à l'esprit à chaque fois que j'admire le paysage enneigé de Bedford.

Il y a quelques années, l'idée de déménager au Canada ne m'attirait guère, principalement en raison du froid intense. Vivre dans un pays où les hivers sont si rigoureux me semblait être un obstacle insurmontable.

De plus, je n'avais aucune intention de quitter mon pays et de refaire ma vie ailleurs, une vie que je chérissais tant.

Notre mode de vie était solidement établi, nous l'avions tissé avec soin au fil des années. Nous vivions dans la maison de nos rêves, un édifice bâti conjointement avec dévouement dans une banlieue résidentielle, loin de la pollution des villes. Nos carrières prospéraient, nos statuts professionnels étaient enviés, les salaires généreux et les allocations abondantes que nous touchions nous assuraient une sécurité financière.

Les enfants fréquentaient une école privée prestigieuse. Nos parents étaient couverts par une assurance médicale privée, gage de tranquillité d'esprit. Les employés de maison, précieuse assistance au quotidien, allégeaient nos tâches ménagères. La commodité régnait, avec la possibilité de faire livrer n'importe quel service à domicile ou au bureau. Des activités et des sorties passionnantes étaient au programme pour nos enfants. Les week-ends étaient un mélange de shopping, de soins relaxants et de soirées animées. Notre vie sociale était bien active, avec des escapades de week-end et des voyages ponctuels.

Ma vision de mon avenir professionnel était claire et méticuleusement planifiée. Je projetais de lancer ma propre entreprise et de la faire croître de manière soutenue jusqu'à ce qu'elle atteigne un niveau de rentabilité qui me permettrait de quitter mon poste de cadre supérieur. Je me voyais prendre une retraite précoce de mon emploi afin de me consacrer entièrement à ma propre entreprise. D'ailleurs, j'avais commencé à dessiner les plans de mon local avec un architecte.

Pendant, des événements imprévus ont brusquement altéré cette trajectoire soigneusement dessinée.

Ma vision de mon avenir professionnel était claire et méticuleusement planifiée. Je projetais de lancer ma propre entreprise et de la faire croître de manière soutenue jusqu'à ce qu'elle atteigne un niveau de rentabilité qui me permettrait de quitter mon poste de cadre supérieur.

Face à l'effondrement des plans de vie

En effet, vivre au Liban, c'est vivre la belle vie... Mais également vivre dans l'imprévisible! Tout bascula le 17 octobre 2019.

Le Liban, autrefois connu pour sa diversité culturelle, sa richesse historique, sa cuisine exquise et ses soirées exotiques, a été soudain noyé dans une crise économique et financière très grave causée par la corruption de la classe politique.

La livre libanaise a été sérieusement dévaluée et s'en est suivi une inflation galopante. L'augmentation du prix des biens de consommation se mit à faire pression sur le pouvoir d'achat des ménages. Les entreprises, grandes et petites, ont été durement touchées, ce qui les a obligées à faire des licenciements massifs, voire à fermer pour beaucoup d'entre elles.

Le secteur bancaire, autrefois considéré comme un pilier de stabilité, a été sérieusement ébranlé, suscitant la méfiance parmi les déposants et entraînant des restrictions sévères et des limitations de retraits. Les services publics, notamment l'approvisionnement en eau, l'électricité et l'internet, ont été impactés, affectant non seulement notre quotidien, mais compromettant également des secteurs cruciaux tels que la santé et l'éducation. L'achat de médicaments est devenu une quête hasardeuse sur un marché noir en constante expansion. La pénurie d'essence a ajouté un nouveau niveau de complexité à nos vies. Les files d'attente interminables aux stations-service sont devenues monnaie courante, transformant le simple acte de se déplacer en un défi quotidien. Les produits de consommation européens, jadis accessibles, ont laissé place à des alternatives de qualité inférieure.

Mykonos, aout 2019.



Chaque jour apportait son lot de défis surpassant toute logique anticipatoire; du jamais vécu!

Ainsi, la routine dorée que nous avions chérie se dissipa, laissant place à une réalité nouvelle et inimaginable.

Mes rêves ont été brutalement interrompus par cette nouvelle réalité.

Les événements ont radicalement changé ma trajectoire.

Une réalité implacable

Vivre au Liban s'est malheureusement transformé en une charge mentale, m'obligeant à détourner mes facultés intellectuelles des considérations enrichissantes pour les focaliser sur des préoccupations élémentaires, restreignant ainsi ma réflexion à la simple survie quotidienne de ma famille.

Bien que nos moyens financiers permettaient de maintenir une certaine stabilité, ils ne nous garantissaient plus une qualité de vie décente au rythme où la dégradation progressait. L'incertitude se conjugait au manque de sécurité. J'étais incapable de programmer une simple visite chez ma mère, les allers-retours entre la maison et le travail ou l'école étaient perturbés.

Les impacts de cette crise ont été un coup dur pour mes projections minutieusement élaborées, remettant tout en question.

Ce que j'avais imaginé comme une ascension vers les sommets de l'épanouissement personnel et professionnel s'est transformé en une descente abrupte jusqu'au niveau inférieur des besoins existentiels dans la célèbre pyramide de Maslow. Souvent, une telle descente dans la pyramide est liée à des défis extérieurs, et c'est précisément ce qui s'est produit dans ma vie.

Confronter l'inconnu

Fervente adepte de la planification, je me retrouvai à faire face à une mer d'incertitudes sans boussole. L'obsession pour l'organisation était non seulement ma seconde nature, mais aussi un moyen de créer un sentiment de contrôle dans un monde en perpétuelle évolution. Cependant, ces certitudes se sont envolées, laissant place à un sentiment de vulnérabilité face à un tableau d'inconnues.

Chaque jour apportait son lot de défis surpassant toute logique anticipatoire; du jamais vécu!

Apprivoiser l'incertitude demandait un changement de mon mode de fonctionnement. Ce n'était plus une option mais une nécessité.

La vie est souvent comparée à une feuille de route soigneusement tracée, mais parfois, le destin choisit de nous confronter à des détours inattendus. Confrontée à cette impasse, j'ai perdu confiance en la capacité du Liban à offrir un avenir stable et prospère à ma famille et à moi-même. Non, je ne voulais pas que mes enfants subissent ceci à leur tour. Il fallait absolument leur assurer un avenir meilleur!

En tant que parents, nous étions convaincus qu'il fallait refaire notre vie ailleurs.

Un choix conscient

J'ai finalement dit « OUI » au projet que mon mari envisageait depuis de nombreuses années, mais qui n'avait jamais été aussi pressant qu'aujourd'hui : IMMIGRER AU CANADA.

Dire oui à l'immigration n'a pas été un choix facile. Cela signifiait abandonner tout ce que nous avons patiemment bâti et recommencer à zéro. Néanmoins, je me persuadais que la force que j'avais puisée pour supporter cette période tumultueuse et y survivre me permettrait indéniablement de faire face à n'importe quel autre défi qui se dresserait sur mon chemin.

Le projet d'immigration est devenu la seule lueur d'espoir : s'il me fallait refaire ma vie, ce serait au Canada. Une seule pensée habitait mes jours et mes nuits : quitter mon pays pour retrouver la stabilité, dans un environnement où les soucis quotidiens ne dicteraient pas chaque action.

Le départ vers l'inconnu est empreint d'une dualité émotionnelle. D'un côté, il y a l'excitation de commencer une nouvelle vie, affranchie des contraintes du passé, et de l'autre, une appréhension naturelle face à ce qui se profile. L'idée de vivre sereinement sans les angoisses engendrées par la crise devenait notre force motrice.

Ainsi, je me libère de l'obsession du contrôle et j'embrasse la complexité de l'imprévu.

Débarquer dans un pays étranger, à l'autre bout du monde, ne nous effraierait pas! Malgré que le processus d'immigration puisse sembler intimidant, nous l'avons transformé en une aventure stimulante. C'était l'excitation au sein de la famille. Je passais des nuits entières à apprendre à propos de la Nouvelle-Écosse : où habiter, quelle école choisir, comment se déplacer. Évidemment je devais planifier!!!

Le projet d'immigration est devenu la seule lueur d'espoir : s'il me fallait refaire ma vie, ce serait au Canada.

Un réveil sans appréhensions

Puis vint le matin du 22 juillet 2022, le premier en trois ans où je me suis réveillée sans questions anxiogènes sur l'état des routes, la disponibilité du générateur ou les perspectives d'interminables files d'attente aux stations d'essence, paralysant la circulation. Ces soucis, qui s'étaient insinués dans chaque aspect de ma vie quotidienne et entravaient ma tranquillité d'esprit, se sont évaporés par magie.

La Nouvelle-Écosse s'est avérée un paradis caché. Nous avons vécu en touristes pendant deux mois, savourant les paysages pittoresques, la qualité de vie, le calme, le respect, des gens accueillants.

Notre établissement s'est fait rapidement : découvrir les restaurants, prendre le bus, récupérer le courrier...

Dans les rayons des supermarchés, je trouvais de nouveaux produits, que j'étais curieuse d'essayer, mais aussi des produits méditerranéens qui me donnaient un sentiment de familiarité.

Quoique je conduisais depuis mes dix-huit ans, passer le permis de conduite se révéla un examen difficile. Je devais faire preuve d'une attention assidue pour me débarrasser de mes anciens réflexes au volant, réapprendre le Code de la route (presque inexistant au Liban) et, surtout, me rappeler de faire mes *shoulder checks* — c'est-à-dire de contrôler mes angles morts.

Transformer la maison louée en un espace chaleureux représentait un volet crucial pour me sentir chez moi. C'était une perspective excitante, mélangée d'une touche de mélancolie à cause des meubles laissés au pays.

Établissement et intégration

Les jours s'écoulèrent, une nouvelle routine s'instaura paisiblement : en cours de semaine les enfants à l'école, mon mari et moi au travail; en fin de semaine, les courses et les sorties.

Heureusement, nous avons fait la connaissance de plusieurs familles libanaises ayant immigré à Halifax pendant la même période que nous. Nous partagions le même parcours logistique et émotionnel. Elles nous ont aidés à sortir de l'isolement et à retrouver un sentiment d'appartenance. Nous nous rassemblions pour célébrer les fêtes de Noël et les anniversaires, organisions des soirées les samedis et partions ensemble en excursion les dimanches.

Être bien entourés joue un rôle significatif dans l'intégration et contribue à rendre plus agréable la vie quotidienne, loin du pays natal.

Sur le plan professionnel, j'ai également dû reconstruire mon réseau, ce qui a demandé du temps, de la patience et des efforts. Cela s'est traduit par un emploi de temps bien chargé : formations et séminaires, participation à des comités et rencontres, bénévolat, implications dans la communauté locale.



Cole Harbor, juillet 2022.

S'adapter par la résilience et la flexibilité

J'ai fait preuve de patience et d'une vigilance constante, disposée à saisir chaque occasion qui se présentait pour élargir mon cercle. J'étais réaliste : je savais que, dans la quarantaine, bâtir ma vie dans un nouveau pays aux antipodes de ma vie précédente impliquerait un ajustement de mes habitudes et de mes perceptions.

Bien que je sois convaincue que la comparaison est l'ennemi de l'adaptation, je me rends compte de la difficulté de se détacher d'un mode de vie façonné par tant de sacrifices et laborieusement érigé au fil des années.

Toutefois, une confiance inébranlable en mes propres capacités, forgée par le souvenir des succès antérieurs, devint le phare qui illumina ma route sinueuse.

J'étais déterminée à m'adapter, consciente que la clé du succès réside dans la capacité à se réinventer, à embrasser le changement avec une flexibilité mentale et émotionnelle.

Le changement de perspective contribue largement à trouver des aspects positifs dans un nouvel environnement et à nous ajuster à de nouvelles conditions, même climatiques.

Toutefois, la vie a une façon bien particulière de nous surprendre...

J'avais une conviction forte que je ne pouvais tout simplement pas supporter les températures extrêmes et les chutes de neige abondantes. Le simple fait d'évoquer la perspective de vivre dans un pays où les hivers étaient réputés pour leur rigueur me donnait des frissons. Au fil des mois, j'ai découvert que mes craintes n'étaient pas aussi fondées que je l'avais imaginé. Et que l'astuce pour surmonter le froid était de s'adapter et de s'habiller convenablement.

Aujourd'hui, je suis fière d'avoir surmonté mes préjugés initiaux et dépassé mes appréhensions. J'ai appris à apprécier les joies de l'hiver canadien. En si peu de temps, j'ai non seulement apprivoisé le froid, mais j'ai aussi appris à apprécier la beauté des randonnées dans la neige.

Il semble que ce que nous avons traversé au Liban nous a permis de relativiser d'autres aspects de la vie à surmonter. Cela montre également la capacité

Se motiver, positiver et garder toujours devant les yeux l'objectif principal de l'immigration est primordial pour ne pas abandonner pendant les moments de détresse.

humaine à s'adapter et à changer sa perspective en fonction des expériences vécues.

Ainsi, je célèbre ma victoire contre le climat.

Sensibilisation

Se motiver, positiver et garder toujours devant les yeux l'objectif principal de l'immigration est primordial pour ne pas abandonner pendant les moments de détresse. En tant que mères immigrantes, nous avons de surcroît l'obligation de nous préserver mentalement, moralement et émotionnellement afin de pouvoir reconforter nos enfants, les soutenir, leur transmettre notre culture d'origine et leur servir de modèle de persévérance.

Tisser des liens avec notre communauté d'accueil pour sortir de l'isolement et faciliter l'intégration tout en gardant contact avec nos proches au pays natal, pour ne pas ressentir un déracinement, procure un soutien psychologique.

Ainsi, l'immigration devient moins intimidante, plutôt tolérable.

Puisque je suis née et que j'ai grandi dans un pays francophone, il était tout à fait normal que je me retourne en entendant quelqu'un parler français près

Sentier Starboard, hiver 2023.



de moi. C'est à travers ma participation au comité du Francofest, un festival annuel de cultures francophones, que j'ai intégré la communauté francophone à Halifax. Ainsi, j'ai appris l'histoire fascinante des Acadiens de la Nouvelle-Écosse au fil de mon parcours, une exploration qui a été à la fois instructive et captivante.

La solidarité entre les Acadiens, porteurs d'un héritage riche, et la communauté francophone diversifiée en Nouvelle-Écosse illustre un lien profondément enraciné au fil des années, créant ainsi des espaces accueillants, empathiques et inclusifs qui transcendent les frontières culturelles.

À mon tour, je me suis engagée à contribuer à la communauté en offrant des séances de coaching aux nouveaux arrivants. Mon objectif est de les aider à développer une pensée positive, une résilience et une flexibilité accrues, afin de composer avec les changements, de faciliter leur adaptation et leur intégration harmonieuses dans leur nouvel environnement.

Réflexions

Il était important pour moi d'écrire avec le plus d'authenticité possible ce récit portant sur mon expérience de l'immigration. Cette introspection m'a permis de comprendre mes émotions fluctuantes, mes craintes et mes frustrations au fil de ce vaste projet, et aussi de prendre conscience de mes accomplissements.

Quoique chaque personne immigrante vive des défis particuliers, j'espère sincèrement que mon témoignage servira en quelque sorte de source d'inspiration à ceux et celles qui traversent des situations similaires, qu'ils s'y reconnaîtront. J'espère aussi aider à démystifier les difficultés inhérentes à ce processus.

Mon défi principal n'était ni la langue ni les finances, mais le fait de devoir grimper à nouveau les échelons professionnels alors que j'étais au pic de ma carrière dans mon pays d'origine. Mon rêve entrepreneurial initial peut avoir été temporairement mis en pause, mais cela ne signifie pas qu'il soit abandonné. Face à l'adversité qui a ébranlé mes plans, ma force réside dans la volonté de remodeler cette nouvelle existence avec la même détermination et l'optimisme qui m'ont guidée jusqu'ici, mais avec beaucoup plus de souffle.

Par-dessus tout, j'ai la croyance absolue que Dieu fait bien les choses à sa manière.

C'est vrai que redémarrer sa vie dans un nouveau pays ne signifie pas recommencer tout à fait de zéro, c'est réapprendre à s'adapter avec une ouverture d'esprit, saisir les occasions de grandir et explorer de nouveaux domaines pour enrichir son expérience.

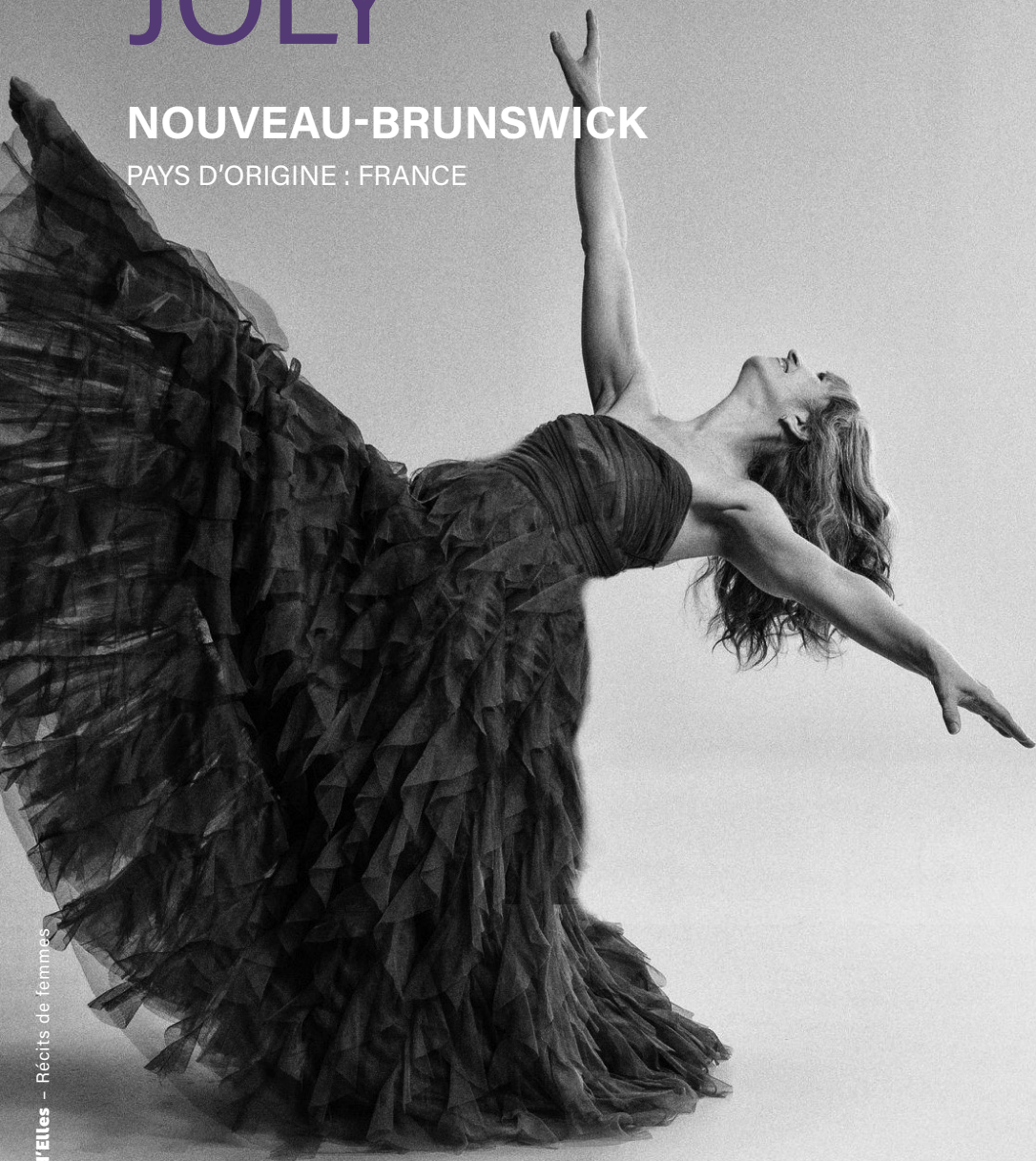
Je n'aurais jamais envisagé d'écrire un récit si j'avais été encore au Liban.

Présentement, je me surpasse.

GUYLAINE JOLY

NOUVEAU-BRUNSWICK

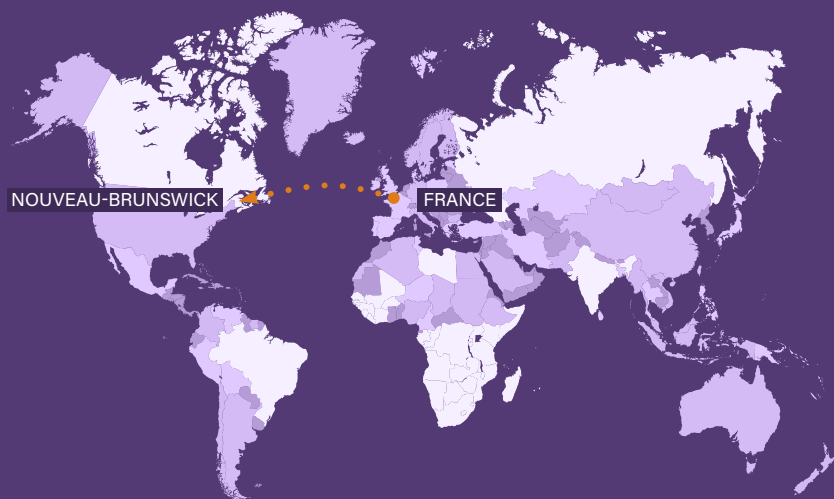
PAYS D'ORIGINE : FRANCE



Danser avec l'impossible

Oser une deuxième vie dans un autre pays

D'origine française, Guylaine Joly, artiste pluridisciplinaire, œuvre depuis vingt ans au Canada, sa nouvelle communauté, comme pédagogue-chorégraphe, auteure, enseignante en couture, créatrice de mode, percussionniste et coach en motivation et affirmation identitaire des profils atypiques. Curieuse, éternelle étudiante, elle retourne aux études régulièrement, dans chacune de ses disciplines artistiques (danse, musique, écriture). Après des premiers pas en marketing et en journalisme, elle finalise un certificat en littérature à l'Université de Moncton. Malgré un parcours de vie marqué par la maladie, Guylaine Joly repousse encore et toujours ses limites afin de toujours Sur-Vivre, honorant son mantra à travers une pratique physique intensive (la musculation), car pour elle : « Vivre c'est croire si fort à ses rêves que, pour chaque *non*, on répond *oui* et que l'impossible devient possible! ».



« Vivre c'est croire si fort à ses rêves que pour chaque non on répond oui, et que... l'impossible devient possible ».

2003, mon mantra, écrit pour ma première lettre de motivation pour un poste de danse au Canada.

« Oh my god », comme j'ai souvent entendu à mon arrivée « icitte », au Canada. Oui, « oh my god », quelle aventure cela a été. Si chaque jour, depuis un peu plus de vingt ans de vie « icitte », du mot (en français 😊), j'en ponds à la micro minute, pourtant, combien j'ai eu du mal à m'y mettre, à écrire ce récit de vie là. Pourquoi, oui, ainsi freiner, voire trouver mille autres choses à faire, tout et n'importe quoi, plutôt que m'atteler à ce récit, que je me suis pourtant engagée à écrire? Renoncer, j'y ai pensé, mais renoncer serait ne pas honorer cette histoire de vie qui est la mienne, celle d'une femme immigrante. Ce serait oublier mon histoire et le fait qu'immigrer est un pas immense. Immense, car il faut du courage, les conséquences sont réelles et lourdes au plan familial, professionnel et émotionnel. Combien il y a de grandes réalisations, des larmes, des peurs, des défis ratés, de petites et de grandes réussites, des joies. Une histoire en montagnes russes, une seconde vie, qui demande du courage, voire de la naïveté, de la persévérance, de la folie aux yeux de certains qui ne comprennent pas une telle démarche. Immigrer est réellement, donc, une grande aventure de vie. Mais par quoi commencer, en fait? Ben Guylaine, tu viens de commencer, alors maintenant saute dans ton récit. Raconte ces années, « icitte », au Canada. Raconte tout ce que tu as ressenti : ta langue, ta culture, confrontées à une autre façon de vivre, de faire, de penser, de parler, tout cela tricoté, détricoté ; une aventure unique à chaque immigrant. Raconte ce que tu n'as pas toujours osé dire, tes joies, tes peines, ainsi que ces tristesses et ces réalisations, immenses à tes yeux, qui pour beaucoup sont passées inaperçues. Raconte un parcours, le tien, un parmi tant d'autres qui n'a rien d'exceptionnel et l'est pourtant, car tu as osé, toi, comme beaucoup d'autres l'ont fait avant toi et le feront après toi. Raconte le quotidien de ces années, magique ou tragique, simple et complexe tout à la fois, voire magistral. Mais comment raconter avec justesse tant de jours, de mois, d'années, de minutes, de secondes, d'heures dans un nouveau pays, choisi, à un âge (quarante-trois

Combien il y a de grandes réalisations, des larmes, des peurs, des défis ratés, de petites et de grandes réussites, des joies. Une histoire en montagnes russes, une seconde vie, qui demande du courage, voire de la naïveté, de la persévérance, de la folie aux yeux de certains qui ne comprennent pas une telle démarche.

ans) où, là-bas en France, nous avons TOUT, mon mari, mes filles et moi! Aux yeux de beaucoup, c'était inutile à la vie, à notre vie; inutile à notre équilibre, voire suicidaire au plan de la carrière comme celui de la famille. Voilà ce à quoi nous avons été confrontés. Certains nous ont jugés; d'autres, encouragés. Et, cerise sur tout cela, il y avait nos propres peurs, espoirs et questionnements. Trop souvent, on m'a dit :

– Mais pourquoi aller chercher ailleurs ce que tu as ici?

Ou encore :

– Moi, je ne l'aurais jamais fait.

De vous à moi, je n'ai jamais eu ma langue dans ma poche. Voici ce que je répondais, avec un peu d'agacement, je l'avoue :

– Parce que j'ai toujours rêvé de vivre au Canada depuis mon enfance.

– Ça tombe bien, car je ne suis pas toi, et tu n'es pas moi. MOI je l'ai fait, NOUS l'avons fait ensemble : Laurent, Morgane et Axelle.

Et le pire a été la réaction de mon père :

– Je te renie. Je ne te le pardonnerai jamais.

Effectivement, il est mort il y a peu, sans jamais, jamais m'avoir pardonné. Chaque mois, nous avons droit à une lettre nous rappelant que nous l'avions lâchement abandonné. À mon père, je ne répondais rien, j'encaissais car je comprenais sa peine et combien il avait ce pouvoir-là, de me faire sentir coupable, ce qu'évidemment il savait. Donc immigrer a représenté bien des défis, et demandé bien des sacrifices aussi. Alors, par où commencer? Le début, tient donc, Guylaine.

Notre installation au Québec

Nous sommes arrivés à Montréal, en 2003. Mon mari et ma fille aînée sont arrivés en octobre pour faire une préinstallation. Un moment juste à eux, très unique, ai-je toujours pensé, même si nous n'avons jamais parlé de cela entre nous. Morgane avait quinze ans. Elle avait hâte de vivre cette aventure et nous n'aurions jamais pu l'entreprendre sans son accord. Sa petite sœur, elle, avait trois ans et demi. Mon mari et moi, nous avons respectivement quarante-et-un et quarante-trois ans. Derrière nous sont restés, en France, c'était leur choix, nos deux grands enfants adultes, Florian et Erwan. L'un avait une famille, l'autre un emploi qu'il ne voulait absolument pas quitter, dans la police. Nous laissons aussi nos amis, une maison, et une vie professionnelle établie, puisque nous étions tous deux dans la fonction publique française. Mon mari a pris une disponibilité. Quant à moi, j'avais pris une retraite anticipée. À leur arrivée à Montréal, Morgane et son papa ont ainsi « magasiné » un appartement, des électroménagers, une voiture. Il se sont aussi occupés des raccordements (électricité, TV, etc.), des inscriptions

Première chose, il fait «frette en tabarouette» au Canada. Pour quelqu'un qui n'a jamais vu de neige ni vécu dans la neige, il faut imaginer le choc thermique.

aux écoles et de la réception de notre conteneur de meubles. Bref, ils ont commencé notre aventure à deux. Quand moi et la petite sommes arrivées, tout était prêt. Je me rappelle le premier soir, dans la chambre microscopique, Morgane et Axelle dormaient chacune dans la leur, tout aussi microscopique. J'ai regardé dormir Laurent, mon mari, et je me suis dit : «On l'a fait et le bonheur c'est cela.» Oui, le bonheur est cela, mais, mais... Quelques mais seraient aussi à la clé pour les années à venir.

Le début de l'aventure — Montréal

J'ouvre la porte. Un mur de neige gelée. La neige, nous ne connaissions pas en Vendée, petit coin de France au climat tempéré où nous vivions, en bord de mer. Donc, ce matin de décembre, quelques semaines après notre arrivée, le mur de neige me semble magnifique! Ouf, j'ai vite, très vite déchanté. Première chose, il fait «frette en tabarouette» au Canada. Pour quelqu'un qui n'a jamais vu de neige ni vécu dans la neige, il faut imaginer le choc thermique. J'avais donc toujours «frette» aux orteils, aux oreilles, au nez. PARTOUT. Mon corps avait froid en permanence, et je me disais que jamais je ne pourrais m'y faire. Je ressemblais à un Bibendum quand je sortais. On m'avait tellement répété de mettre des couches, que j'empilais des tonnes de vêtements. Et, je vous laisse imaginer la face hilare des Canadiens pures laines qui me disaient « Toé, là, tu viens d'immigrer. » Rouge comme une tomate, j'enrageais et je me disais tout bas « Oui, et alors! » Mais j'avoue qu'à y repenser, j'avais bien l'allure risible d'une Française fraîchement débarquée. Ma fille, Morgane, avait compris comment s'adapter au froid au contact d'autres jeunes de son âge. Quant à moi, j'ai aussi appris au bout d'innombrables bronchites dues aux chauds et froids provoqués par mon habillement — tiens donc!

La langue!

Ah, qui n'a jamais entendu un Québécois parler? Je trouvais ça bien exotique. Je me rappelle tout particulièrement quand Morgane, après un mois de vie « icitte », m'a dit : « mam, tu veux-tu du dessert? » Le doublé du TU m'a littéralement clouée de surprise. Et la petite qui, dès février, au bout d'une semaine à la maternelle, m'est revenue avec un début d'accent québécois : ses A français étaient devenus des AAAAA québécois. Si j'ai perdu mon accent? Non. Pour les Canadiens, je reste une Française. Mais pour les Français, quand j'y retourne, je l'ai perdu, mon accent d'avant. En clair, ma langue est un peu étrange aux yeux des uns comme des autres. Pour ceux qui trouvent

cela exotique, l'accent québécois, et ça l'est, pour vous faire une idée du choc de langue que nous avons vécu, des quiproquos qui ont pu s'ensuivre et des fous rires aussi, il faut penser qu'à Montréal, il y a différentes nationalités qui se brassent et que, même si toutes parlent le français, c'est toutefois un français mâtiné de plusieurs accents. En effet, aux « icitte », « asteur » et « ta... » (et la gamme complète des jurons empruntés à l'église) s'ajoutent les particularités de chaque ethnies (Chine, Algérie, etc.).

Le travail

Je suis artiste pluridisciplinaire depuis plus de trente-cinq ans. Ma spécialité est d'enseigner la danse aux jeunes publics. En France, j'ai cessé mon emploi de secrétaire pour ne faire que cela. Il était donc logique que je cherche dans mon domaine d'expertise en arrivant au Canada. J'ai commencé à travailler à l'école de ma petite qui entrait en maternelle, avec les jeunes du quartier. Certains habitaient la même rue que nous. *La rue Desnoyers, dans le quartier Saint-Henri*. Pour ceux qui connaissent un peu Montréal, Saint-Henri n'est pas le quartier le plus smart et luxueux qui soit. Il y a des drogués, des prostituées et bien autres choses, mais il y a aussi des humains uniques et chaleureux qui ont participé à ce que nous nous sentions bien au fil du temps. Mais les débuts ont été un peu difficiles. Ainsi, ces jeunes que j'avais en cours de danse, pour certains, m'insultaient souvent en me traitant d'ostie de Française. Après quelques cours, leur comportement a changé. Et heureusement. L'été suivant, c'est l'un d'eux, le pire, qui s'est occupé de tondre notre pelouse. Axelle était aussi toujours en sécurité quand elle jouait devant l'appartement, car nous vivions au rez-de-chaussée. J'avais donc trouvé ma place, un travail, et Laurent, mon mari, avait trouvé son premier travail, avec le *tchum* de notre proprio. Ce travail s'est même transformé en dix-sept ans de collaboration. Laurent a cessé il y a deux ans pour des questions de santé. Mais alors, comment en suis-je venue à quitter Montréal pour atterrir en Acadie? Les aléas de la vie sont étranges. Mon mari vous dirait que je n'ai pas un super sens géographique. J'ai cherché un travail complémentaire en enseignement de la danse et répondu à une annonce. La personne a souhaité me rencontrer.

Heureuse et fière, me voilà dire à mon mari : « J'ai une entrevue pour un emploi en danse. »

Lui de me répondre « Ah oui, où? »

– À Moncton.

Sa face hilare me dit alors que quelque chose clochait, mais quoi?

– Sais-tu où est Moncton?

– Mmm, dans la banlieue de Montréal, genre... Rive-Sud ou Rive-Nord?

Et là, il me sort une carte et me pointe du doigt Moncton. Aïe, effectivement, un peu plus loin que la banlieue montréalaise.

Le Nouveau-Brunswick

Nous avons rencontré ma future employeuse à Ottawa et elle m'a embauchée pour un essai de quatre mois dans son école de danse. J'étais excitée, et nous avons décidé que je partirais seule pour cette session d'enseignement, mon mari et les filles resteraient à Montréal. Si tout se passait bien, nous nous installerions en Acadie. Mon temps à Moncton a été magique. J'adorais mes classes, j'en avais dix par semaine, j'allais même enseigner à Saint-Jean pour cette école et je rencontrais des humains — les Acadiens — chaleureux et accueillants, des mêmes que j'aimais spontanément et qui me le rendaient au centuple. Mais, mais, au bout de mon contrat, quand il a fallu le renouveler, j'ai refusé. J'ai compris pourquoi la directrice devait recruter ses professeurs aussi loin. Moi non plus, je ne pouvais travailler avec elle. Je suis donc repartie à Montréal et j'ai retrouvé ma vie québécoise avec mes filles et mon mari.

Le départ bis pour l'Acadie

Le Canada pour moi représente aussi la reprise de mes études. De retour à Montréal, après cette aventure danse à Moncton, j'ai fait une demande à la maîtrise en danse, à l'UQAM (Université du Québec à Montréal), et j'ai été acceptée. Entendez bien qu'en France, faire une maîtrise sans avoir même complété un baccalauréat serait impossible. Au Canada, ta pratique, ta détermination, ton histoire peuvent te qualifier pour faire des études. La formation des adultes est une force et une priorité aux yeux des instances. C'est un des grands plus, à mes yeux, du Canada. Ceci m'a donc permis de retourner aux études dans le domaine qui est ma passion : la danse. Je suivrai par la suite plusieurs autres formations : femmes artistes entrepreneurs, école du cuir, etc. Actuellement, à soixante-quatre ans, je complète un certificat en littérature à l'Université de Moncton.

Pour ce qui concerne la maîtrise, l'ai-je complétée? Eh bien, non. Quelques mois après mon départ d'Acadie, des parents d'élèves de l'école où j'avais enseigné à Moncton m'ont recrutée pour prendre la direction d'une nouvelle école de danse à Dieppe. J'ai hésité, car j'adorais vivre à Montréal et je voulais finaliser mes études à la maîtrise. Il me fallait faire un choix. Difficile. Car, il faut admettre qu'une direction d'école de danse, ça ne se refuse pas. Mon mari et ma fille aînée m'ont dit « Go, c'est une occasion en or à ne pas rater. » Je suis encore une fois partie seule installer mon activité, fin août et le reste de la famille est arrivé fin décembre. Oui, nous sommes abonnés aux fins d'années pour les changements de géographie, la neige à la clé, évidemment. Je me souviens de l'énorme camion qui a transporté nos meubles de Montréal vers le Nouveau-Brunswick, avec la voiture sur la remorque. Nous nous sommes retrouvés en plein hiver, dans une côte à pic, et ... bingo, nous avons atterris dans un banc de neige et avons dû attendre le lendemain pour repartir. Le Canada et l'hiver c'est cela. Une nouveauté pour des Français qui n'avaient jamais vu de neige et vécu ses aléas. Morgane, quant à elle, à dix-sept ans et

Il nous a fallu laisser encore une fois un enfant derrière nous, même si c'était son choix. Entre l'excitation de ce nouveau départ et ce défi professionnel, mon cœur était écartelé.

demie, a fait le choix de poursuivre ses études à Montréal, en design industriel, au cégep du Vieux Montréal. Surtout, elle voulait, comme athlète du patin de vitesse à roues alignées, rester au Québec pour continuer à profiter de tous les contacts qu'elle avait noués dans son sport. Le Nouveau-Brunswick, à ses yeux, n'avait aucun attrait. Nous avons donc respecté sa décision. Elle a ainsi intégré rapidement l'équipe nationale canadienne, et a roulé sous les couleurs de son nouveau pays les années qui ont suivi. Elle s'est arrêtée depuis peu, avec sa première grossesse.

L'aventure ici, en Acadie

Nous voilà donc à Dieppe, Axelle, Laurent et moi. Il nous a fallu laisser encore une fois un enfant derrière nous, même si c'était son choix. Entre l'excitation de ce nouveau départ et ce défi professionnel, mon cœur était écartelé. Notre famille avait choisi le Québec, Montréal pour y vivre. Ce fut donc un vrai dilemme mais nous sommes finalement partis au Nouveau-Brunswick. Je suis restée cinq ans à la tête de cette académie de danse, où j'ai vécu de grands bonheurs professionnels. Dès la première session, il y a eu cent-soixante-quinze inscrits. De l'incroyable. Merci aux parents impliqués qui ont permis cela! Ils se sont mis en quatre pour faire de cette aventure un succès. Mon mari a aussi beaucoup participé à cette réussite : le site, les documents administratifs, les montages vidéo, les bandes-son pour les spectacles, les décors, etc. Quant à moi, je donnais les cours, montais les spectacles et confectionnais une grande partie des costumes ; la création couture est une de mes grandes passions avec la danse, l'écriture et la musique. Mais l'école a drainé mon énergie j'ai fait un épuisement professionnel. Au bout de cinq ans. Ce trop qui te fait exploser et j'ai démissionné. Aux yeux de beaucoup, ceci était un suicide professionnel. En fait, je ne l'ai jamais avoué, mais je l'ai vécu ainsi et j'ai mis des années à me remettre de cette expérience. Car qui peut comprendre un tel départ alors que, dès sa deuxième année, l'école s'était trouvée en nomination pour un prix Éloizes en danse. Via TVA venait également de faire un reportage sur mon parcours de vie d'immigrante — le tournage s'était étalé sur trois jours et m'avait suivie dans mon atelier de couture, au studio de danse et durant un spectacle. Toutefois, une autre aventure se dessinait pour moi, mais je ne le savais pas encore. Car en Acadie, j'ai aussi découvert une passion qui me porte désormais autant que la danse et la musique : l'écriture.



Nomination aux prix Éloïzes, catégorie Artiste de l'année en danse, Guylaine Joly, 2007.

L'écriture

Hiver 2006, je me suis inscrite à mon premier atelier de création dramaturgique, au théâtre de l'Escaouette, et ce, même si je n'avais aucune idée de ce qui m'attendait là. La suite a été imprévisible. Car écrire, oser se livrer, c'est clairement se sentir nue face à ceux qui te lisent et te liront. Je vous laisse imaginer la panique qui m'a prise à la lecture publique de mon tout premier texte dramaturgique, intitulé *Poussières d'ange*. C'est difficile de réellement exprimer... J'ai tout essayé pour fuir, dont demander à la direction de retirer au dernier moment mon texte. Mais les dés étaient jetés et j'ai dû affronter les trois-cent-cinquante spectateurs, faire face à mes mots lus par des acteurs connus d'ici, comme Luc Leblanc et Diane Losier. Cette histoire retraçait mon histoire. Celle d'un enfant qui refuse de parler autrement que dans sa tête. Qui vit avec des personnages imaginaires et ne peut nouer une vraie conversation qu'avec sa petite sœur (ma petite sœur) et sa grand-mère décédée (ma grand-mère). La chute de cette histoire est étonnante, puisque cet enfant finit par parler et donner des conférences et voir ses écrits reconnus par le milieu artistique. C'était ce qu'on appelle une autofiction, même si j'en étais, à ce moment-là, totalement inconsciente. Deux ans plus tard, je participais à une seconde lecture publique avec le texte *Le plafond m'a dit*, qui puisait encore à ma propre histoire, là encore sans que j'en aie conscience.

Ce second texte est l'histoire d'un enfant qui s'invente un double qui vit tout ce que lui ne peut vivre dans son lit d'hôpital, où la mort, la maladie, la douleur le clouent. Adolescente, à la suite d'un grave accident de la route, j'ai vécu

Depuis, l'écriture a pris beaucoup de place dans ma vie et ma création. En 2021, à soixante-et-un ans, j'ai donc commencé un certificat en littérature à l'Université de Moncton.

confinée à un lit pendant des mois, qui ont été suivis de plusieurs années de rééducation. J'ai tellement été bouleversée par ce texte que j'ai refusé d'écrire pour le public pendant trois ans. Un ami m'a sortie de là et m'a demandé de proposer une nouvelle pour un concours littéraire. Les textes étaient jugés à l'aveugle. La première année, j'ai reçu la mention spéciale du jury. L'année suivante également. La troisième et la quatrième année, j'ai été finaliste. En totalité, quatre de mes textes ont ainsi été intégrés à deux collectifs d'auteurs édités en 2021 et 2022.

Depuis, l'écriture a pris beaucoup de place dans ma vie et ma création. En 2021, à soixante-et-un ans, j'ai donc commencé un certificat en littérature à l'Université de Moncton. Du mot, j'en mange donc tous les jours, et qui aurait pu penser cela possible à mon arrivée au Canada en 2003! Pas moi, je vous le dis. Depuis? J'ai assuré des contrats de rédaction pour des gens connus,



Quatre textes finalistes, publiés dans des collectifs en 2021 et 2022.

écrit pour un magazine spécialisé et accompagné des gens dans l'écriture (biographies, préfaces, etc.)

« Maman t'as survécu à toute. »

Chemin Leblanc, Dieppe (Nouveau-Brunswick). Axelle a huit ans environ. Elle vient d'arriver de l'école. Comme tous les soirs, elle arrive en courant, remonte l'allée en chantant, ramasse quelques pierres sur le chemin et les dépose sur le tas qui grossit chaque jour devant la porte. Elle ouvre la porte à la volée et crie son sempiternelle « Mamannnnnnn, Papppppppppa ». Son père et moi savons ce qui va suivre, son fameux « J'ai une question ». Car cette petite-là a toujours une question à poser, surtout le soir en rentrant de l'école. Donc, nous attendons :

– Maman, papa, j'ai un exposé à faire sur mon idole.

Hilare je lui dis « Britney Spears. » Pour moi, aucun doute possible.

Et elle de me répondre « Ben non, maman » en levant les yeux au ciel.

– Alors ta sœur, car tu l'admires.

Réponse exaspérée :

– Ben, non voyons!

– Alors, ton frère que tu adores et admires car il est policier en France?

– Ben non, maman. Mon idole, c'est toi », dit-elle à bout de patience.



Projet scolaire – exposé oral : « Parlez moi de votre idole » et ... son idole était sa maman.

Je peux vous affirmer que je ne l'avais pas vu venir. Et que ce qui est arrivé, je ne l'avais pas prévu non plus. J'ai baissé les yeux et j'ai... pleuré. Elle, du haut de ses huit ans m'a regardé sous le nez et m'a dit : « Mais maman, pourquoi tu pleures ». Et ce jour-là, le nez coulant, les yeux pleins de larmes qu'elle ne comprenait pas, j'ai donc dû lui expliquer que pleurer n'était pas toujours négatif, que c'était tout simplement le signe de grandes émotions, y compris de joie. J'ai surtout tenté de la dissuader de faire cet exposé sur moi. J'avais le sentiment que c'était inapproprié face aux autres exposés, et que je ne me qualifiais surtout pas pour être une idole. Je peux vous dire que ses grands yeux bleus lançaient des éclairs. Elle avait les deux poings sur les hanches et m'a dit, enragée : « Maman t'es mon idole pis j'vais te dire pourquoi... Parce que T'AS SURVIVU à toutE ». Et la voilà qui m'énumère sur ses petits doigts la liste de tous mes combats, mon accident, mon enfance, mes difficultés à parler, à m'exprimer, à avoir confiance en moi, et du haut de ses huit ans, elle a décrété que je me qualifiais pour être une idole, SON idole. Évidemment, elle a fait son exposé, car cette petite-là a la tête dure, je vous le dis. Je la revois découper des photos avec son papa, faire des textes, les coller, se préparer à raconter à sa classe mon histoire : mes combats, dont celui de remarcher après mon accident, mes longues et difficiles rééducations, les multiples opérations aux jambes, au visage et aux reins, le handicap de déglutition, l'abandon de mon rêve d'athlète, puis la naissance de la danseuse, que je suis devenue à vingt-trois ans, neuf ans après mon accident, alors que les médecins avaient fait voler mes rêves d'avenir en éclat en affirmant que jamais, de toute ma vie, je ne pourrais performer physiquement. Elle a expliqué que je rêvais, enfant, d'écrire, de devenir athlète, d'enseigner, de parler comme les autres enfants, d'avoir ma propre collection de vêtements. Ce jour-là, elle a dit à toute sa classe combien elle était fière de sa maman, SON idole, car elle avait accompli tous ses rêves : le sport, l'écriture, la couture, l'enseignement, la parole publique, l'affirmation de soi et l'accompagnement d'enfants vivant des difficultés similaires à celles qu'elle avait elle aussi connues. Ma toute petite, ce jour-là et les suivants, m'a permis de regarder ma vie avec un autre regard, avec le sien. Ainsi, grâce à elle, quelques années plus tard, à l'été 2018, sortant d'une énième hospitalisation alors que je pesais un petit trente-deux kilos, je me suis envolée pour Montréal, de Moncton, et j'ai donné ma toute première conférence : « Danser avec l'impossible ». Elle était assise au milieu de la salle,

Ce jour-là, elle a dit à toute sa classe combien elle était fière de sa maman, SON idole, car elle avait accompli tous ses rêves : le sport, l'écriture, la couture, l'enseignement, la parole publique, l'affirmation de soi et l'accompagnement d'enfants vivant des difficultés similaires à celles qu'elle avait elle aussi connues.

Grâce à son Amour, à son regard, les mots que je gardais en moi sont sortis. Ceux qui me connaissent dans mon maintenant ont du mal à imaginer que j'ai souffert du silence que je m'imposais.

ma petite, avec son papa. Elle ne savait absolument pas ce qui allait se jouer sur scène. Mais lorsque, des mottions dans la voix (mottions qui reviennent à écrire ceci), j'ai commencé ma conférence avec son tonitruant « Maman, mon idole c'est toi, parce que t'as survécu à tout », ses yeux brillaient, et ceux de son papa aussi. Le public était touché. On ne peut que l'être face à une telle déclaration d'enfant. Oui, j'ai « survécu » à tout, tu as raison, mon cœur. Depuis, Axelle conjugue parfaitement ce verbe-là, je vous le confirme mais, ce jour-là, je n'ai surtout pas essayé de lui rappeler que le verbe survivre se conjugue tout autrement. Grâce à elle, au Canada, dans mon nouveau pays, j'ai rempli ce vœu qu'un jour, j'ouvrirais toute grande ma bouche et témoignerais de mon histoire. Grâce à son Amour, à son regard, les mots que je gardais en moi sont sortis. Ceux qui me connaissent dans mon maintenant ont du mal à imaginer que j'ai souffert du silence que je m'imposais.



Morgane Echardour, course de patins à roues alignées. Photo : Nathalie Larouche.

Où j'en suis?

Nous sommes en janvier 2024, me poser là, écrire dix-neuf ans de vie canadienne m'a demandé du courage, car j'avais peur. Peur de replonger dans mon passé, je suppose; peur de ne pas savoir bien le redonner à ceux qui me liront et témoigner du parcours de vie qui a été le mien et celui de ma famille; peur de ne pas être à la hauteur de la demande, parce que souvent je retombe dans une de mes vieilles peurs : celle de ne pas être intéressante, et encore moins à lire. Et pourtant, mon récit, je l'ai écrit d'une traite, sans respirer. Finalement, que dois-je retenir de cette expérience d'immigration? Toute vie vaut la peine d'être vécue et racontée, et ce même si elle touche, interpelle ou rassure ne serait ce qu'une seule personne. Ainsi, la peur a reculé dès que j'ai posé mes doigts sur le clavier. J'ai laissé courir mes pensées, mes souvenirs, la magie des émotions, des expériences. Où j'en suis de ma vie, à soixante-quatre ans, depuis le 1^{er} janvier 2024? Je suis heureuse et fière d'avoir osé un jour aller avec les miens au bout de mon rêve de petite fille. Vivre au Canada. Je pensais vivre au Québec toute ma vie, mais les choses se sont passées autrement. Ici, en Acadie, j'ai appris à m'aimer, à apprécier ma vie, la vie, et ce, même si les défis — professionnels, artistiques et humains, notamment la maladie (la mienne et celle de mon mari) — ont été grands. Ici, en Acadie, dans un milieu bilingue qui parfois malmène notre belle langue, le français, je crée ENCORE et TOUJOURS en FRANÇAIS. J'enseigne dans ma langue la danse et la couture et, depuis peu, j'accompagne aussi les jeunes qui ont des difficultés scolaires comme tutrice. Enfin, je suis retournée aux études à un âge où on me verrait plutôt tricoter des mitaines pour mes petits-enfants, au coin du feu avec un chat sur les genoux, en mangeant des truffes au chocolat. Ici, au Canada, il y a presque vingt ans, nous avons rebâti une vie. Ici, mes enfants se sont trouvés une autre vie. Morgane, qui a maintenant trente-quatre ans, a étudié dans un domaine qui la passionne, le design, et est devenue athlète au niveau national dans son sport.

Ici, elle a trouvé son amoureux et est devenue maman de deux petites filles, mes deux amours de vie. Il y a quatre ans, elle a entrepris une formation en design d'intérieur. Axelle, celle qui m'a choisie pour idole, a vingt-quatre ans maintenant. Ayant finalisé son bac en criminologie, elle étudie à la maîtrise en sciences sociales. Certes, ma petite-fille Sissi, mes deux fils, ainsi que les amies et amis que j'ai laissés en France me manquent. Mais le Canada et l'Acadie sont devenus mon ancrage. Ici, il m'est poussé de nouvelles racines et de nouvelles belles grandes ailes même. Ici, même si parfois, « oh my god », j'ai trouvé certains « bouttes, pas mal roffes », j'aime y vivre et je ne peux

Ici, au Canada, il y a presque vingt ans, nous avons rebâti une vie. Ici, mes enfants se sont trouvés une autre vie.



Montréal, 2018. Source : Thierry Quenette.

m'imaginer ailleurs. Alors, je ne sais si mon récit apportera une pierre de plus à toutes les histoires vécues par les femmes immigrantes, mais, ici, en Acadie, j'ai aussi noué un partenariat avec un organisme qui accompagne les femmes immigrantes du Sud-Est du Nouveau-Brunswick (le CAFI), et nous travaillons à monter une création multidisciplinaire (mouvement, percussions, voix) autour de leur parcours d'immigrantes. Cette création, *Au fil du temps : entre passé, présent et futur*, est la concrétisation de bien plus que je ne le pensais pour elles. Ici et maintenant, je peux témoigner que faire une telle démarche,

immigrer, reste, oui, un immense défi, mais aussi un immense cadeau à s'offrir. Il faut accepter en partant que ce sera difficile, mais la vie est cela de toute façon. À la clé, nous gagnons une nouvelle vie, de nouvelles expériences, de nouveaux humains à rencontrer et même bien plus encore. Oh, j'ai AUSSI connu des échecs, certains même retentissants, évidemment, mais le plus important c'est qu'ici, assise face à mon ordinateur, après l'avoir fui pendant plusieurs semaines, je suis très heureuse de témoigner de mon parcours, qui inclut évidemment Axelle, Morgane, Laurent (mon amoureux des trente-huit dernières années), mes petites filles et mes deux fils. Je souhaite à tous les immigrants de savoir poser un regard objectif, lucide sur les hauts et les bas de cette expérience transformatrice qu'est l'immigration, tel que je viens de faire. Se rappeler le courage que cela demande aussi. Quand je vois les femmes avec qui je travaille chaque jeudi dans le cadre du projet GALAXIE du CAFI, je sais que je suis à la bonne place dans ma vie, comme créatrice, pédagogue, humaine. Je dirais aussi à la petite fille qui rêvait du Canada en lisant *Maria Chapdelaine* : « TU l'as fait. BRAVO!!!! » Oui, je l'ai fait, et je ne le regretterai jamais. Merci le Canada, merci ma belle Acadie. Finalement, quelle grande aventure. Certes, j'ai fait une grande partie de la job mais le pays a participé à cette intégration; un couple, en quelque sorte, et il a fonctionné avec des hauts et des bas, comme dans tout couple. J'ai même intégré une nouvelle langue, le chiac, ce parler local qui, à mes débuts « icitte », me faisait rouler les yeux à l'envers et dire « ÇA, jamais dans ma bouche! ». Comme quoi il ne faut jamais dire JAMAIS.

Conclusion

Si je devais recommencer ma vie, je ferais certainement la même chose, possiblement aussi que je serais apeurée par tous les défis que je n'avais pas imaginés. Toutefois, ici, j'ai appris que je pouvais surmonter toutes les embûches qui m'attendaient, car un p'tit bout de femme de huit ans aux grands yeux bleus, mon enfant, me l'a confirmé : j'ai « SURVIVU » à tout. Ici, j'ai appris que j'étais une IDOLE, son idole. Ici, je suis devenue autrice, et on m'a reconnue comme telle, alors que j'avais longtemps pensé que ma parole n'avait pas de valeur. Ici, chose impensable en France, j'ai été directrice d'une académie de danse. Ici, j'ai créé ma collection de vêtements. Ici, j'ai donné mon amour à des centaines d'enfants comme pédagogue, créatrice, tutrice. Surtout, j'ai découvert qu'ici, au CANADA, il y a de la place pour une femme comme moi. Une parmi tant d'autres, certes, mais une place à moi que je me suis taillée et que l'ON m'a laissé prendre. ICI, j'ai trouvé ma place. Je reste Française, mais je SUIS aujourd'hui une Acadienne avant tout. Une Acadienne dans ma vision de la vie et de ma relation aux autres. ICI, je suis moi, totalement, sans peur ni violence. ICI j'ai trouvé mon ancrage, mes racines, les vraies. ICI je suis et ici je resterai. Merci le Canada, même si ça été dur par bout, on va se le dire.

HÉLÈNE LEBON

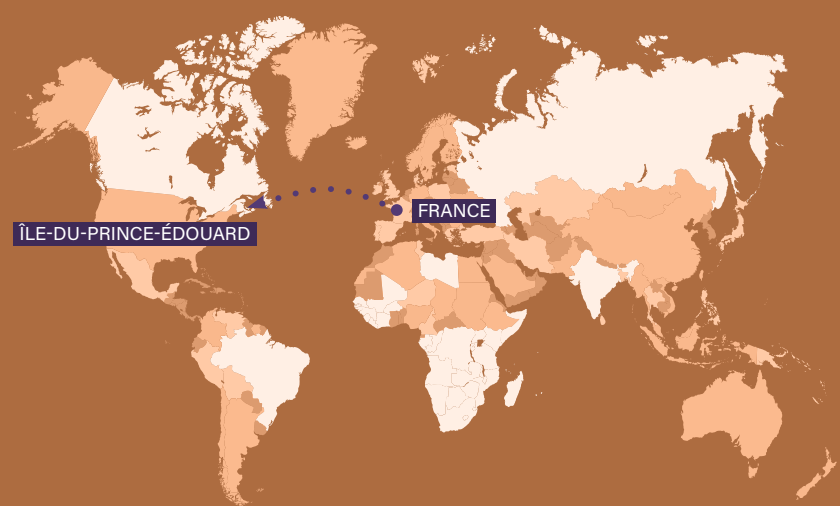
ÎLE-DU-PRINCE-ÉDOUARD

PAYS D'ORIGINE : FRANCE

Lettre sage à une jeune femme intrépide

À huit ans, Hélène Lebon voulait être «trait d'union», un travail qui lui permettrait de «raconter les histoires des gens aux autres gens». Finalement, après un bac en journalisme à Montréal, une maîtrise en communication politique et institutionnelle à Madrid et une autre en enseignement du français langue seconde à Paris, c'est bien là «sa job» et sa réalité d'expat trente ans plus tard! Forte de son expérience en tant que chercheuse, puis de créatrice de contenu avec la compagnie qu'elle a fondée avec son mari franco-ontarien rencontré au Québec, elle renoue depuis peu avec ses premières amours en étant réalisatrice et productrice de documentaires.

C'est après un *road trip* pancanadien de 16 000 km parcourus à travers tout le pays que ces partenaires de vie et d'affaires sont tombés en amour avec la plus petite province et ont décidé de poser leurs valises à l'Île-du-Prince-Édouard en 2020 avec leur petite mascotte, Ila!



Salut Hélène,

T'as seize ans et tu viens de débarquer au Québec avec *Typo*, le journal étudiant pour lequel tu écris. Tu te sens pousser des ailes à parcourir le monde pour écrire des articles, tu roules ta bosse comme Rouletabille et mamie t'appelle son hirondelle.

Le vol transatlantique se fait bien, les longues files de l'immigration finissent par finir et voilà enfin Montréal et ses buildings «à l'américaine» que tu observes depuis l'autobus qui t'amène au centre-ville avec ton petit groupe. L'auberge Saintlo, sur la rue Mackay, a été rénovée depuis et certains stationnements sont devenus des immeubles à condo, mais encore aujourd'hui, quand tu passes dans le coin, tu ne peux t'empêcher de sourire intérieurement en te rappelant le sentiment de liberté et de puissance que tu as ressenti ce jour-là, dressée face au vent, sur le boulevard René-Lévesque. À peine le temps de se remettre du décalage horaire et, le lendemain, un autobus Greyhound vous emmène à Jonquière, au Saguenay. Vous y rejoignez d'autres jeunes, d'autres aspirants journalistes du même âge. Parti de la gare routière Berry-UQAM, le premier arrêt est au restaurant Le Madrid avec des dinosaures et une réputation qui le précède. Tu ne sais rien de Normand L'Amour et ça te prendra des années avant de l'immortaliser dans un *road trip* pancanadien, mais tu verras, cette halte, c'est tout un arrêt! Puis l'autobus fait escale à Québec, le temps de trouver à la capitale provinciale des airs de Disneyland que tu finiras par apprécier. Tu goûtes l'air glacé en bord du fleuve et tes cheveux s'emmêlent. Le Saint-Laurent, à la fois gris, vert et brun, est plutôt inhospitalier et les drapeaux claquent au vent comme les rafales sur tes pommettes rougies. Tu enfonces ton cou dans ta veste printanière, il semble que ton caractère ait trouvé son alter ego.

En débarquant sur le continent nord-américain, tu te sentais cool et pas peu fière, sauf que voilà, t'arrives au Saguenay en shorts, on est en avril et le thermomètre cette année-là indique dix-huit degrés sous zéro. Ouch! Une belle gang de jambes rouges et toute une leçon d'humilité. Tu as encore beaucoup à apprendre.

Tu découvres aussi Mara Tremblay qui lance alors son album *Chihuahua* et que tu interviewes pour ça. Elle te prend au sérieux, elle s'applique à répondre à tes questions avec profondeur et bonne humeur alors, forcément, tu deviens fan. Entre les grands espaces et la poutine multiculturelle du Québec, dans le petit coin d'hiver qu'est ce monde nouveau, tu écarquilles les yeux et noircis tes carnets de notes. Voilà que tu découvres tout un peuple, que tu commences à aimer d'Alma à Montréal. Tellement, que tu reviendras bientôt.

Mais l'appel du journalisme et du grand large résonne dans ta poitrine comme les cloches de l'Armistice et tu n'entends même plus le vacarme des klaxons en traversant la place de l'Étoile à l'heure de pointe.

Tu as dix-neuf ans maintenant. *Good for you*, tu me diras, te voilà dans la fougue de l'âge, la force viendra plus tard. Après le lycée, tu as fait hypokhâgne, la classe préparatoire aux grandes écoles, à Dijon, puis quelques mois à Paris en relations internationales. Mais l'appel du journalisme et du grand large résonne dans ta poitrine comme les cloches de l'Armistice et tu n'entends même plus le vacarme des klaxons en traversant la place de l'Étoile à l'heure de pointe. Et puis un jour, tu t'engouffres rue Victor Hugo comme d'habitude, mais en montant l'escalier chic de ton appartement partagé, ta décision est prise. Tu quittes la France et tu te casses au Canada. Tant pis pour l'amour et vive l'aventure!

Tu entames ta vingtaine au Québec, à Montréal. Bravo pour ton concours, tu es désormais dans le bac en journalisme à l'UQAM (Université du Québec à Montréal). Tu tiens un blogue politico-littéraire, tu embarques à CHOQ, la radio universitaire, et ta vie glisse comme Kovalev sur la glace du Centre Bell. Ta vie amoureuse est plus bordélique que ton placard à épices et tu apprends la réalité d'étudiante internationale coincée dans une boîte à chaussure, un beau studio tout neuf des résidences universitaires, rue Saint-Urbain. Des fois t'as froid, souvent tu te sens seule, mais, globalement, tu sais que t'es à la bonne place. Ta vie sentimentale s'est fait « puncher-kicker-casser » par la distance une couple de fois et, quand ton petit cœur est en miettes, tu te maudis un peu, toi et ton entêtement d'outre-Atlantique. Tu apprends que c'est ça aussi, ta vie. C'est être expatriée. Car tu aimes être « l'étrangère ». Tu aimes ça plus que tout, ça te donne le droit d'être « l'étrange ». Ça te donne une marge de manœuvre, la liberté d'être qui tu veux et maintenant que tu as goûté à ça, tu ne peux plus revenir en arrière. L'Autre, c'est toi. C'est une vérité absolue qui t'éclate à la face un jour de flocons et de tempête, alors que tu traverses le carré Saint-Louis. Ta vie à l'étranger, c'est comme la neige immaculée, une belle page blanche qui n'appartient qu'à toi.

Tu étudies pis tu te fais des amis. Un été, tu travailles à *Juste pour rire* et tu vends des spectacles en promo et en combo pour payer ton stage au Mexique. Tu *speak English so* tu vends Howie Mandel. Tu parles français aussi, mais ça fait grincer les dents d'un vieux bonhomme dans le 819 qui demande à parler à ta boss : « Sont où les francophones, hein? Moué les estis d'immigrants, pu capable, j'les comprends pô avec leurs accents côlisse ». Mais toi, tu comprends tout ce qu'il beugle à l'autre bout de l'appareil. C'est un Elvis Gratton sans



Montréal, ma ville d'adoption.

humour et sa réflexion te saute à la gorge comme s'il t'avait enroulé le fil du combiné autour du cou. Respire ma grande, respire. Et sache-le bien désormais : t'es pas juste expatriée, t'es aussi une immigrée.

Après ton stage au Mexique, des nouvelles amitiés latino-américaines et quelques années de recherche documentaire dans le froid de l'hiver, tu tannes. Le Québec te semble trop petit, trop glacial, trop plein de trucs qui t'énervent. Tu te casses à Madrid pour ta première maîtrise et tu bosses à Radio Nacional de España. Un nouveau chapitre d'expat, une autre histoire pour une autre fois. Un an plus tard, retour au bercail montréalais, partir t'a fait du bien. Tu traînes dans le renouvellement de tes papiers d'immigration canadienne et, il fallait s'y attendre, tu te fous dans une galère bureaucratique. Le jour de ton anniversaire, tu reçois une belle lettre de perte de statut. Tu paniques, c'est bien normal. Tu contactes un avocat en immigration qui te dit que t'es pas illégale parce que, illégale, ça, c'est un statut. Toi, avec cette lettre-là, tu deviens rien, plongée dans un vide juridique. Évidemment, ça prend pas la tête à Papineau pour comprendre ce qui s'en vient : ça va être cher et ça va être chiant. C'est la course, le tour du poteau, la tire-lire en mille morceaux : visa de visiteur, visa de travailleur, demande de résidence permanente, l'avocat est bon. Ah! Montréal, cette ville qui t'aimante à défaut de t'aimer. Heureusement, tes amis sont toujours là et tu adoptes Ila, ton petit coton du Tuléar. Sauf que la compagnie qui te parraine n'a plus de job pour toi et les papiers de résidence sont perdus, faut tout refaire. Tu refais tout. Même avocat, mais cette fois-ci tu passes par le bureau de Paris. T'en as vraiment marre de ce pays de neige qui veut plus de toi, tu te re-casses. C'est pas que tu fuies les difficultés, c'est juste que t'as le bouton « eject » un peu sensible.

Retour en France. Tu donnes une chance à l'amour en attendant l'administratif canadien. Sauf que tu vas encore tout faire foirer côté cœur. Tu repars quand



Ila, mon fidèle fido explorateur.

même de l'hexagone avec une maîtrise en poche que t'as passée à Paris, mention très bien, c'est au moins ça de pris. Mais pas le temps de trop y penser, car tu te fais recruter sur le campus de Nanterre, direction le Minnesota pour enseigner le français en école d'immersion à la rentrée suivante. Les États-Unis? *Of course*, tu dis oui! Personne ne situe trop Minneapolis, mais comme Prince meurt cette année-là, Purple Rain attache une larme indélébile sur la carte du monde. L'année scolaire se termine. Bye bye America. Trois options s'ouvrent à toi : une *job* à Bogota, un boulot à Singapour ou ta résidence permanente canadienne finalement arrivée. L'Asie? L'Amérique latine? Tu capotes! Mais t'as trente ans maintenant et ça te tente plus ou moins de faire dépendre ton existence de nouveaux visas de travail, d'une épée de Damoclès migratoire qui peut envoyer ta vie valser pour une décision de fonctionnaire mal luné ou trop carré (*no offense* les fonfons). Et puis chez tes parents, ton petit chien t'attend pour que tu l'amènes avec toi quelque part, il t'attend pour reprendre votre vie et c'est comme ça que tu choisis d'entamer ta trentaine au Québec.

Et puis chez tes parents, ton petit chien t'attend pour que tu l'amènes avec toi quelque part, il t'attend pour reprendre votre vie et c'est comme ça que tu choisis d'entamer ta trentaine au Québec.

T'es comme eux autres maintenant, t'as fini ton temps de « citoyenne de seconde zone ». Ça y est! On t'a donné un siège, adios le strapontin, le fauteuil éjectable et d'un coup, cet air frais de septembre te semble tout à fait respirable.

T'es pas encore partie que t'as déjà une *job* assurée, merci Maria. Enveille la République dominicaine qui veut se faire une place au soleil dans le cœur des vacanciers canadiens. Tu parles français, anglais, espagnol, tu connais les coms et t'écris pas mal, t'embarques dans l'aventure. T'as demandé quelques jours à ta *boss* le temps de régler les formalités administratives de ton retour et c'était une bonne chose.

Tu te pointes au bureau du gouvernement, boulevard René-Lévesque — le fameux boulevard qui t'avait fait sentir puissante — juste en face du Centre Desjardins. Tu prends ton ticket. Tu fais pas la queue très longtemps, mais assez quand même pour être en sueur quand c'est ton tour. Tu tends au fonctionnaire tout un tas de dossiers, de papiers, de paperasses. Le gars te regarde avec un sourire tranquille. Il te laisse déballer ton fatras, patient et compréhensif avant de lâcher « Mais c'est fini tout ça. Vous n'avez plus besoin de rien prouver. J'vais prendre juste cette feuille, là. » Y'a de l'écho dans ta tête. « Plus besoin de rien prouver » se grave à l'infini sur chacun de tes neurones. T'as un nouveau numéro d'assurance-sociale. Celui qui dit que t'es là pour rester si tu veux. Tu voudrais bondir au plafond, sauter de joie au cou du gars, crier « ENFIHIIIN!!! ». Et pourtant, y'a pas un son qui sort de ta bouche, pas un mouvement qui agite ton corps, juste tes yeux qui débordent. T'as le droit, Hélène, t'as le droit. T'es comme eux autres maintenant, t'as fini ton temps de « citoyenne de seconde zone ». Ça y est! On t'a donné un siège, *adios* le strapontin, le fauteuil éjectable et d'un coup, cet air frais de septembre te semble tout à fait respirable. Tu t'apprêtes à briser un cœur ou deux. Mais t'en as déjà adopté un autre qui t'a pris dans ses filets.

Quelques jours après ce retour en septembre 2016, tu tombes en amour. Avec la vie et celui qui va devenir ton partenaire d'affaires et ton mari, Mario. Je sais que ces mots te font peur et qu'à une autre époque, ils t'ont fait fuir. Je sais que l'engagement te fait *flipper*. Et pour être franche, à la veille de tes quarante ans, je te préviens, ça s'améliore, mais ça ne disparaît pas. Heureusement, t'as trouvé quelqu'un qui ne te brise pas les ailes, petite hirondelle, au contraire.

Lorsque tu le rencontres, ton *flirt* de l'été en France s'apprête à te rejoindre à Montréal, mais tu mets vite les hauts-là. Tu es au Canada, celui qui te



Quand ma famille française est venue au Canada la première fois.

plait désormais est Canadien. Pour la première fois de ta vie, tu te permets de t'attacher à quelqu'un d'ici. Pendant dix ans, tu as soigneusement fermé ton cœur à quiconque avait ses racines dans ce pays. De peur que ton visa ne soit pas renouvelé, de peur que tu doives partir prématurément, de peur d'être absorbée par une famille autre que la tienne, de peur... Oh! Bien sûr, tu as aimé depuis ta vingtaine. Mais pas des gens d'ici. Seulement d'autres déracinés. Chaque fois que ton cœur allait s'emballer pour un natif, tu as tourné en dérision tes sentiments naissants, clamé haut et fort que « l'amitié, y'a que ça de vrai ». Tu as pris soin d'épingler sur le mur de tes lamentations les papillons avant qu'ils ne te volent dans l'estomac, avant qu'ils ne te volent tes ailes à toi. Bref, cette fois tu te laisses conquérir le cœur dans un coup de foudre réciproque et sans appel. Comme tu viens d'arriver à ce moment-là, tu habites chez ton ex qui avait dans l'idée de ne plus l'être — c'est un problème — mais tu n'as pas encore de chez toi ni de loyer à payer. « On est assez grands pour s'essayer, alors emménageons ensemble et faisons autre chose avec l'argent qu'on sauve en vivant sous le même toit. Si ça marche tant mieux, si ça marche pas, ciao, je me trouverai un appart' ». *Spoiler alert*, ça fait sept ans que ça dure et vous êtes toujours heureux ensemble.

En fait, tu t'en rendras compte avec le temps, il y a deux Canadas dans ta vie. Avant et après la résidence permanente (la nationalité, c'est encore un autre niveau), avant et après Mario, avant et après ta famille canadienne. En allant encourager son fils à l'aréna, tu vas te transformer en *hockey mom* qui s'époumone contre des *refs* qui ont clairement un parti pris pour



Mon nouveau chez moi, l'île-du-Prince-Édouard.

l'autre équipe — et même si ça démange ton instinct ultra compétitif, pas de violence, c'est juste du sport. Esti de *ref*, pareil. Tu vas devenir belle-mère et te confronter à des règles de famille et de société qui te feront grincer des dents, des post-ados pas tant connectés à toi, mais aussi une vie de famille québécoise avec ses nouveautés, ses frictions et ses bons sentiments. Quoi qu'il arrive, respire. Tu verras, le jeu en vaut la chandelle. « Mes enfants sont pas tombés amoureux de toi, c'est moi qui t'aime. » Ouf! Cette phrase. Y'a des fois comme ça, la précision chirurgicale de la vérité tombe comme le scalpel de la blouse blanche et fend tes chairs jusqu'au plus profond de ton être. Souviens-toi comme tu avais balayé d'un trait ses précautions et ses craintes. Mais il n'y a rien de facile à construire une famille recomposée et multiculturelle. Ton système de croyances, de valeurs, d'éducation entre pour la première fois en contact étroit et prolongé avec des individus d'une autre culture que toi. En même temps, tu sais bien que le Petit Prince n'a pas apprivoisé le renard en une nuit, ni sa rose en un arrosage. Faut juste pas laisser pousser de baobabs, pis les liens finiront par se créer.

Tu files le parfait amour avec Mario et vous vous fiancez à Amsterdam. Pour la première fois de sa vie, il va en Europe. Il demande ta main à ton père et ça te fait un peu rire cette coutume d'un autre temps, toi, la féministe. Et papa le prévient : « si tu es prêt à la suivre, vas-y, mais Hélène, elle a des ailes et pas de racines et tu ne pourras pas les lui couper ». Je vais te dire, ça a tellement marqué Mario qu'il garde encore cette petite phrase dans sa tête comme un

Vous allez faire un duo solide, toi storyteller, lui storseller. Ça commence par une envie de voir du pays et ça devient un road trip pancanadien pour humaniser une entreprise de construction qui a des franchisés d'un océan à l'autre.

post-it sur son bureau, en évidence et en rappel. Tant mieux, parce que t'as pas fini de faire des kilomètres!

Y'arrive un moment où t'en peux plus de vendre du rêve en banc de sable et tout-inclus, en offre promo et pub TV. Tu veux retrouver le plaisir de l'écriture, « raconter des histoires mais pas de mensonges », comme tu dis si bien, lire plus, et rêver encore. Mario t'entend si bien qu'il t'offre sous le sapin le domaine *Lebontraitdunion.com*. Tu lui as raconté que quand tu étais petite, face à la carte d'affaires de papa, tu avais déclaré que toi aussi tu en aurais une carte, pis que ce serait écrit « Hélène Lebon, Trait d'union ». Ça avait fait sourire les parents parce que les cartes d'affaires, c'est pour un titre de *job* mais, justement, avais-tu rétorqué, « trait d'union comme travail, c'est de raconter les histoires des gens aux autres gens, comme le petit trait entre les mots. ». C'est là que tu réalises, avec des épines de sapin dans les chaussettes et des étoiles dans les yeux, que tu as rencontré quelqu'un qui croit en toi, qui t'écoute et t'encourage.

Quelques mois plus tard, alors que tu n'as pas l'ombre d'une production en vue et juste un petit contrat de dépannage d'ami entre les mains, c'est à ton tour de lui offrir la force de partir. Il fait un *burn out* et la relation professionnelle avec sa *boss* est cramée ben raide, fait que c'est le moment que tu choisis pour lui rappeler qu'on a juste une existence et qu'ainsi, entre la vie ou la *job*, il est bien mieux de changer de *job* et de rester en vie. Le printemps fait fleurir cette idée et vous voilà associés. Un compte conjoint, c'est la première fois de ta vie que ça arrive, *shit's getting real*. Vous allez faire un duo solide, toi *storyteller*, lui *storseller*. Ça commence par une envie de voir du pays et ça devient un *road trip* pancanadien pour humaniser une entreprise de construction qui a des franchisés d'un océan à l'autre. Comme vous prenez l'affiche Mario et toi, vous mêlez le récit marketing à votre vraie histoire, selon l'adage « qui prend mari prend pays », alors avant de dire oui, tu veux explorer le Canada! Conclusion, vive l'Atlantique, belles Rocheuses, chouette Pacifique et les provinces sont si différentes que tu as une nouvelle perspective...

L'entreprise va bien et tu apprends la vie d'entrepreneuse sur le tas aux côtés de Mario. Plutôt solitaire, voire individualiste à la *job*, tu vas apprendre à travailler en équipe, à déléguer, à compter sur les autres et à faire confiance. Évidemment, des fois t'es déçue mais souvent ça en vaut la peine. Je t'assure,

tu vas même comprendre que tu as intérêt à t'entourer de gens meilleurs que toi, parce que ta force de trait d'union, c'est de catalyser les talents pour que chaque membre de ton équipe s'épanouisse et que tu puisses mieux remplir ta mission toi-même et raconter des histoires. Je sais, je peine à croire que j'écris ça mais tu verras, à un moment donné, tu ne te sentiras plus menacée par celles et ceux qui excellent plus que toi ici ou là. Au contraire, tu chercheras leur compagnie et leur collaboration. Me semble que, comme immigrante, t'as toujours voulu montrer que tu valais la peine. Que tu méritais ta place. Tu t'es sentie sur la sellette tellement de fois, je comprends maintenant. Mais l'insécurité des papiers a parfois pris trop de place et ruiné des collaborations.

« Better together » est le néon qui vous a bénis, Mario et toi, la formule adressée aussi aux invités, une belle lumière pour éclairer cet amour. Ah! Y'a pas à dire, ce sera une bien jolie journée, ce 19 octobre. Une journée montréalaise aux couleurs automnales, soleil doux et lumière rosée. Papa et maman sont là, et pour leur toute première fois au Québec, fiesta! Depuis le début, ta vie ici, c'était un peu le néant pour eux. Un trou noir d'où venaient parfois quelques clichés de toi, de neige ou de maisons à escaliers sur la façade. Faut dire que tu t'es barrée de bonne heure et qu'ils t'ont toujours soutenue, y compris financièrement. Puis ça a été les études de ta sœur à son tour, puis la maison. Ils ont beaucoup investi, plus pour leurs deux filles que pour eux-mêmes! Le mariage va être une bonne raison pour eux de se rendre ici et ensemble, vous allez parcourir le Plateau. Bien sûr, en remontant Des Pins, papa va se rappeler que tu habitais avec Yoko tout près, sur Laval, face au carré Saint-Louis. À deux pas de là, vous passez devant l'ancienne buanderie avec le monsieur qui vendait des patates et sa femme toujours tirée à quatre épingles. Papa a cartographié ta vie, tu vas t'en rendre compte. Peut-être que c'est la preuve que tu ne seras jamais perdue et que tout ça a un sens.

Ensuite, voyage au Japon, le pays de tes rêves. Tu fais des rencontres incroyables, dont le musicien chanteur de ta série Netflix préférée, un maître indigo et une copine designer de mode, dans un décor irréel. Deux courts documentaires vont naître de ça et même tourner dans des festivals par la suite (honnêtement, ça va te coûter de la sueur et des dollars, alors lâche-toi lousse pour une danse de la joie si le cœur t'en dit en lisant ça). Bref, le Japon! Le dernier jour, tu regardes le jour se lever sur Tokyo. Gratitude absolue. Larme de joie. Papa t'appelle à ce moment précis, Agnès est morte. Larme de peine. C'est ça aussi la vie d'expat. Ces appels qui glacent le sang mais ne changent pas ton quotidien jusqu'au jour où tu rentres. Jusqu'au jour où le deuil te saute au cou alors que tout le monde a repris le cours de sa vie et parfois même comblé l'absence, car la nature a horreur du vide. Mais tapie dans l'ombre de ton myocarde boursoufflé, la peine vomit son fiel et rien n'arrête le vide abyssal qui se creuse inexorablement. Entre toi et les morts partis, entre toi et les vivants restés au pays. Et puis chaque décès te ramène au précédent, lui-même jamais vraiment guéri. Pour papi, tu étais au Canada; pour mamie, aux États-Unis; et pour Agnès, au Japon. Bref, c'est un équilibre précaire que celui de vivre ta vie ici quand ta famille est là-bas. C'est le revers de la médaille. Ça



Le mariage et ma nouvelle famille. Photo : Geneviève Giguère.

n'est ni bon ni mauvais. Ça fait partie de l'expérience. (Ouais, ça m'a pris tout mon petit change et mes apprentissages de la formation de maître en yoga pour arriver à t'écrire ça.)

Puis il y a la COVID, et comme tout le monde est en confinement, on est en mode travaux pour la terrasse, mais Mario atteint sa limite « j'suis tanné, on vend la maison ». Évidemment, tu sautes sur l'occasion pour souligner que trois ans dans la même ville à la même adresse, c'est ton maximum et l'appel de l'ailleurs se fait plus fort. Il propose les Cantons de l'Est, tu réponds l'Île-du-Prince-Édouard et, comme de fait, je t'écris depuis Bonshaw.

Tu vas recevoir ta convocation d'examen de citoyenneté un 16 décembre, pour te présenter entre le 16 décembre et le 4 janvier. *Shit*, révisions *dare-dare!* *Lucky you*, tu commenceras l'année avec vingt sur vingt. Ta sœur se marie au civil en avril, tu manques la première date de cérémonie que te propose Immigration, Réfugiés et Citoyenneté Canada. Ta sœur se marie à l'église en juillet mais, cette fois-ci, tu manqueras la messe. Tu choisis tes épousailles à toi, avec ce pays deuxième patrie. Beaux habits et drapeaux canadiens envahissent ta rétine comme l'émotion ton petit cœur. Tu t'identifies, tu jures, tu chantes, tu pleures, tu ris, te voilà Canadienne. Tu pensais que ce serait une banalité, mais renouveler ses vœux, c'est tout sauf ça, et c'est tant mieux.

Des fois, je regarde en arrière et il y a bien des choses que je te vois faire pis que je ferais autrement aujourd'hui. Mais c'est par là que tu dois en passer pour apprendre faut croire, alors je regarde sans trop juger. J'atteste du chemin parcouru et je reste humble en espérant que la route qu'il nous reste à parcourir soit au moins aussi palpitante que celle empruntée jusque-là.

GEORGIA MBEA

NOUVELLE-ÉCOSSE

PAYS D'ORIGINE : CAMEROUN

Vie de résiliences

Originaire du Cameroun, où j'ai passé une belle partie de ma vie, j'ai immigré au Canada le 1^{er} janvier 2016. Je m'en souviens encore comme si c'était hier. Je me revois la veille, le 31 décembre 2015, dans l'anticipation de vivre une nouvelle aventure sous d'autres cieux. Ce projet, au départ, allait me permettre de me reconnecter avec moi-même : savais-je seulement à quoi m'attendre? Je crois bien que chaque voyage porte en lui beaucoup de couleurs.

Dans ce récit, je partage de façon condensée mes résiliences. Vous y trouverez un regard authentique, fidèle et juste de mon parcours vers ma découverte personnelle et ma capacité à gérer l'adversité. En effet, je garde la ferme conviction que toute chose arrive pour soi et non à soi.

Allons-y voir!



La quête, le voyage

De beaux souvenirs, de merveilleux souvenirs, toujours, en continu, au courant de ce beau voyage qu'est la vie. Aventures de grâce, de rencontres — rencontre avec l'autre, mais surtout rencontre avec soi.

Je revis encore ce jour, cet instant où ma mère me faisait savoir qu'elle voulait me voir poursuivre mes études au Canada, plus particulièrement en Nouvelle-Écosse, plutôt qu'aux États-Unis ou, encore, en France. « Quelle idée rafraîchissante », me dis-je alors, sachant que ma décision, elle aussi, était prise, d'embarquer dans ce beau voyage que je savais, en réalité planifié par mon âme elle-même, sinon par Dieu, bien avant le début de toutes choses. Je me revois, me re-vis, me ressens dans ces années-là, les années 2010, déjà très dynamique, étudiante en gestion des services financiers et entrepreneure très engagée. Je savais que j'étais à jamais appelée à sortir de moi encore et encore, et ce, tout le long de ma vie. Je le sais, ma mère et même mes proches, tous le savaient, qu'en réalité, ma nature très attendrissante, chaleureuse et empathique n'avait d'égal que mon autonomie, mon indépendance, ma détermination à mener ma barque à bon port, coûte que vaille.

Une belle grâce

Le processus et l'organisation du voyage se déroulèrent super bien et je reçus un bel accueil à mon arrivée — un accueil neigeux, par ce 2 janvier! Quel fou rire me prend encore aujourd'hui quand j'y repense. Nous étions tous venus de divers horizons. Qui plus est, c'était la nuit et nous étions tous fatigués du long voyage, un voyage rempli de péripéties pour certains. Après avoir réceptionné tous les étudiants, le bus de l'université prit la route en direction de Sainte-Anne, dans la municipalité de Clare, à trois heures de route d'Halifax. En partie issus de grandes villes, nous constatons tous, malgré la noirceur dehors, que le bus roulait au milieu de forêts s'étirant d'une autoroute à l'autre. Nous nous demandions à haute voix, dans quelle brousse exactement nous allions! Et donc nous arrivâmes très tard dans la nuit, avec juste assez de force pour aller jusqu'à nos résidences respectives qui, pour la plupart, étaient assez reculées de notre débarcadère. Cela était intéressant.

Le matin arrivé, je pus ainsi regarder autour de moi et apprécier la beauté du paysage. Ma résidence était presque aux berges de la mer, et je n'y croyais pas : j'allais vivre littéralement à une minute de la mer. Moi, la fille de l'eau, même à douze mille kilomètres de ma côte natale, je demeurais près de mon élément. La grâce était bel et bien partie intégrante du décor. La forêt juste derrière notre logis, et ce vent glacial alors...! Vraiment, c'était très intéressant et j'en ris toujours... Ah, ça!!! Une énième aventure avait débuté et j'étais tout ouïe, excitée et émerveillée comme d'accoutumée, n'est-ce pas! J'avais hâte de vivre pleinement la nouvelle journée. L'accueil fût chaleureusement réconfortant et même familier. Tous les habitants de Clare se connaissaient très bien. Même la direction de l'université et celle des entreprises avoisinantes étaient



Récipiendaire du premier prix pour la présentation d'Afrikinyou, mon entreprise de création de pochettes pour femmes à inspiration ethnique, dans le cadre de la première édition de la Soirée des Étoiles évoluanes (2016).

majoritairement, sinon toutes, de famille... Des noms phares entendus à répétition, symboles de référence. C'est alors que « *choupinette* » que je suis, je ne cessais de voir des opportunités à tout va. Je ne vibrais que de vastes possibilités, à croire que mon esprit ne voyait que ça et donc, très vite, je me mis à réfléchir à un plan d'action. C'est à cet instant que je sus qu'il était temps que je continue ce beau processus entrepreneurial débuté près d'une dizaine d'années plus tôt. Savais-je un tant soit peu que je m'embarquais dans une voie qui surélèverait mon estime de moi, ma confiance en mes capacités, jusqu'à des hauteurs jamais rêvées par mon intellect aussi puéril qu'acéré? Oui, aujourd'hui encore, je savoure cet agréable goût qu'est de savoir ce que l'inconnu peut révéler en soi de beau, de brut, d'unique. Dans mon cas, cette révélation passa par un événement clé, à savoir un concours visant à promouvoir l'entrepreneuriat chez les jeunes. Intitulé « Étoiles évoluanes, 1^{re} édition » (2016), le concours était organisé par le groupe Enactus Sainte-Anne en collaboration avec l'Université Sainte-Anne et le Conseil de développement économique de la Nouvelle-Écosse. J'en fus l'heureuse gagnante, ce qui me valut d'être invitée à faire partie du jury et à agir comme mentor pour l'édition suivante.

C'était bel et bien lancé. L'heure était à faire des choses, à entreprendre : vivre une vie. Je reçus des sollicitations de part et d'autre, des invitations à faire des shows, à parler de culture, à participer à des cinq à sept, à devenir momentanément « livre » dans une bibliothèque vivante, et même à témoigner de mon parcours personnel et entrepreneurial dans un reportage diffusé à Radio-Canada. L'Élargissement, avec un « É » majuscule... Vraiment, je vivais pleinement!



Bonnie Hill et moi, devant l'organisme *Adsum for Women & Children* (Halifax, octobre 2023).

Quelle vie! Oui, quelle vie!

Et puis, en 2017, il y eut le viol. Je ne sais pas comment raconter l'expérience traumatisante que j'ai vécue ni les douleurs qui ont suivi... cet étudiant que j'avais considéré et traité comme un frère... Quand, tournant la page sur mes études à Sainte-Anne, je déménageai en ville (Halifax), j'étais prête à entamer une autre vie, à réaliser mes rêves.

Halifax

Je dirais que les premiers mois de cette nouvelle vie se passèrent comme prévu : un bel appart, un travail correct, une vie assez normale. Malheureusement, cela fut de très courte durée, car même pas cinq mois après, j'allais voir ma première demande de permis de travail refusée sous prétexte que rien ne prouvait que j'allais obtenir mon diplôme en mai 2019 (*soit trois mois après ma demande, en février 2019*), comme le stipulait la lettre fournie par mon *alma mater*. Il ne me restait pourtant qu'à valider un dernier crédit (cours au choix, en informatique, suivi depuis Halifax en janvier de cette même année). C'est ainsi que j'obtins mon diplôme en mai et, quelques jours plus tard, je vis ma demande de permis de travail post-diplôme (la première) rejetée. Aussi simplement que ça, je me retrouverais avec deux gros problèmes sur les bras : la perte de mon travail, dont les heures ne correspondaient pas à

Aussi simplement que ça, je me retrouverais avec deux gros problèmes sur les bras : la perte de mon travail, dont les heures ne correspondaient pas à celles de mon cours, et des économies inexistantes, à cause desquelles je me serais retrouvée à la rue sans l'aide d'une amie qui, bien qu'elle-même dans le besoin, m'offrit un refuge dans sa demeure.

celles de mon cours, et des économies inexistantes, à cause desquelles je me serais retrouvée à la rue sans l'aide d'une amie qui, bien qu'elle-même dans le besoin, m'offrit un refuge dans sa demeure. De cette phase, je garde encore le souvenir déchirant d'avoir dû laisser le meuble le plus important que j'aie jamais possédé : mon piano. De toutes les choses que j'ai perdues, je pense que celle-là m'a le plus attristée, mais je suis bien heureuse d'en avoir fait don à qui en a bien voulu. Et ce ne fut pas tout, car le problème qui me mena tout droit dans l'abîme en 2019 fût l'impossibilité d'obtenir un rendez-vous auprès de mon ambassade pour renouveler mon visa (étudiant), expirant en septembre 2019.

Sans-abri

Je ne saurais trop dire quelle est la meilleure manière d'introduire ce paragraphe.

À croire que les situations que j'avais déjà sur ma balance valaient un poids mort, car un autre coup « s'en venait », comme disent les Acadiens... Ça s'en venait. Pour m'être finalement choisie en termes d'inclinaisons religieuses, cela m'a valu jusqu'à ce jour le rejet (toutes formes confondues) du seul parent que j'aie jamais connu.

2019

« (...) If people bring so much courage to this world, the world has to kill them to break them, so of course it kills them. The world breaks everyone and afterward many are strong at the broken places. But those that will not break it kills (...). »

Ernest Hemingway

Et donc vint 2019. Bachelière, sans emploi ni économies, j'essuyais le refus de ma première demande de permis de travail post-diplôme, je m'en allais perdre mon statut (septembre 2019) et être sans domicile. Vivre avec une

personne n'étant pas chose facile, mon amie avait trouvé une solution qui l'accommoderait son fils et elle, et désirait que je la suive. Cela était chose impossible. Ce projet était d'office impensable et en désaccord total avec mes convictions. Je m'en tenais à mon plan, le rendez-vous pour le renouvellement de passeport s'étant bien déroulé le 1^{er} octobre, mon passeport fût préparé et expédié rapidement aux bureaux de l'ambassade, comme je l'avais demandé. L'ambassade savait l'urgence de ma situation et, bien qu'ayant reçu mon passeport dans les délais de cent-quatre-vingts jours, selon la procédure, elle se débrouilla tout de même pour me l'envoyer avec un mois de retard, sans raison ni excuse.

2020

Et vint le Nouvel An 2020. J'étais, pour la première fois de ma vie, dans un refuge pour femmes et enfants, complètement abasourdie et dépassée. À peine février commencé, mon assistante sociale (si je puis l'appeler ainsi) me fit savoir qu'on ne savait pas réellement comment m'aider vu que les premières visites auprès de la clinique des réfugiés de Halifax n'avaient rien donné de concluant. On me pria donc de partir avant la fin du mois. Dans un pays qui n'est pas le mien, je me demandais une fois de plus où aller. Et par la grâce, je me retrouvai chez une « amie » de longue date vivant au Nouveau-Brunswick... Là-bas, j'eus recours à l'Université Sainte-Anne, espérant trouver des conseils sur les démarches à faire. Je joignis le directeur de mon programme avec qui j'avais eu de beaux rapports durant mon séjour universitaire. Je lui expliquai toute ma situation. Il me mit en contact avec un ancien étudiant qui avait travaillé comme avocat pour le député de la ville. Bien que n'ayant pas de compétences en immigration, celui-ci était prêt à transmettre mon dossier à un collègue à Toronto spécialisé dans le domaine. Il me demandait en contrepartie de verser un per diem à ce dernier, par qui tout allait passer; lui-même ne serait que l'intermédiaire. Cela était fait sciemment et je le comprenais... l'acceptais. Je ne connaissais pas le nom de l'avocat torontois ni celui de son cabinet, je devais me contenter de l'information fournie par mon intermédiaire. Il voulait confirmer que mon remboursement de la TPS (taxe sur les produits et services) de 2019, reçu il y avait peu de temps, payerait les fameux dix pour cent de commission dudit collègue, ce que je confirmai, et le dossier fut ouvert. Au bout de deux à trois semaines, mon intermédiaire m'envoya un message me disant qu'il ne traiterai plus mon dossier et compatissait à ma situation... Aussi simple que ça. J'étais abasourdie... Je relançai le directeur de mon programme à l'université, celui qui m'avait dirigée vers lui, mais il ne répondit jamais à mes appels, mes messages et courriels. Jusqu'à cette heure, en effet, la vie a suivi son cours...

À peine j'encaissais cet échec, l'amie avec qui je vivais et avec qui j'avais prévu de déménager dans un autre appartement me lâcha qu'elle avait déjà trouvé une place et avait pris « ses » dispositions. Donc, me dit-elle, « Il faut que tu te cherches autre chose pour la fin du mois, Georgia ». Nous étions le 17 août 2020.

Une fois de plus abasourdie, je répondis « D'accord », car je comprenais toute la scène et tout était plausible. Ce même jour, je rappelai Adsum, le refuge où j'avais séjourné, et je tombai sur une personne qui marqua chaleureusement ma vie d'itinérante : Bonnie.

Permis de résidence temporaire, permis de travail post-diplôme (deuxième fois)

Les allers-retours et ma recherche d'aide m'ont menée vers Access Justice, où je tombai sur la même avocate que j'avais vue une année plus tôt. Étonnée de mes déboires, elle me conseilla de demander ensemble le PRT (permis de résidence temporaire) et le PTPD (permis de travail post-diplôme), ce que je fis. Le traitement de ma demande ne devait pas excéder six mois, mais il a fallu près de deux ans (années qui se sont ajoutées aux deux années déjà passées dans la misère, en mode survie).

Deux années supplémentaires, mode survie en continu

En mode survie, on survit, tout simplement. Ça ne s'explique pas, on survit... Solitaire de nature, ce type de solitude était très difficile à gober, car d'une autre catégorie. Un poids aberrant, une lourdeur étouffante au quotidien, si étouffante que j'avais littéralement des problèmes respiratoires que je sus plus tard être des « crises de panique ».

Non admissible, le droit à rien

« Courage is grace under pressure. »

Ernest Hemingway

Ce deuxième séjour dans le même refuge pour femmes fut aussi difficile, voire plus difficile que le précédent. Le milieu des femmes se voulant trempé et débordant d'insécurités, d'humeurs en tous genres, c'était très ahurissant. Je me retrouvais assignée à des schémas et à des modèles comportementaux, psychologiques et sociaux qui ne me correspondaient pas. On me voulait adhérent à l'intolérable, on brossait de moi un certain portrait afin de me rentrer dans des cases compte tenu de ce qu'on pensait savoir de moi ou de ma situation, de mes traumatismes... Oui, j'ai connu cela. À plusieurs échelles et pendant de nombreuses années, je vécus cela.

Je ne saurais dire le nombre de fois où on m'a répété : « Tu n'es pas admissible, Georgia ». Ça semblait même jouissif pour certaines, à en croire le ton ironiquement joyeux (et tellement humiliant) qu'elles prenaient, l'air de me dire : « Tu as oublié, Georgia? Et comment te permets-tu de l'oublier? » (L'être humain dans toute sa splendeur...) Absolument tout ce que je faisais



était commenté. Je toussais? Cela donnait lieu à une remarque, une allusion, une conversation dans leur bureau communiquant avec la salle commune et le couloir. *Literally everything about me was triggering* — tout chez moi produisait un effet déclencheur. (Est-ce trop de détails? Le parcours en lui-même est détails, alors... allons-y.) Ma contenance, elle aussi, posait problème car il fallait que j'eus manqué de maîtrise ne serait-ce qu'une fois pour ainsi fournir tous mobiles à plus de mauvais soins, psychologiques ou autres. L'on me voulait de revêtir le désespoir, le rejet, la solitude... (Vraiment, je n'ai jamais compris, mais ne voulais ni ne voudrai jamais comprendre cette gamme musicale là, qui à mon oreille sonne faux en tous points.) Et donc je faisais ma part, acceptant mon lot, le racisme sous ses formes les plus dures (que je le dise), tant de la part des représentants du système que de mes semblables.

Les deux années complètes que j'ai passées chez un couple âgé m'ont offert la démonstration pleine et farouche de ce qu'est le racisme au sein d'une même race : la femme était une doyenne de la communauté afro-néo-écossaise, surchargée de titres et honneurs, qui avait récemment pris sa retraite et avait été juge de la citoyenneté en Atlantique.

En effet, ce que je traversais, ma vie alors parsemée de traumatismes n'a jamais été jugée urgente ou prioritaire comparée à celle de ceux qui fuyaient leur pays pour leur vie. Je ne saurais trop dire si j'y ai vu une ironie pour moi ou un deuil paradoxal voire les deux!?

Ma vie entre leurs mains

Donc, j'attendais que ma demande aboutisse et, chaque fois que je remplissais le formulaire de requête en ligne pour savoir ce qu'il en était, j'avais droit à une réponse différente : le manque d'effectifs dû au COVID, la situation en Afghanistan, la crise en Ukraine, etc. En effet, ce que je traversais, ma vie alors parsemée de traumatismes n'a jamais été jugée urgente ou prioritaire comparée à celle de ceux qui fuyaient leur pays pour leur vie. Je ne saurais trop dire si j'y ai vu une ironie pour moi ou un deuil paradoxal voire les deux!? Fuir une mort certaine en différé ou bien se mourir lentement mais de manière aussi sûre que certaine aux yeux de tous, sinon dans leurs mains!

De la méchanceté à n'en pas finir

Telle est une représentation de ce que l'on me demandait alors de comprendre.

Dit autrement, qu'une misère n'en vaut pas une autre. Dans mon cas, clairement, l'une valait bien plus que l'autre (comme en témoignaient les faits). Je mangeais de cela à toutes les sauces et je veux croire que mon palais garde à jamais toutes ces saveurs, des plus aigres aux plus surprenantes... brûlantes. Donc un peu plus d'une année après ma demande, le vendredi 24 septembre 2021 si j'ai bonne mémoire, Immigration, Réfugiés et Immigration Canada m'a convoquée à un rendez-vous face à face. Je devais me présenter avec mon nouveau passeport (valide) pour finaliser le traitement de mes demandes à Halifax, où mon dossier avait été envoyé. Je crus mon calvaire enfin terminé, mais non. Aucune nouvelle... Septembre, octobre, novembre : néant. Puis, un vendredi à la mi-décembre, de manière très anodine, Bonnie (cette belle âme qui m'accueillit le 31 décembre 2019 lors de ma première admission à Adsum) me demande, excitée, si j'étais prête pour le rendez-vous de lundi. Étonnée, je demandai ce qui se passerait lundi et elle m'informa de la note prise et enregistrée depuis plus de deux semaines dans le registre... Et personne ne m'en avait rien dit, tous me voyaient à de multiples reprises le jour comme la nuit. Sachant tout de mon dossier, les procédures engagées, les refus et les échecs, personne n'avait eu la présence d'esprit de me transmettre ce message déterminant pour ma vie.

Rejetée pour une énième fois, sans abri un jour, sans abri des jours

*« There is nothing to writing.
All you do is sit down at a typewriter and bleed. »*

Ernest Hemingway

En effet, c'est cela. Se dire, se raconter, se revivre. Ainsi, j'ai parfait d'un regard s'étendant à perte de vue, quoique douloureux, ces énièmes rejets que je m'en allais vivre, revivre, ressentir tels des cycles... sur tous les plans (administratifs, socioéconomiques, humains).

Le système, ses paradoxes, les douleurs infligées : douleur de l'acceptation

J'ai littéralement parcouru tous les bureaux administratifs et juridiques à Halifax et à Moncton. Oui, jusqu'aux bureaux du ministère du Travail, des Compétences et de l'Immigration de la Nouvelle-Écosse — ceux de Digby et de l'administration centrale, à Halifax — ainsi que ceux de l'honorable Catrina Tapley et de ceux qui sont venus après elle, même les suppléants. Que n'ai-je pas tenté avec transparence tout en respectant leurs limites! Que n'ai-je pas essayé! Le sentiment d'invisibilité à répétition en fut le résultat. Que des messages ambigus. C'étaient des : « Oui, tu es admissible pour le programme provincial... », « J'ai eu confirmation directe du bureau de la députée qui, en plus, m'a dit avoir déjà entendu parler de ton cas. » ou « Remplis la demande de résidence permanente via Access Justice que tu connais déjà, et reviens-moi... », qui se changeaient ensuite en non-réponses, rejets d'appels, etc. N'eût été le député de Clare (Ronnie Leblanc), également membre du conseil à Sainte-Anne, à qui je ne dirai jamais assez merci. Il me répondit dans des délais inimaginables et jamais vécus de tout mon parcours. Quel soulagement d'entendre que j'étais au moins visible et, qui plus est, de la bouche d'une autorité compétente. Malgré cela, et les zigzags du ministère provincial, suivaient deux autres années d'attente et mes énièmes demandes de PRT et PTPD pour 2020-2022, qui sont une fois de plus refusées. Le 20 avril 2022, vers les dix heures, on me demandait de quitter le territoire canadien. Vivant dans un contexte des plus toxiques et résidant dans la maison d'une personne qui avait tous les moyens et voies possibles pour m'aider (ancienne juge de la

En effet, c'est cela. Se dire, se raconter, se revivre. Ainsi, j'ai parfait d'un regard s'étendant à perte de vue, quoique douloureux, ces énièmes rejets que je m'en allais vivre, revivre, ressentir tels des cycles... sur tous les plans.

citoyenneté pour l'Atlantique et toujours membre du Parti libéral), qui plus est une femme noire, grande fut ma surprise de constater qu'elle œuvra avec hardueur, malice et méchanceté pour que ma situation s'empire, et ce, à tous les niveaux.

Une vie après? Quelle vie!

« [...] il est tel ami plus fidèle qu'un frère. »

Proverbe 18, 24

Je dis pour toujours un GRAND merci à ces trois personnes et organismes qui ont été pour moi et mon parcours une belle grâce.

Bonnie Hill

Depuis notre première rencontre, un 31 décembre, elle a été une amie pour mon âme.

Un vendredi 14 octobre 2023, Adsum me demandait d'être partie pour la fin du même mois et, en un jour, Brunswick Street Mission entra en jeu. Le logement fut trouvé, le support financier aussi; tout fut organisé par Cassie et Bonnie, qui ont fait en sorte que je n'aie rien à faire pour une fois, car j'étais devenue l'ombre de moi-même malgré mon visage toujours souriant. Exactement deux jours plus tard (après la notice de libérer les locaux d'Adsum), le mercredi 18 octobre 2023, je quittais le refuge.

Cassie Sinyerd

Je n'aurais pu imaginer qu'en demandant à me voir, le dimanche de son dernier quart de travail à Adsum, elle poserait un geste qui ne serait en rien anodin mais, au contraire, divinement orchestré!

Quand elle m'a reçue en aparté dans son bureau pour parler de ma situation et de son désir de m'aider dans l'exercice de ses nouvelles fonctions à la Brunswick Street Mission, je ne me doutais pas que deux jours après, Adsum me demanderait pour une deuxième fois de partir aussi simplement que ça. Partir une fois de plus vers l'inconnu, abandonnée à moi-même!

La Brunswick Street Mission, spécialement Cassie, rendit mon dossier admissible (un contrat de six mois se transforma en contrat de deux ans) : *merci!*

Halifax Refugee Clinic

Dans mes marches continuelles à la recherche d'aide, suite à un énième refus d'Immigration, Réfugiés et Citoyenneté Canada, je marchais, *sans arrêt je marche...* quand, pour une fois supplémentaire, je me présentai à la clinique



Une vie d'abondances en continu. Halifax, 2024.

pour réfugiés d'Halifax. Je manquai de me voir fermer la porte au nez quand la directrice apparut de nulle part, me reconnut et me demanda ce que je faisais là. Voyant mon air dépassé, elle dit, avant même que je ne prononce un mot : « Ne me dis pas que tu as toujours les mêmes problèmes de statut depuis 2019? » Ce à quoi je répondis : « Oui ». Me trouvant près de la sortie, elle m'invita à entrer et proposa de prendre mon dossier en charge. Ce fut un tournant décisif. En cette même période, je déclinai les services d'un cabinet d'immigration d'un confrère qui en réalité avait pour intention d'abuser de moi car ayant cerné en moi une proie des plus vulnérables.

La clinique des réfugiés prit le relais de la Brunswick Street Mission. En fait, elles travaillèrent ensemble, et ce, sur tous les plans. On tenta cette fois un type de demande qu'on n'avait pas encore essayée jusqu'ici, et

Je serai enfin dans un environnement de paix, un logis de calme, de guérison et de renaissance pour moi.

compatible avec mon statut : « La résidence permanente via la procédure pour des considérations d'ordre humanitaire ». Ayant déjà en ma possession tous les éléments nécessaires à la composition d'un dossier de ce genre, il fut très facile de rassembler le plus de preuves pour appuyer ma demande. Cela fait, la clinique insista pour m'offrir non pas une mais plusieurs séances avec un thérapeute-psychologue. Je ne m'y attendais pas et n'osais accepter, sachant ce que cela coûterait en plus de tout ce qu'on faisait déjà pour moi, mais le personnel de la clinique insista.

Ma demande fut soumise le 30 décembre 2022 à seize heures dix-huit. Et le jeudi 12 octobre 2023 à dix-sept heures vingt-quatre, je reçus la nouvelle que j'espérais depuis six ans : ma demande de résidence permanente était approuvée.

Parcours de solitudes, parcours de misère, de terribles souffrances, d'abandons et de rejets, mais aussi parcours de pardons, de grâces.

Il n'y a pas de hasard, mais des rendez-vous tous aussi justes les uns comme les autres. Oui, il y a des voyages comme cette rencontre inopinée avec l'annonce sur laquelle je tombais sur Facebook, un dernier jour d'octobre 2023, et qui me permit de faire chemin avec l'Alliance des femmes de la francophonie canadienne en un temps juste. Je le sais, un temps en parfait accord avec mon chemin d'âme!

Voilà donc comment l'on peut vivre plusieurs vies en une seule, sans famille, amis, attaches, emplois ou revenus, mais avoir des alliés solides et sincères le long du voyage, un cœur riche en « détermination », un cœur RÉSILIENT!

ANNETTE MUTOMBO

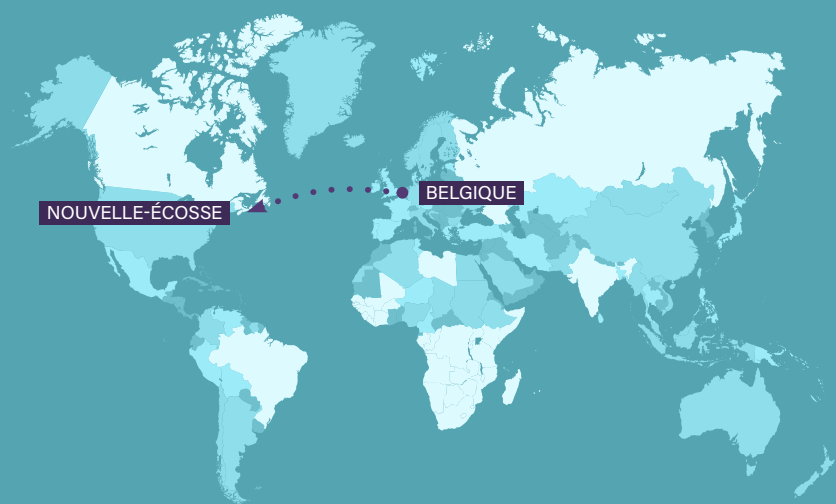
NOUVELLE-ÉCOSSE

PAYS D'ORIGINE :
BELGIQUE



Renaissance

Belge d'origine bénino-congolaise, Annette Mutombo a résidé en Belgique jusqu'en 2023. Détentrice d'un master en communication, elle a évolué en tant qu'assistante administrative, cumulant près de dix ans d'expérience dans le secteur non lucratif à l'échelle internationale. Elle est également cofondatrice de la Fondation Félix Mutombo-Mukendi, où elle s'engage activement dans la promotion de la théologie et le soutien de projets éducatifs en République démocratique du Congo. Immigrée au Canada fin février 2023, elle s'est établie à Halifax, en Nouvelle-Écosse, où elle exerce en tant qu'assistante administrative principale au sein d'un cabinet d'audit et de comptabilité.



La décision

En entamant l'année 2020, tout semblait me sourire. Récemment fiancée, je me lançais dans les préparatifs de mon mariage. Mon futur époux résidait aux États-Unis, tandis que j'étais établie en Belgique. Il nous fallait donc choisir un lieu pour notre installation. Il m'avait suggéré le Canada, évoquant son rêve d'y résider depuis longtemps. Cette proposition m'avait immédiatement séduite, puisque j'étais tombée sous le charme de ce pays lors de brefs séjours. Bien que je n'avais pas fait l'expérience de l'hiver canadien, le Canada m'avait réellement plu.

Avec le recul, la décision de quitter la Belgique me paraît d'une évidence naturelle. Cependant, lors de ma rencontre avec mon fiancé, en 2019, cela ne faisait nullement partie de mes projets. Ma carrière était stable et satisfaisante, j'étais entourée d'une famille aimante, j'avais de bons amis, et je venais tout juste de réaliser un investissement immobilier. Bref, l'immigration ne m'avait pas traversé l'esprit. Cependant, dès le début de notre relation, l'idée de partir s'est imposée, mais j'aurais été beaucoup plus réticente si le projet avait concerné les États-Unis.

La perspective d'entamer une nouvelle vie, surtout celle de fonder une famille au Canada, m'attirait pour diverses raisons. D'origine congolaise par mon père et béninoise par ma mère, j'ai posé mes pieds en Belgique à l'âge d'un an, grandissant dans la partie francophone du pays. En tant qu'afro-descendante, j'étais consciente des défis d'intégration socioprofessionnelle auxquels sont souvent confrontés les afro-descendants, qu'ils soient immigrés ou natifs de Belgique. Le racisme et le fameux plafond de verre sont encore bien présents dans la société belge. Ayant échangé avec des proches qui avaient quitté la Belgique pour le Canada, j'ai constaté qu'ils avaient bénéficié de meilleurs débouchés professionnels dans ce pays.

Je souhaite ardemment que mes futurs enfants accèdent aux meilleures opportunités, sans être limités dans leurs aspirations en raison de leurs origines. De plus, je désire qu'ils soient entourés de modèles noirs qui réussissent, qui sont valorisés et respectés, ce qui, je trouve, manque cruellement en Belgique.

Au-delà de toutes ces considérations, avec le recul, je réalise que ma venue au Canada transcende ma simple volonté. En tant que personne profondément croyante, je suis persuadée que Dieu a guidé mes pas et que rien dans mon parcours n'est le fruit du hasard.

Il m'avait suggéré le Canada, évoquant son rêve d'y résider depuis longtemps. Cette proposition m'avait immédiatement séduite, puisque j'étais tombée sous le charme de ce pays lors de brefs séjours.

2020, tout bascule...

Mes fiançailles ont eu lieu en fin d'année 2019, mon fiancé ayant fait le déplacement en Belgique pour se présenter à ma famille. Lorsque nous avons exposé notre projet de vivre au Canada à mes parents, leur approbation a été immédiate. Mon père, réputé pour son esprit analytique et sa capacité à envisager les choses à long terme, considérait ce choix comme judicieux. Il argumentait que, face au déclin économique en Europe et aux difficultés professionnelles accrues pour les personnes noires, ainsi qu'à la mentalité quelque peu brutale des États-Unis (notamment en ce qui concerne la politique du port d'armes) et à leur système de santé défaillant, le Canada apparaissait comme un environnement idéal pour fonder une famille.

La proposition de mon fiancé de nous établir en Ontario, plus précisément à Mississauga, dans la banlieue ouest de Toronto, me semblait bonne. Je souhaitais découvrir la mentalité anglo-saxonne, de plus, il y avait pas mal de débouchés professionnels pour les francophones. Je commençais donc à effectuer mes recherches sur Mississauga.

N'étant pas encore mariés, nous avons décidé d'entreprendre nos démarches de manière indépendante. Mon fiancé m'avait conseillé de contacter un cabinet d'avocats spécialisé en immigration. Après avoir obtenu un résultat positif au test proposé sur leur site afin d'évaluer mes chances d'être sélectionnée pour le programme Entrée express des travailleurs qualifiés, j'avais échangé avec un conseiller. En tant que francophone avec un bon niveau d'anglais, titulaire d'un master en communication et bénéficiant de près de dix ans d'expérience professionnelle, j'obtiendrais selon lui un score élevé. Il estimait donc que j'avais de bonnes chances d'être retenue. Pour préparer mon dossier, la première étape consistait à passer les tests de langue et à faire évaluer l'équivalence de mes diplômes. J'ai commencé par passer le test de français, en février 2020.

Quelques semaines plus tard, la pandémie de la COVID-19 nous a frappés. Je me suis trouvée coincée seule chez moi à Bruxelles, en télétravail. Fin mars, ma maman, qui travaillait dans une maison de repos, a contracté le virus. Malheureusement, mon père et un de mes deux frères, qui séjournait chez mes parents à ce moment-là, ont également été infectés. S'en est suivie une période d'angoisse extrême pour toute la famille. Le nombre de victimes augmentait de façon fulgurante autour de nous. Au bout de plusieurs jours, ma mère et mon frère ont retrouvé un peu de force, mais l'état de mon père s'est détérioré. Le 11 avril, l'ambulance est venue le chercher à la maison. Il a tout de suite été plongé dans un coma artificiel. Nous avons invité tous nos proches à prier avec nous. Le jeudi 16 avril, maman me faisait part de nouvelles plus rassurantes, les médecins envisageaient de le sortir du coma. Mais vendredi, les nouvelles n'étaient pas bonnes. Ses reins étaient en train de lâcher et il fallait envisager un programme de dialyse. Malgré tout, nous gardions espoir. Samedi matin, j'appelais ma mère pour prendre des nouvelles. Elle me dit :

Les jours qui ont suivi ont été les plus sombres de ma vie. Ne pouvant retourner chez mes parents car ma mère et mon frère étaient encore infectés par le virus, j'ai été hébergée par un voisin qui vivait en face de la maison familiale.

«Annette, ça ne va pas... Papa est parti.» J'ai hurlé comme une possédée, seule dans ma chambre, je ne comprenais rien, j'avais l'impression que le sol se dérobaît sous mes pieds et qu'on m'arrachait le cœur. Pas mon père, ce n'était pas possible, pas lui...

Les jours qui ont suivi ont été les plus sombres de ma vie. Ne pouvant retourner chez mes parents car ma mère et mon frère étaient encore infectés par le virus, j'ai été hébergée par un voisin qui vivait en face de la maison familiale. Je me tenais devant la porte de la maison sans pouvoir y entrer en regardant en larmes ma mère et mon frère amaigris par la maladie... C'était une expérience inhumaine, irréaliste...

COVID oblige, personne ne pouvait nous rendre visite. C'était tellement étrange de vivre un deuil de la sorte, surtout dans la culture africaine où, pendant plusieurs jours après le décès, les proches viennent normalement rendre visite à la famille éplorée. Néanmoins, j'étais très touchée par les nombreux gestes d'amour et de soutien que nous recevions de proches et même de personnes plus éloignées. Mon père, de par son parcours professionnel, était très connu dans la communauté congolaise de Belgique, mais aussi ailleurs dans le monde. Les coups de fil pleuvaient de partout : Afrique, France, Canada, États-Unis. Malheureusement, mon plus jeune frère, qui vivait en Chine avec son épouse à l'époque, n'a pas pu se déplacer pour l'enterrement.

Le 25 avril, nous étions à peine une trentaine de personnes lors des funérailles de mon père. En ce jour difficile, une partie de moi s'est éteinte. Après la cérémonie, je me suis réinstallée chez ma mère avec mon frère. Les mois qui ont suivi furent douloureux. Une amie, ayant elle aussi perdu son père quelques années auparavant, avait comparé cette perte à une amputation, m'affirmant que je ne serais plus la même personne. Aujourd'hui, je peux le confirmer, car une partie de moi s'est envolée avec mon père. Je préfère utiliser le terme «parti» plutôt que «mort», car je crois qu'il a rejoint le Seigneur qu'il a fidèlement servi tout au long de sa vie. La question du «pourquoi» de son départ prématuré, à l'âge de soixante-six ans, me laisse perplexe. J'interroge souvent Dieu, je le remercie pour le père aimant et extraordinaire que j'ai eu la grâce d'avoir.

La question de mon mariage a rapidement ressurgi. Mais il n'y avait pas grand-chose à faire : mon fiancé était coincé aux États-Unis, les voyages et les rassemblements étaient interdits et, surtout, j'étais bien trop déprimée pour penser aux préparatifs de la cérémonie. La dernière fois que j'avais passé du temps avec mon père, nous avons élaboré la liste des invités, plaisantant sur leur nombre trop élevé. Après cette discussion, il m'avait étreinte comme à son habitude, et je m'étais ensuite rendue en train chez moi, à Bruxelles, sans savoir que ce serait la dernière fois que je le verrais. Malgré ma tristesse, mon fiancé me poussait à poursuivre les démarches pour mon dossier d'immigration. Dans ma peine, l'idée de partir représentait une lueur d'espoir dans l'obscurité. Il me restait à passer le test d'anglais et à obtenir l'équivalence de mon diplôme. Ce n'est qu'en décembre 2020, lorsque les restrictions de confinement se sont légèrement assouplies, que j'ai pu enfin passer ce test. Dès l'obtention de mes résultats, je les ai transmis au cabinet d'avocats. Comme me l'avait assuré mon conseiller, j'ai obtenu un score très satisfaisant pour constituer mon dossier en vue de la demande de résidence permanente.

Repartir à zéro?

Entretemps, ma relation avec mon fiancé s'était dégradée, je constatais que ses priorités avaient changé, au point que nos projets de mariage et d'immigration au Canada ne figuraient plus parmi ses préoccupations. Il prenait de plus en plus de décisions qui nous étaient préjudiciables. Finalement, nous nous retrouvions dans une impasse, et je n'arrivais plus à le raisonner. À ce moment-là, j'ai réalisé avec douleur qu'il valait mieux mettre un terme à notre relation. J'avais l'impression de passer par une autre forme de deuil, alors que je n'étais pas encore remise de celui de mon père. Je me sentais au fond d'un trou. Cependant, je devais rapidement prendre une décision concernant le Canada, le cabinet attendait ma réponse pour débiter la constitution de mon dossier. Ce qui était initialement un projet à deux ne l'était plus désormais. Mon rêve de fonder une famille là-bas n'était plus d'actualité. Devais-je malgré tout partir seule, abandonner ma famille et ma situation stable pour tout recommencer ailleurs? Entamer une nouvelle vie à presque quarante ans, était-ce sérieux?! J'en ai discuté avec mes deux frères et ma mère. Mes frères m'encourageaient à partir, tandis que ma mère, réservée, exprimait son inquiétude à l'idée de mon départ. Elle m'a simplement donné ce conseil : « Prie et demande la volonté du Seigneur ». J'en ai également parlé à ma cousine, une sœur pour moi, qui me dit : « Ma sœur, pars, car si tu restes

Entretemps, ma relation avec mon fiancé s'était dégradée, je constatais que ses priorités avaient changé, au point que nos projets de mariage et d'immigration au Canada ne figuraient plus parmi ses préoccupations.

en Belgique, tu vas sombrer. Enfin, j'ai parlé à mon oncle au Congo, le grand frère de mon père, qui m'a également recommandé de partir. Dans ses mots, c'était comme si j'entendais mon père me dire : « Vas-y ma fille. » C'était donc décidé, je quittais tout pour commencer une nouvelle vie au Canada.

Petit à petit, les restrictions dues à la COVID s'assouplissaient et tout le monde essayait tant bien que mal de retrouver une vie normale. Sauf que moi, je ne pouvais plus reprendre ma vie là où elle s'était arrêtée avant la pandémie. Je n'y arrivais plus, je n'en avais plus envie. Je me sentais comme un zombie, vide à l'intérieur. Je ne supportais plus de vivre à Bruxelles. L'affluence dans les transports, les rues jonchées de masques... Bref, cette ville, où j'avais vécu tant d'années, m'insupportait. J'essayais de faire bonne figure au travail, j'appréciais beaucoup mes collègues, mais le cœur n'y était plus, je ne trouvais plus de sens à ce que je faisais. Finalement, mon projet d'immigration était la seule chose qui m'aidait à tenir. J'ai pu finaliser la constitution de mon dossier à temps pour qu'il soit soumis au service d'immigration canadien en mars 2021. Le délai d'attente était normalement de six mois, mais l'administration accumulait tant de retard à cause de la pandémie que la réponse ne viendrait qu'un an et demi plus tard. Ce fut un temps d'attente stressant, long, mais je ne perdais pas espoir.

Parc provincial d'Herring Cove, 8 juillet 2023.



En août 2022, je décidais d'aller chez mon oncle à Montréal, pour prospecter un peu sur le terrain. Cela me permettrait de rendre le projet plus tangible. Ayant introduit mon dossier pour le Canada anglophone, je savais d'ores et déjà que je ne m'installerais pas dans la province du Québec. Mon regard se portait plutôt vers l'Ontario, en particulier Toronto. Ainsi, lors de mon séjour à Montréal, j'en ai profité pour visiter cette ville. Cette visite m'a beaucoup plu et m'a fait prendre conscience de l'évolution en moi. La citadine fervente que j'ai toujours été aurait adoré vivre à Toronto cinq ans plus tôt. Cependant, à présent, je désirais une ville plus paisible, moins encombrée. En outre, le coût de la vie à Toronto était très élevé. J'avais également écarté l'idée de vivre à Mississauga. La ville m'apparaissait agréable, mais comme mon ex-fiancé l'avait choisie, je ne voulais pas l'habiter et repenser à notre relation. Je ressentais le besoin de m'approprier pleinement ce projet en faisant mes propres choix. Bien que le pays soit vaste, je n'avais pas l'intention de m'installer dans une province trop éloignée de mes proches vivant à Montréal ou trop décalée par rapport à ma famille (en termes de fuseaux horaires). À la fin de mon séjour estival, une amie de Québec m'a suggéré de me renseigner sur les provinces atlantiques. Je ne connaissais pas du tout, mais pourquoi pas?

Destination Halifax

À mon retour en Belgique, je suis tombée dans les réseaux sociaux sur une invitation à une séance d'information de Destination Acadie et me suis inscrite immédiatement. Cet événement a eu lieu le 11 septembre 2022 et rassemblait des représentants des services d'accueil de la Nouvelle-Écosse, du Nouveau-Brunswick et de l'Île-du-Prince-Édouard, ainsi que des employeurs. La présentation des provinces, bien que parfois trop idyllique pour être vraie, m'a séduite avec ses paysages à couper le souffle et la promesse d'un équilibre entre vie familiale et professionnelle. Au cours de cette séance, Halifax a captivé mon attention. Cette ville portuaire, que je ne connaissais que de nom, semblait dynamique sur le plan économique. De plus, l'idée de vivre dans une ville en bord de mer me plaisait beaucoup, car j'aime tellement la mer.

Après la séance, j'ai échangé avec les représentants d'Immigration francophone de la Nouvelle-Écosse (IFNE), la structure d'accueil des nouveaux arrivants de langue française. Le personnel de l'organisme m'a expliqué les services offerts

Au cours de cette séance, Halifax a captivé mon attention. Cette ville portuaire, que je ne connaissais que de nom, semblait dynamique sur le plan économique. De plus, l'idée de vivre dans une ville en bord de mer me plaisait beaucoup, car j'aime tellement la mer.

avant le départ et une fois sur place. Dès ce jour, j'ai commencé à faire mes recherches sur Halifax. Les retours positifs des habitants sur la convivialité, la taille humaine de la ville et les paysages magnifiques m'ont convaincue. Il y avait bien quelques points négatifs, tels que le coût de la vie et des loyers plus élevés que prévu, mais je me disais que cela concernait surtout le centre-ville.

Quelques semaines plus tard, le 5 octobre, le cabinet d'avocats m'a annoncé la bonne nouvelle : j'avais obtenu le visa et la confirmation pour la résidence permanente! C'était un moment de joie, de soulagement et de prières de remerciement. J'ai ensuite annoncé la bonne nouvelle à ma famille. La date limite pour être au Canada était fixée au 5 avril 2023, et il était temps d'informer mon employeur. Avec près de huit ans dans la même organisation en tant qu'assistante administrative, je devais donner un préavis de trois mois. Je tenais à rester jusqu'au bout de cette période afin de donner le temps à mon employeur de trouver un remplaçant ou une remplaçante.

Lorsque j'ai annoncé mon départ, motivé essentiellement par des raisons personnelles, mon directeur a exprimé sa surprise, mais s'est montré compréhensif. Le reste de mon équipe a fait preuve de sollicitude et leurs encouragements m'ont profondément touchée.

Pendant cette période, j'ai contacté IFNE et participé à plusieurs webinaires en préparation à mon départ. J'ai reçu des informations utiles sur les démarches administratives à effectuer dès mon arrivée. J'ai participé à des sessions consacrées aux transports, à la recherche d'emploi, aux organismes francophones, à la vie sociale et culturelle. Bien que je prospectais un peu, j'avais résolu de faire ma recherche d'emploi une fois sur place, pensant qu'elle serait facilitée avec une adresse locale et un numéro de téléphone canadien. Enfin, j'ai réservé mon billet d'avion pour le samedi 25 février 2023 et une place dans un Airbnb pour quatre semaines à partir du 26 février.

Terminant mon préavis en janvier, j'ai pu me concentrer sur le voyage qui approchait à grands pas. J'étais à la fois anxieuse et excitée à l'idée de débarquer dans une ville où je ne connaissais personne, avec en poche uniquement le numéro de mon Airbnb et celui d'une agente d'IFNE. Personne ne m'attendrait à l'aéroport, une expérience nouvelle pour moi. Le jour de mon départ, une tante, un oncle et mes cousins de Paris ont fait le déplacement pour me dire au revoir. Beaucoup d'autres m'ont appelée pour m'encourager et me souhaiter bonne chance. Je me suis sentie submergée par leur amour, je sentais que ma famille, mes proches m'accompagnaient dans cette aventure même s'ils ne venaient pas avec moi. À l'aéroport, j'ai fait de gros efforts pour ne pas fondre en larmes en disant au revoir à ma maman et à mon frère... C'était dur de les quitter. Mon vol comprenait une longue escale nocturne à Londres avant de rejoindre Halifax tôt le matin. Je suis tellement reconnaissante envers un de mes proches amis qui a veillé avec moi au téléphone durant cette longue nuit que j'ai passée à l'aéroport d'Heathrow.

Une nouvelle vie commence

Enfin, au petit matin, j'ai embarqué pour Halifax. Durant le vol, une multitude de sentiments contradictoires m'ont traversé : peur, joie... Puis, j'ai pensé à mon père et à ce verset de la Bible qu'il m'avait cité quelque temps avant son départ : « Ne pensez plus aux événements passés, et ne considérez plus ce qui est ancien. Voici, je vais faire une chose nouvelle, sur le point d'arriver : Ne la connaîtrez-vous pas? Je mettrai un chemin dans le désert, et des fleuves dans la solitude. » (Ésaïe 43, 18-19). Mon père m'accompagnait dans cette nouvelle page de ma vie.

L'avion a entamé sa descente. Du hublot, je ne voyais que des étendues de forêts enneigées. Où était la ville? Puis, je suis arrivée à l'aéroport de Stanfield vers treize heures, heure locale. Les démarches au service douanier se sont déroulées sans encombre. Une fois dehors, le froid piquant m'a fouetté le visage. Il devait faire environ moins dix degrés. Bizarrement, moi qui suis assez frileuse, je n'ai pas trop ressenti le froid. Mon gros manteau belge et mes pulls semblaient suffisants. Et puis, le beau soleil m'a mise de bonne humeur. Une fois arrivée dans mon logement Airbnb, je suis restée un bon moment au téléphone pour rassurer mes proches en Belgique et à Montréal que j'étais bien arrivée. Ça y était, l'aventure commençait...

Grâce à l'IFNE, je savais où et comment effectuer mes premières démarches administratives. Dès le lundi, j'ai acheté un laissez-passer mensuel pour l'autobus et me suis rendue directement à Service Canada pour demander un numéro d'assurance sociale, indispensable pour travailler. Avant de rentrer, j'ai fait une pause à la citadelle qui surplombe la ville. J'ai balayé Halifax du regard... Elle serait ma ville désormais. Ma priorité pour l'instant : la recherche d'emploi. Les visites touristiques attendraient. Une fois mon numéro de téléphone canadien et l'adresse du Airbnb ajoutés à mon CV, j'ai commencé à postuler. J'ai été rassurée de trouver beaucoup d'offres correspondant à mon profil d'assistante administrative. Ayant un bon niveau d'anglais, j'ai postulé autant pour des postes en anglais uniquement que pour les postes bilingues (moins nombreux). Dès mon arrivée, je n'ai parlé qu'en anglais et j'avoue que je n'ai même pas essayé de m'adresser en français au personnel de l'aéroport ou des administrations. Cela ne me dérangeait pas, car je savais que j'étais dans un milieu majoritairement anglophone. Le mercredi, je me suis rendue à un salon de l'emploi et, dans la foulée, je me suis inscrite auprès d'un organisme d'aide à l'emploi qui proposait des ateliers sur la rédaction de CV et de lettre de motivation, la préparation des entretiens d'embauche, etc. Mes premières impressions étaient vraiment positives. Il y avait plusieurs organismes d'accueil pour les nouveaux arrivants, ce qui m'a semblé plutôt encourageant. Je n'ai pas eu l'impression d'être livrée à moi-même. Mais, surtout, j'ai vite constaté que les Haligoniens faisaient honneur à leur réputation de personnes chaleureuses et accueillantes. L'effet qu'un sourire et un simple merci peut avoir est incroyable...

Mes recherches d'emploi ont rapidement porté leurs fruits. Avant la fin de ma deuxième semaine à Halifax, deux entreprises m'avaient convoquée à un entretien. J'ai eu l'impression d'halluciner!

En parallèle à mes recherches d'emploi commençaient aussi mes recherches d'un logement. Les prix des loyers étaient encore plus élevés que ce que je pensais... Pas moins de mille-six-cents dollars pour un appartement d'une chambre et plus de deux-mille dollars pour un appartement de deux chambres... Waouh! C'était plus cher que dans mon ancien quartier de Bruxelles! Qu'à cela ne tienne, j'ai décidé de commencer par la colocation. Et là, j'ai fait un autre constat : non seulement la demande était plus élevée que l'offre, mais, au Canada, on exigeait un historique de crédit et des références du précédent bailleur. Je n'avais ni l'un ni l'autre. Quelques jours plus tard, j'ai rencontré mon agente d'établissement de l'IFNE qui m'a confirmé qu'effectivement Halifax faisait face à une crise du logement sans précédent. Néanmoins, elle m'a rédigé une lettre de recommandation pour faciliter mes recherches.

Mes recherches d'emploi ont rapidement porté leurs fruits. Avant la fin de ma deuxième semaine à Halifax, deux entreprises m'avaient convoquée à un entretien. J'ai eu l'impression d'halluciner! Déjà! Ce n'était pas possible! Cela faisait tellement longtemps que je n'avais plus postulé que je doutais un peu que mon profil retienne l'attention, surtout venant de l'étranger. Je me suis senti « boostée » d'une manière incroyable. Dans ma chambre, j'ai fait les cent pas pendant des heures en me présentant à haute voix en anglais, expliquant mon parcours professionnel avec des exemples concrets décrivant mes capacités d'organisation, d'adaptation...

Les choses se concrétisaient vite professionnellement. J'ai passé mes deux premiers entretiens le vendredi 10 mars et j'en ai décroché un troisième pour le lundi de la semaine suivante. Les trois compagnies étaient dans le secteur de la finance : banque, cabinet d'audit, compagnie d'assurance... Ce n'était pas mon secteur de prédilection, ayant travaillé très longtemps dans le secteur associatif, mais quand je postulais, une voix dans ma tête me disait : « Ne te limite pas, tente ta chance, car ce secteur est le meilleur moyen de comprendre la vie économique de ton nouveau pays. » Mes deux premiers entretiens ont eu lieu le même jour. J'étais très stressée. Je commençais à douter de mon niveau d'anglais. J'ai un bon niveau d'anglais certes, mais je ne suis pas parfaitement bilingue. J'avais peur d'être disqualifiée en cherchant mes mots.

Le premier entretien était pour un poste d'assistante administrative dans une banque communautaire. Les deux personnes présentes m'ont tout de suite mise à l'aise. J'avais en face de moi des femmes avenantes, souriantes qui

montraient beaucoup d'intérêt pour mon parcours. J'avais plus l'impression de discuter avec des connaissances que de subir un interrogatoire. Je suis ressortie de l'entretien confiante et, du coup, un peu moins stressée pour le suivant. Dans ce cas-là, il s'agissait d'un poste similaire dans un cabinet d'audit et de comptabilité. Là encore, l'entretien s'est bien passé. Même impression que pour la première entrevue : je discutais de manière conviviale avec mes interlocutrices. Dans les deux cas, on a promis de revenir vers moi assez rapidement.

Le soir, après avoir raconté ma journée à mes proches, je m'interrogeais, étonnée de la journée que je venais de vivre. Était-ce le côté bienveillant des Haligoniens, la mentalité anglo-saxonne plutôt directe qui a rendu ces entretiens si positifs pour moi? Est-ce typiquement francophone de montrer plus de réserve et de poser des questions pièges pour tester le candidat? Une appréhension que j'avais, et qui m'a totalement quittée pendant ces entrevues, était ma couleur de peau. Autant à chaque fois que je postulais en Belgique, cette idée de « ma candidature va-t-elle être retenue quand on va voir mon nom de famille » ne me quittait jamais, autant l'attitude de mes interlocutrices lors des entretiens m'a rassurée sur ce point. Certes, je ne suis pas naïve, les discriminations raciales existent aussi au Canada, mais elles me semblaient quand même moins prononcées qu'en Europe. D'ailleurs, j'ai vite constaté qu'on mettait énormément l'accent sur l'inclusion des minorités sur le marché de l'emploi.

Je me renseignais auprès de mon amie à Québec sur ces entreprises. Si j'étais retenue par l'une d'elles, ma préférence irait vers le cabinet d'audit. Elle m'a confirmé que ce serait un bon choix. Ce dernier est de renommée internationale et se positionne juste après les quatre « poids lourds » du secteur (EY, PWC, Deloitte, KPMG). Mes oncles de Paris, dont l'un est comptable, me l'ont également confirmé. Jusqu'à présent, j'avais toujours travaillé dans de petites structures ou des associations. Du coup, je me disais qu'évoluer dans une telle compagnie serait une expérience très enrichissante et un atout sur mon CV.

Le lundi 13 mars, j'ai passé un troisième entretien pour une compagnie d'assurance, en ligne cette fois. La connaissance du français était requise pour ce poste-là. L'entrevue s'est aussi très bien passée. J'avais le sentiment de retrouver une confiance en moi que j'avais perdue depuis longtemps. Je savais que j'allais bientôt décrocher un emploi, que ce soit dans l'une des trois entreprises qui m'avaient déjà interviewée ou ailleurs. Effectivement, celles-ci sont revenues vers moi avec une offre d'emploi... Je comprenais à peine ce qui m'arrivait... Ce n'était pas possible! J'étais à Halifax depuis seulement trois semaines! Seule, dans ma chambre d'Airbnb, je dansais, je sautais de joie, je remerciais Dieu en larmes. J'avais du mal à réaliser ce qui m'arrivait. Mes proches étaient aux anges et ma mère me dit : « Tu n'es pas là par hasard, Dieu a un plan pour toi à Halifax ». J'ai décidé d'accepter l'offre du cabinet d'audit et j'ai commencé à y travailler le lundi 3 avril.

Devant cette étendue calme et paisible, j'ai commencé à ressentir une paix incroyable qui chassait enfin l'angoisse, la douleur qui m'asphyxiait depuis trois ans.

J'avais mis la priorité sur ma recherche d'emploi plutôt que sur la recherche de logement, car je savais qu'avoir un boulot rassurerait un bailleur, même si je n'avais pas d'historique de crédit ou de lettre de recommandation d'un autre bailleur. Il me restait environ une semaine et demie pour trouver une chambre en colocation si je ne voulais pas prolonger mon séjour en Airbnb. Je parcourais les sites dédiés aux annonces de logement. La demande était tellement grande que les offres restaient affichées moins de vingt-quatre heures. Un jour, j'ai répondu dans l'heure à une nouvelle annonce. Tout de suite, la fille qui l'avait publiée m'a répondu et a proposé de me faire visiter l'appartement le jour même, en fin d'après-midi. L'appartement était occupé par trois jeunes filles, toutes originaires du Nigéria. D'ailleurs, quand elles m'ont vue, elles m'ont prise pour une Nigériane. L'appartement était plutôt spacieux et la chambre également. Elle n'était meublée que d'un matelas et d'une armoire encastrée. Pendant ma visite, la locataire qui cédait cette chambre ne cessait de recevoir des messages de demande de location. Vu ma situation, je n'ai pas hésité une seconde, et j'ai décidé de prendre la chambre, d'autant plus qu'on ne me demandait pas de références ni d'historique de crédit. Là encore, je savais que ce n'était pas un hasard, je rendais grâce à Dieu.

Je profitais de mes sorties pour parcourir la ville à pied autant que possible, malgré la neige. Cela me permettait de découvrir mon environnement et de trouver mes points de repère. Dans mes déplacements, j'essayais aussi de repérer des églises. Je ne cherchais pas seulement un lieu pour communier avec des personnes partageant ma foi : je savais que l'église serait un lieu stratégique pour la construction de ma nouvelle vie sociale. J'ai repéré une église du nom de Faith City Church, qui proposait deux services le dimanche, dont l'un était retransmis en ligne. J'ai décidé de suivre le culte en ligne avant de m'y rendre en personne. La prédication du pasteur m'a particulièrement touchée. Sur le thème « des jours meilleurs », il avait offert un message plein d'espoir. J'étais aussi ravie d'apprendre qu'on proposait un service pour aider les nouveaux arrivants... Là encore, j'y ai vu un signe divin. Depuis lors, je me rends dans cette église où effectivement, j'ai commencé à construire de belles amitiés.

J'ai profité des quelques jours libres qui restaient avant le début de mon emploi pour faire de longues promenades en bord de mer. Les randonnées sont devenues mon activité préférée. Devant cette étendue calme et paisible, j'ai commencé à ressentir une paix incroyable qui chassait enfin l'angoisse, la douleur qui m'asphyxiait depuis trois ans. En regardant l'horizon, j'adressais des prières de reconnaissance à Dieu en pensant à ma famille et, surtout, à

mon cher papa. Dans ce silence, je l'entendais me dire « Bats-toi ma fille, tu vas y arriver. Je suis fier de toi. »

Opportunités et défis

Ma vie active à Halifax a commencé sous les meilleurs auspices. J'ai pris doucement mes marques au travail, même si l'adaptation n'était pas évidente au début. Travailler en anglais dans un milieu francophone et être totalement immergée dans un environnement entièrement anglophone sont deux expériences différentes. J'ai rencontré quelques difficultés à comprendre mes collègues, certains parlant très rapidement. Les conversations plus familières lors des pauses étaient plus ardues à suivre. Le jargon, les acronymes, les accents, la prononciation... Au début, je me sentais un peu perdue et très intimidée. Cependant, je ne me laissais pas abattre, au contraire, c'est le défi que j'avais choisi de relever en m'installant dans un milieu anglophone. Mes collègues ont grandement facilité mon adaptation, faisant preuve de patience et se montrant toujours prêts à m'aider. Il régnait une belle dynamique de solidarité au sein du groupe des assistants administratifs. Cette solidarité, je réalise aujourd'hui à quel point elle est précieuse, car elle n'est pas toujours acquise dans le milieu professionnel. Au fil des semaines, je me suis sentie de plus en plus à l'aise, me familiarisant avec le jargon comptable et celui spécifique à la compagnie. Avec le recul, je constate que j'ai développé des capacités d'adaptation insoupçonnées, que ce soit au travail ou en dehors.

À peine l'été pointait-il le bout de son nez que je ressentais déjà un fort sentiment d'appartenance à Halifax, comme si j'y vivais depuis des années. Le 1^{er} juillet, j'ai célébré pour la première fois la fête nationale canadienne. J'en ai profité pour visiter la citadelle qui surplombe la ville avec une amie francophone. Cette visite m'a fait découvrir le lourd passé militaire de la Nouvelle-Écosse. Elle m'a aussi initiée à l'histoire fascinante des Micmacs, peuple autochtone de la région, et des Afro-Néo-Écossais, descendants d'esclaves ayant fui les États-Unis. Plus tard dans la journée, nous avons également visité le Musée canadien de l'immigration, qui met en valeur l'histoire des millions d'hommes et femmes venus de partout pour construire ce pays. Je me suis alors demandé quel regard j'aurais sur ma propre expérience d'immigrante dans quelques années.

Halifax est une ville très vivante, avec ses festivals et d'autres activités ludiques qui s'enchaînent. D'immenses paquebots, comme je n'en avais jamais vu, ont défilé dans le port pendant plusieurs mois. Un événement marquant de l'été 2023 a été les Jeux autochtones de l'Amérique du Nord, qui ont réuni des centaines de jeunes sportifs issus des peuples autochtones d'Amérique du Nord. Cet événement représentait un bel effort de reconnaissance de ces peuples, longtemps opprimés. Moi, qui suis issue de nations colonisées, je suis très intéressée par l'approche du Canada dans ce processus de réconciliation, surtout sachant la difficulté de la Belgique à reconnaître son passé colonial au Congo.

En octobre 2023, j'ai eu l'incroyable chance d'assister à une conférence donnée par Michelle Obama, rien que ça! Je n'aurais vraisemblablement jamais eu ce genre d'occasion en Europe. Quand j'ai appris la visite de l'ancienne première dame à Halifax, j'ai été impressionnée de voir que « ma ville » pouvait accueillir des événements d'un tel calibre. Vu le prix des billets, je ne pensais pas y assister, mais, le jour même de la conférence, une de mes collègues m'a invitée car elle avait pu s'en procurer gratuitement! La conférence était passionnante, Michelle témoignant de son expérience comme première dame, épouse et mère avec une honnêteté et un franc-parler qui m'ont laissée assez admirative. On sentait que, dans tout ce qu'elle nous relatait, il y avait une volonté de nous encourager, de nous pousser à aller de l'avant et à nous battre, et que c'était possible d'y arriver, même si nous étions d'un milieu défavorisé ou d'une minorité ethnique... Ses mots ont résonné en moi, femme noire nouvellement débarquée au Canada.

En décembre, j'ai eu le grand privilège d'être invitée par la Fédération des femmes acadiennes de la Nouvelle-Écosse à intervenir lors d'une table ronde sur les défis rencontrés par les femmes francophones sur le marché de

Annette, parc Shubie, Halifax, 22 mai 2023.



l'emploi. C'était une surprise, vu que je n'avais intégré le marché du travail que quelques mois auparavant. L'organisatrice m'a expliqué qu'elle avait retenu mon profil parce que, justement, j'avais rapidement trouvé un emploi en tant que francophone. Réunissant des femmes aux parcours riches, la table ronde a donné lieu à des échanges intéressants. Elle m'a permis de me connecter davantage avec la communauté francophone, que je commençais à peine à découvrir. Certes, la connaissance de l'anglais est primordiale, mais, dans les échanges, les participantes ont évoqué d'autres défis pour les francophones. Elles ont cité notamment le fait que les employeurs exigent souvent qu'on possède déjà une expérience canadienne. Elles ont aussi soulevé la difficulté de faire reconnaître les diplômes étrangers, en particulier dans les professions dites « réglementées », difficulté qui oblige les immigrants soit à reprendre des études qui coûtent très cher, soit à se réorienter professionnellement. Enfin, elles ont aussi souligné le nombre limité de services ou d'emplois en français. À la fin de la soirée, une jeune fille m'a remercié de mon intervention, me disant que mon expérience lui avait redonné espoir par rapport à ses propres recherches. Cela m'a énormément touchée de savoir que mon parcours ait pu encourager ne fût-ce qu'une personne.

L'année 2023 touche à sa fin, et il est temps de faire le bilan de ces dix mois passés à Halifax. Je ne regrette pas mon choix, j'ai tout de suite adopté cette ville. Elle m'offre le cadre de vie dont j'avais besoin après une longue période de souffrance. Ici, j'ai expérimenté une véritable renaissance, j'ai retrouvé l'espoir en l'avenir. Ici, je me redécouvre, je me reconstruis, je grandis en maturité. Je commence à embrasser certains aspects de la culture et de la mentalité anglo-saxonne, comme le fait d'être plus directe, d'avoir une analyse plus pragmatique et d'être davantage axée sur la recherche de solutions plutôt que de râler. J'ai aussi le sentiment d'avoir été adoptée par cette ville et par ses habitants, si chaleureux. J'ai hâte de continuer à découvrir cette région magnifique, sa culture riche et ses paysages à couper le souffle.

À ce stade-ci de mon installation, mon principal défi est le logement. La crise du logement n'est pas limitée à Halifax, mais s'étend à tout le pays. La population augmente rapidement, notamment grâce à l'immigration, mais la construction des logements ne suit pas la cadence. La demande dépasse largement l'offre et le prix des loyers est, conséquemment, devenu exorbitant. J'aimerais tant pouvoir louer mon propre appartement, avoir un espace à moi où accueillir ma famille et mes proches. Mais, pour l'instant, c'est difficile à envisager, à moins d'y consacrer plus de la moitié de mon salaire. À certains moments, frustrée par la colocation, je me suis demandée si je ne devrais pas quitter Halifax et m'installer dans une autre ville, voire une autre province, où le logement serait un peu moins cher... Mais dès que je vais me balader près du port, l'idée de partir me quitte immédiatement. Pour l'instant, je vais rester à Halifax et essayer de relever ce défi ainsi que les autres qui se présenteront, car, après tout, cela fait aussi partie de mon parcours d'immigrante.

ROSÉLIA NIAMBI

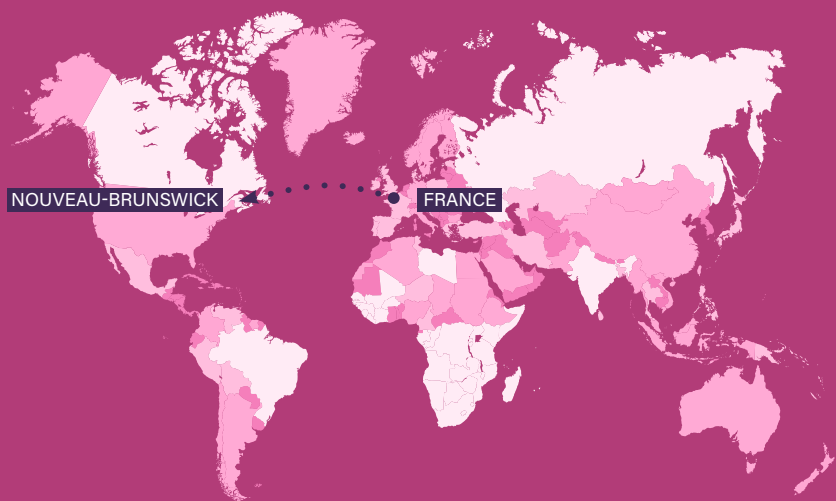
NOUVEAU-BRUNSWICK

PAYS D'ORIGINE : FRANCE



Une belle surprise

Je m'appelle Rosélia, j'ai vingt-neuf ans. Je suis née et j'ai grandi en France. Je suis d'origine congolaise. J'ai fait la majeure partie de ma scolarité à Bordeaux, mais j'ai habité dans plusieurs villes et même en Espagne et aux États-Unis dans le cadre de mes études. J'ai travaillé quelques années dans l'enseignement. Je suis aujourd'hui des cours à distance pour devenir enseignante de français langue étrangère. J'aime beaucoup voyager et découvrir de nouvelles choses. Dès l'enfance, j'ai eu la chance de voyager avec ma famille. Un de mes rêves était de vivre dans un pays anglophone. Je souhaitais apprendre cette langue et pouvoir la parler couramment. Je rêvais plutôt d'une grande ville comme Londres, en Angleterre, ou Cape Town, en Afrique du Sud. L'idée d'immigrer au Canada s'est construite petit à petit, pour enfin se concrétiser en 2023. J'ai donc atterri à Fredericton, au Nouveau-Brunswick, sans rien connaître de cette province.



Introduction

Je suis d'origine congolaise. Mes parents sont arrivés en France, plus précisément à Bordeaux, à la fin des années 1980 ou au début des années 1990. Ils ont construit leur vie et leur famille dans ce pays. J'ai quatre sœurs et suis l'aînée.

J'ai grandi avec une culture «hybride», comme beaucoup d'enfants d'immigrés : entre la culture du pays d'accueil et celle du pays d'origine. Il n'est pas toujours facile de trouver un équilibre et d'affirmer son identité. La première expérience d'immigration est donc celle de mes parents et c'est peut-être celle-ci qui m'a donné l'envie d'ailleurs. C'est peut-être cliché, mais je me sens vraiment comme une citoyenne du monde.

Le gout du voyage

J'ai toujours voulu vivre dans un autre pays, en particulier un pays anglophone. J'aime apprendre et découvrir de nouvelles cultures, apprendre de nouvelles langues, même si je suis plutôt de nature réservée. Le gout du voyage est «apparu» dès l'enfance : pendant les vacances, nous prenions souvent le train pour visiter des membres de la famille en région parisienne. C'était une petite aventure : aller à la gare avec une valise, s'installer dans le train, faire des jeux avec mes sœurs et surtout croquer dans un sandwich à l'heure du repas. Prendre le métro aussi. Ça sortait de l'ordinaire. Plus tard, nous avons traversé les frontières françaises pour visiter d'autres pays en Europe et en Afrique.

Tout cela m'a menée à faire des études en langues. En 2014, je suis partie en échange universitaire en Espagne, pendant un an. Au même moment, une de mes meilleures amies s'envolait, elle, pour une année d'études à Montréal. C'était la première fois que je vivais hors du foyer familial et loin de ma famille. C'était difficile au début, notamment à cause de la barrière de la langue : je ne connaissais pas ce pays, j'avais du mal à comprendre et à m'exprimer. Mais très vite, je m'y suis faite : je n'avais pas le choix. Et je ne l'ai pas regretté. J'ai vécu là une des plus belles années de ma vie.

Je suis ensuite revenue en France pour entreprendre un master en relations internationales à Albi. Là encore, loin de la maison. Cette fois-ci, j'avais moins d'appréhension, car je revenais tout juste d'Espagne. Déjà fait! La dernière année de master intégrait un stage à l'étranger : je suis donc partie à Miami, aux États-Unis. Nous étions en 2017.

La première expérience d'immigration est donc celle de mes parents et c'est peut-être celle-ci qui m'a donné l'envie d'ailleurs. C'est peut-être cliché, mais je me sens vraiment comme une citoyenne du monde.



Cueillette de pommes, verger Everett, Kingsclear (Nouveau-Brunswick), octobre 2023.

Au détour d'une conversation

Je me suis fait des amis à Miami et certains avaient habité à Montréal. Ils ne tarissaient pas d'éloges à l'égard de cette ville et c'est à ce moment-là que j'ai commencé à considérer d'aller au Canada, ne serait-ce que temporairement. J'arrivais à la fin de mes études et je ne savais pas vraiment ce que j'allais faire par la suite. À la fin de mon stage, nous sommes restés en contact et ils m'ont parlé du permis Vacances-travail (PVT), qui permettait aux jeunes de moins de trente-cinq ans de se rendre au Canada pour travailler et voyager. Nous avons commencé à nous imaginer y aller ensemble, vivre ensemble et chercher du travail grâce à nos contacts. Je me suis ensuite renseignée. On parlait déjà du Canada comme d'une terre d'opportunités, un pays ouvert et cosmopolite avec un faible taux de chômage et des paysages à couper le souffle. On entendait aussi que du bien sur les Canadiens : accueillants et sympathiques. En bref, que du positif. Certes, je ne suis pas une grande fan de la neige et du froid, mais je m'y voyais déjà et j'étais très confiante. Une nouvelle vie. Il faut savoir que le nombre de PVT pour le Canada est limité et que pour avoir la possibilité de présenter une demande de permis, il faut d'abord s'inscrire et être tiré au sort. Il y a bien sûr plus de candidatures que de places disponibles, mais nous nous sommes lancés.

Faux départ

J'ai été tirée au sort quelques mois après mon inscription, en 2018, et invitée à présenter ma demande de PVT. Je n'en revenais pas! Je ne m'y attendais pas du tout, car beaucoup de personnes attendent des mois, voire des années avant



Escapade à Québec, novembre 2023.

d'être tirées au sort. Je n'avais que dix jours pour accepter. Malheureusement, l'enthousiasme des débuts s'était bien estompé et je n'avais plus envie de partir. Je n'avais pas de travail et donc pas d'économies. Raisonnablement, ce n'était pas une bonne idée. Avec le recul, je pense que la peur m'a aussi rattrapée. Même si j'étais déjà partie plusieurs fois, le fait de partir à l'aventure ne m'enchantait plus. Je n'ai pas poursuivi les démarches.

C'était au tour de ma sœur de partir faire ses études au Canada, en septembre 2018. Décidément!

Une année de changement

Les années ont passé, je n'ai pas regretté ma décision. Pourtant, le Canada restait dans un coin de ma tête. J'ai participé à des forums de recrutement et d'information sur le Canada, je me suis renseignée sur les provinces, le marché du travail et sur la vie en général. J'ai lu plusieurs témoignages. Mes

Les au revoir à ma famille ont été pleins d'émotions. Il y a eu certes quelques larmes, mais nous étions heureux et pleins d'espoirs.

proches m'encourageaient à tenter l'aventure. J'ai donc décidé de me réinscrire pour le PVT : en 2019, 2022 et 2023. C'est en 2023 que j'ai été tirée au sort une nouvelle fois! Cette fois-ci, je n'ai pas laissé passer ma chance.

Les démarches ont été plus longues que ce que j'imaginai. Tirée au sort en février, j'ai reçu la réponse définitive en juin : la fameuse lettre d'introduction qui permet d'obtenir, une fois au Canada, le précieux sésame.

Entretemps, j'avais postulé à un programme d'assistant de langue française pour venir travailler dans des établissements scolaires ou universitaires au Canada, afin de maximiser les chances. Obtenir un PVT n'était pas sûr et je voulais maximiser mes chances de partir. J'ai aussi été sélectionnée pour ce programme-là!

Le grand départ

Pour le programme d'assistant de langue, mes choix étaient limités. Je pouvais choisir le pays, le type d'établissement souhaité (écoles élémentaires, secondaires ou universités), puis trois provinces. Mes choix de provinces se sont portés sur l'Ontario et l'Alberta. J'ai été affectée dans une école primaire à Fredericton, au Nouveau-Brunswick. Une province sur laquelle je ne m'étais pas vraiment attardée.

Mon départ s'est fait assez rapidement, je n'avais pas vraiment eu le temps de me préparer. Même si je me renseignais depuis maintenant plusieurs années, j'avais l'impression que tout se précipitait : je devais présenter ma démission, rendre mon appartement à Tours, rapatrier mes affaires chez mes parents à Bordeaux, organiser mon départ et mes premiers jours sur place. Ce n'était pas de tout repos. À l'approche du départ, j'étais à la fois excitée et stressée : et si ça ne se passait pas comme prévu? Et si je ne supportais pas le froid? Et si je ne trouvais pas de logement? Et si je m'ennuyais? Et si je ne me faisais pas d'amis? Et si...? La peur de l'échec et de la déception. De devoir rentrer au bercail après une expérience ratée.

Je me rassurais comme je le pouvais, en essayant de ne pas trop imaginer de choses, de ne pas avoir trop d'espérances par peur de la désillusion. En me disant qu'au moins, j'aurais essayé. Que si ça ne se passait pas comme je l'espérais, je pourrais toujours retourner en France.

Septembre 2023. Les au revoir à ma famille ont été pleins d'émotions. Il y a eu certes quelques larmes, mais nous étions heureux et pleins d'espoirs.

J'ai pris le train avec mes deux valises. Direction : Paris, chez ma sœur. Le lendemain, celle-ci m'accompagnait à l'aéroport de Roissy et nous nous quittions heureuses, bien qu'avec une pointe de tristesse.

Fredericton, here I am!

Le voyage s'est très bien passé. Enfin, le Canada. J'ai fait une escale à Montréal. Mon permis de travail en main, je devais prendre un autre avion pour Fredericton. À travers le hublot, j'ai remarqué les étendues d'arbres. J'ai eu une pointe d'appréhension : allais-je me retrouver dans une campagne?

Arrivée à Fredericton, la directrice de l'école m'attendait. Elle m'a accompagnée jusqu'à mon logement temporaire et a même proposé qu'on passe le weekend ensemble.

J'ai été surprise par la chaleur et l'humidité. Je n'avais pas vraiment prévu de vêtements d'été. Quand j'y repense aujourd'hui, ça me fait un peu rire. Eh oui, il y a bien quatre saisons au Canada, et même un été! Fredericton n'est pas une très grande ville, mais c'est très joli et très vert. On peut circuler facilement dans le centre-ville. Au-delà, c'est un peu plus compliqué à pied. Les premiers jours, j'en ai profité pour visiter la ville. Je me serais crue dans un film américain ou dans un jeu vidéo. Je m'attendais à entendre plus de personnes parler en français, étant dans une province bilingue, mais je constatais que la majorité des personnes s'exprimaient en anglais. Tant mieux, cela me permettrait de progresser dans cette langue. Je me sentais pleinement confiante et reconnaissante d'être là.

Les premières difficultés

J'avais choisi de réserver un logement pour une semaine, pensant qu'il serait plus facile de chercher un logement sur place. Je ne pensais pas qu'il serait aussi difficile de trouver. Fredericton est une ville universitaire qui a accueilli beaucoup de nouveaux arrivants au cours des dernières années et continue d'en accueillir un grand nombre, que ce soit d'autres provinces ou d'autres pays. Il devient donc de plus en plus difficile de trouver un logement à un prix abordable ou un logement tout court. Comme je n'avais pas de véhicule, cela limitait aussi ma recherche. Heureusement, la directrice de l'école a été d'une aide très précieuse : elle m'a hébergée pour ne pas que j'aie à réserver une fois de plus un logement temporaire (assez coûteux). Elle m'a aussi aidée à trouver des offres et m'a accompagnée pour les visites. J'ai fini par trouver un logement chez un couple très gentil, avec qui je continue de découvrir la culture canadienne aujourd'hui.

Ce n'était pas tout. Une fois sur place, il y avait encore des démarches administratives à faire afin de pouvoir être payée. Obtenir les documents nécessaires a pris du temps. Je ne m'attendais vraiment pas à tout cela. En attendant, je devais donc vivre sur mes économies.



Fredericton enneigée, janvier 2024.

Ma nouvelle vie

Je me suis faite assez rapidement à mon nouvel environnement. Je travaille quatre jours par semaine à l'école, ce qui me laisse pas mal de temps libre. Je rencontre d'autres Français, assistants de langue comme moi. Nous nous voyons souvent pour faire des activités, même si c'est assez limité. La vie est assez calme. Je découvre d'autres villes, les fêtes, la culture canadienne, les couleurs automnales du Canada. Je vis aussi mon premier hiver canadien (qui est plutôt doux, apparemment) : les paysages enneigés sont magnifiques et voir la neige tomber a quelque chose d'apaisant. Je me suis même essayée au ski de fond. Je ne suis cependant toujours pas fan de l'hiver et préfère malgré tout l'été!

Bien sûr, mes proches et mes amis me manquent, des jours beaucoup plus que d'autres. Ce n'est pas comme quand je vivais en Espagne où j'avais une date de retour, j'étais étudiante et la distance était beaucoup moins grande. Je suis loin maintenant, et je me sens parfois tiraillée parce que je manque des événements ou des étapes importantes — mariages, naissances, anniversaires, coups durs —, parce que je ne peux pas me réjouir ou pleurer avec mes proches ou les soutenir par ma présence. Heureusement, les nouvelles technologies permettent de maintenir le lien, chaque jour.

Je n'avais pas pensé au Nouveau-Brunswick et, finalement, c'est une bonne surprise. Ce n'est pas un coup de cœur, mais je suis contente d'être ici. Je suis bien entourée. Je ne sais pas encore si je m'y installerai définitivement, car je pense préférer les villes plus grandes. On verra ce que la vie me réserve!

CLÉMENCE NOURY

NOUVELLE-ÉCOSSE

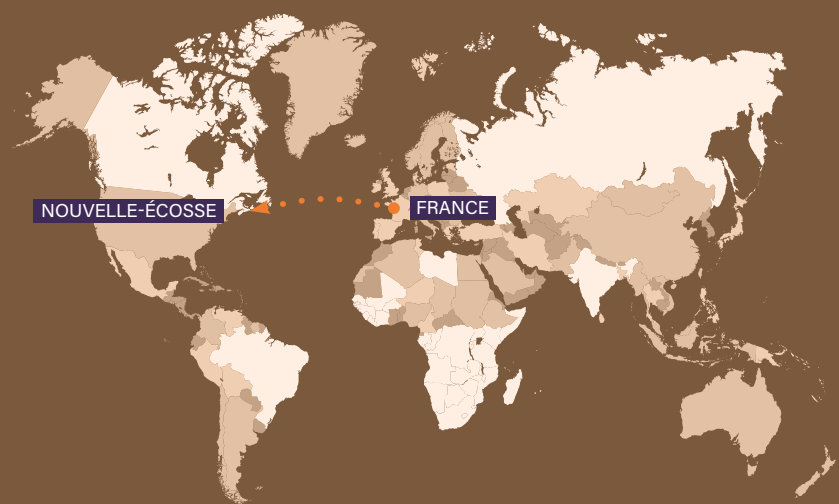
PAYS D'ORIGINE :
FRANCE

Prendre le large

Née en 1996, j'ai grandi dans une famille plutôt sédentaire, au nord de la France. C'est à l'occasion de quelques voyages scolaires, puis au cours de mes études, que j'ai pris goût aux séjours plus ou moins prolongés à l'étranger. Mon attrait pour les langues et une curiosité innée me font saisir les occasions en fonction de leur situation géographique.

Dans la vie, j'aime faire du sport, notamment de l'escalade et de la randonnée. J'aime réunir famille et ami-e-s autour de soirées conviviales et gourmandes. La littérature et la musique bercent mon quotidien. Et, surtout, je suis animée par un désir d'apprendre et d'expérimenter.

Je suis arrivée au Canada en février 2023 avec un permis Vacances-travail. Ce visa de deux ans est pour moi l'occasion de connaître une nouvelle culture, de relever plusieurs défis personnels et de me questionner sur ce que je souhaite pour mon avenir.



*« More reliably than anything else on earth,
the road will force you to live in the present. »*

Gloria Steinem, *My life on the road*

L'appel de l'ailleurs

Du plus loin que je me souviens, j'ai toujours voulu voyager. Pourtant, je ne viens pas d'une famille de voyageuses et d'aventuriers. Excepté mon grand-père, qui a enseigné au Bénin au début de sa carrière — c'est même peut-être lui qui a insufflé chez moi cette envie d'ailleurs —, mes proches ne sont jamais allés bien loin, bien longtemps. D'après les recherches généalogiques familiales, nous habitons la France depuis des générations. Mes ancêtres viennent même quasiment tous de la même région, dans le nord du pays, et beaucoup ont pris femme ou mari dans le village d'à-côté. Une famille plutôt sédentaire, donc. Quand j'étais enfant, pendant les vacances, mes parents nous emmenaient, ma sœur, mon frère et moi, aux quatre coins du pays, rendre visite à des ami-e-s ou à de la famille éloignée. On chargeait la voiture jusqu'à ce que plus rien n'y entre, et on roulait pendant des heures. C'était déjà une chance de partir en vacances, j'en avais conscience. Mais, chez moi, était bien présente la curiosité de voir comment ça se passait ailleurs, au-delà des frontières, là où on ne parle pas la même langue, là où l'histoire et les paysages sont différents. J'enviais mes rares ami-e-s qui, chaque année, visitaient un nouveau pays. J'admirais les familles binationales et culturellement mixtes. J'adorais les récits de voyage, les histoires qui se passent dans un autre lieu et un autre temps. Je me souviens d'un jour, à l'adolescence, où mes copines et moi avons croisé au centre-ville une personne qui levait des fonds pour une association. La conversation engagée, elle nous avait demandé : « Quel est votre rêve ? » Je me souviens très bien de ma réponse d'alors, déjà teintée d'ambition : « Faire le tour du monde. »

J'ai eu la chance de vivre mes premières expériences à l'étranger lors de voyages scolaires : l'Italie, l'Espagne et l'Angleterre. Mais c'est plus tard que j'ai vraiment pu expérimenter ce que c'était de vivre à l'étranger. Lors de ma troisième année d'études, nous devions effectuer une année dans une université partenaire. C'est donc à l'âge de vingt ans que je quittais pour la première fois le continent européen, seule, pour un pays dont je ne connaissais rien ni personne : l'Uruguay. Ce fut une très belle et très riche expérience sur les plans personnel, humain et linguistique. Étant tombée amoureuse de l'Amérique latine, j'ai renouvelé l'expérience deux ans plus tard à l'occasion de mon stage de fin d'études. C'est au Costa Rica cette fois que le vent me porta. Puis, il a fallu trouver du travail. Après avoir exploré quelques pistes à l'étranger, c'est finalement à Paris que j'ai trouvé mon premier emploi.

S'installer pour mieux partir

J'ai travaillé pendant trois ans dans la fonction publique, plus précisément dans le domaine du droit d'asile. Je me suis beaucoup plu à Paris pendant ces trois années. La capitale étant un passage obligé pour commencer sa carrière dans bien des domaines, mes amies les plus proches s'y sont trouvées au même moment que moi. Après une période d'adaptation, j'ai aussi réussi à tisser de nouvelles amitiés. J'avais une vie extraprofessionnelle assez variée et multipliais les activités en tous genres : cours de danse, cours de langue, sport, groupe de musique... Je louais un joli studio dans un quartier sympathique. Bref, j'avais trouvé mes repères et réussi à me sentir chez moi. Pourtant, quelque chose me manquait. Rapidement, l'envie d'aventure, de découverte, de dépaysement est revenue. Pendant ces trois années à Paris, j'avais bien fait quelques très beaux voyages, à l'occasion de vacances. Mais ça n'était pas suffisant : j'avais de nouveau le besoin de me mettre au défi, de sortir de ma zone de confort, de découvrir un nouveau pays où, après une période de transition, je finirais par me sentir comme à la maison. J'avais déjà quelques idées en tête : un volontariat international en administration ou en entreprise (VIA/VIE) ou, alors, un permis Vacances-travail (PVT), sans doute au Brésil, puisque j'avais commencé à apprendre le portugais. Ces expériences étant réservées aux « jeunes » (moins de vingt-huit ans pour le volontariat et moins de trente ou trente-cinq ans pour un PVT, selon le pays), je devais profiter rapidement. De plus, rien ne me retenait vraiment en France : j'étais célibataire, en location, et mon contrat de travail touchait à sa fin. Les planètes étaient alignées!

Au mois de janvier 2022, les candidatures pour le PVT au Canada ouvraient pour l'année. Des dix-sept pays partenaires avec la France pour ce type de visa, seul le Canada fonctionnait par tirage au sort. Il fallait s'inscrire pour faire partie d'un bassin de candidat-e-s. Puis, à l'occasion d'une ronde par semaine, le gouvernement canadien tirait au sort quelques dizaines ou centaines de personnes, jusqu'à ce que le quota annuel soit atteint. Le Canada n'était pas mon choix premier : comme je l'ai expliqué plus haut, j'avais plutôt en tête de retourner en Amérique latine. Mais les inscriptions étant ouvertes, j'ai tenté ma chance. Il se trouve que j'ai été tirée au sort dès les premières rondes! C'était peut-être le destin... En tout cas, premier choix ou pas, je n'allais pas laisser passer une telle occasion. Le tirage au sort donne la possibilité de présenter une demande de visa, mais il fallait encore que ma candidature

J'avais de nouveau le besoin de me mettre au défi, de sortir de ma zone de confort, de découvrir un nouveau pays où, après une période de transition, je finirais par me sentir comme à la maison.

*Le jour du départ, ma mère m'a conduite à l'aéroport.
On s'est étreintes avec une pudeur émue avant que
je disparaisse derrière les portiques des douanes.
À ce stade, impossible de revenir en arrière, donc.*

soit retenue par le gouvernement canadien. Pour cela, il m'a fallu remplir un certain nombre de formulaires, fournir plusieurs documents et déposer mes empreintes. Et début avril 2022, la réponse est arrivée : j'étais acceptée pour un PVT au Canada! J'avais un an pour me rendre sur le territoire canadien et activer mon visa, puis deux ans pour profiter de ce permis de travail ouvert.

Le difficile départ

Les mois précédant mon départ, j'ai passé plus de temps à profiter de la fin de mon séjour à Paris qu'à préparer mon voyage. Il me semblait alors encore lointain, ce départ, et je voulais apprécier chaque instant. J'ai tout de même lu quelques articles et récits d'autres jeunes partis au Canada avec un PVT, et j'ai fait les démarches pour obtenir mon permis de conduire international. Mon plan était encore assez flou. Si le Québec s'est imposé rapidement comme point de chute pour des questions pratiques, je ne voulais pas m'y attarder. Je pensais commencer mon séjour en cherchant sur la plateforme *Work Away* un ou plusieurs hôtes qui m'offriraient le gîte et le couvert en échange de quelques heures de travail par semaine. Ce système permet d'être plongé dans une culture, une langue, et de rencontrer des personnes très intéressantes. Le but de ce périple était aussi de m'éloigner de mon domaine professionnel et universitaire pour expérimenter de nouvelles activités et, pourquoi pas, me découvrir une vocation. J'ai donc acheté mon billet d'avion : un aller simple pour Montréal, le 28 février 2023!

À la même période, mon contrat de travail prenait fin. J'ai profité de ces quelques mois pour faire à Paris ce que je n'avais pas pris le temps de faire durant les trois années précédentes. J'ai profité de ces derniers mois à Paris pour m'imprégner de l'atmosphère de cette ville qui m'a accueillie pendant trois ans. Ensuite, il a fallu vider mon studio, ce petit appartement dans lequel j'avais vécu de si bons moments... Ça a été dur. Pire encore a été ma soirée de départ, où j'ai dû dire au revoir à mes ami-e-s qui avaient été si important-e-s pour moi ces dernières années, sans savoir exactement quand j'allais les retrouver et si notre amitié allait tenir malgré le temps et la distance. J'avais l'impression de déchirer mon cœur et d'en laisser un morceau à Paris. Ensuite, de retour dans le Nord, il y a eu les adieux à la famille. J'ai passé ma dernière soirée à la maison à jouer au Tetris avec ma valise. Vraiment, j'ai beau être une habituée des bagages, je ne parviendrai sans doute jamais à voyager léger... Le jour du départ, ma mère m'a conduite à l'aéroport. On s'est étreintes avec une

Il me fallait tout recommencer à zéro : trouver un lieu pour vivre, un travail, des ami·e·s... Au fond de moi, je savais très bien pourquoi j'étais venue : pour retrouver cette excitation de l'inconnu, revivre cette satisfaction de finalement me sentir chez soi dans un nouveau pays.

pudeur émue avant que je disparaisse derrière les portiques des douanes. À ce stade, impossible de revenir en arrière, donc.

Se mettre en selle

Les premières semaines au Canada n'ont pas été faciles. Le jour de mon arrivée à Montréal, il y avait une tempête de neige. On se serait cru dans un film : un vrai cliché! Heureusement, j'étais bien équipée : mes ancien-ne-s collègues avaient vu juste en m'offrant une doudoune résistant à des températures allant bien en deçà de zéro. Le cousin de ma mère, qui s'est installé au Québec vingt-cinq ans plus tôt et chez qui il était prévu que je loge quelque temps, était là pour m'accueillir. Malgré cette présence et ce soutien familial, l'adaptation a été longue. Le Québec ressemblait à la France tout en étant différent. Je trouvais Montréal et sa banlieue trop nord-américaines à mon goût avec leurs grosses voitures et leurs nombreux *fast food*... Paris et mes proches me manquaient. Je ne cessais de me demander : « Mais pourquoi donc ai-je décidé de quitter un endroit où je me sentais bien, où j'avais tout pour être heureuse? » Il me fallait tout recommencer à zéro : trouver un lieu pour vivre, un travail, des ami·e·s... Au fond de moi, je savais très bien pourquoi j'étais venue : pour retrouver cette excitation de l'inconnu, revivre cette satisfaction de finalement me sentir chez soi dans un nouveau pays. J'avais transcendé la période d'adaptation par le passé, j'étais capable de le faire à nouveau.

Je me suis donc remonté les manches et me suis attelée aux recherches. Pour visiter le Canada comme je comptais le faire, il me fallait une voiture. Je voulais être libre d'aller où je le voulais quand je le voulais, y compris dans les coins de campagne les plus reculés. Or, le pays n'est pas réputé pour son réseau de transport en commun. Je n'avais jamais acheté de véhicule de ma vie, pas même en France. Je n'y connaissais rien, j'avais peur de me faire avoir. En plus de ça, je suis une personne plutôt stressée au volant, ne conduisant pas régulièrement en France. C'était donc pour moi un gros défi à relever. Après quelques semaines de recherches, et avec un peu d'aide, j'ai fini par trouver mon bonheur : une Dodge Grand Caravan, LA voiture familiale par excellence au Canada. Si j'ai choisi un modèle si volumineux, c'est que j'avais une idée en tête : le transformer en *minivan* pour pouvoir voyager et dormir dedans. Enfin vivre la vie de bohème dont je rêvais! J'avais déjà repéré



Ma petite maison sur roues.

un constructeur qui vendait des kits d'aménagement pour ce modèle. J'ai commandé le kit et quelques semaines plus tard, je suis allée le faire installer. *Minivan* : ok! Ensuite, le travail s'est présenté assez facilement. Le cousin de ma mère m'avait mentionné que la SEPAQ, la société qui gère les parcs nationaux du Québec, recherchait du monde pour l'été. C'était une occasion unique : il n'y a pas vraiment l'équivalent en France des parcs nationaux canadiens. Cela me permettait de me faire une première expérience professionnelle canadienne dans un environnement naturel. J'ai donc candidaté à tous les parcs qui avaient besoin de combler leur équipe estivale. Après une entrevue en ligne, j'ai été acceptée au parc national des Grands-Jardins, dans la région de Charlevoix. J'allais donc passer plus de temps que prévu dans la province francophone, mais la perspective de travailler dans un tel environnement me réjouissait.

« The road is messy in the way that real life is messy. It leads us out of denial and into reality, out of theory and into practice, out of caution and into action, out of statistics and into stories—in short, out of our heads and into our hearts. »

Gloria Steinem, *My life on the road*

Parvenir à se sentir à la maison au bout du monde

J'ai passé une partie du printemps dans la région de Lanaudière, où j'ai travaillé pendant quelques semaines dans une pourvoirie : un domaine doté de lacs géré par un particulier où les visiteurs et visiteuses réservent des séjours en chalet pour pêcher. C'était une bonne introduction au Québec rural. J'avais beau être arrivée mi-avril, il restait bien quatre pieds de neige dans la pourvoirie! Là, j'ai appris mes premières expressions québécoises : chauffer un char, passer la balayeuse et la moppe, dîner le midi et souper le soir, cuisiner dans un chaudron... J'ai vécu pendant quelques semaines la vie de campagne avec ce qu'elle implique : l'éloignement, le calme, la solidarité entre villageois-e-s... Puis, il m'a fallu reprendre la route. Après un *road trip* de deux semaines dans la région des Grands Lacs en Ontario, j'ai débarqué dans Charlevoix et j'ai pris mon poste au parc national des Grands-Jardins, le 1^{er} juin 2023. J'étais à l'accueil du parc, pour informer et orienter les touristes, vendre les droits d'accès et les produits de la boutique. Je profitais de mes nombreux jours de congés pour découvrir la région à bord de ma minivan chérie. Si je devais résumer ces quatre mois passés dans Charlevoix, je dirais qu'ils ont été riches : en émotions, en rencontres, en découvertes... J'ai redécouvert les joies de la randonnée, le plaisir de voyager seule entre lacs et montagnes, et les bienfaits du silence. Ce fut vraiment un bel été et je garde de beaux souvenirs de la région et de sa population. Évidemment, le départ n'a pas été facile.

Ascension de l'Acropole des Draveurs au parc national des Hautes-Gorges-de-la-Rivière-Malbaie.





Rencontre avec une sympathique randonneuse au détour d'un sentier en Gaspésie.

Car, fin septembre, est venu le temps de quitter Charlevoix. Dire au revoir, encore, sans savoir quand et même si j'allais revoir ces personnes qui avaient fait partie de mon quotidien pendant quatre mois. Quitter mon confort sans savoir ce qui m'attendait. Il m'arrive parfois, au moment de quitter un lieu, de me demander si, pour une fois, ce ne serait pas mieux de rester là : laisser les valises au placard, ne pas dire au revoir à tout bout de champ. Cet endroit et ses gens m'avaient accueillie et donné le sentiment d'être chez moi. Pourquoi partir alors? Mais le goût de l'aventure et de la découverte reprenant le dessus, j'ai fini par charger la voiture, faire ma tournée d'adieux et reprendre la route. Pour clore le chapitre Québec et cette belle saison, j'avais prévu de visiter la Gaspésie. J'ai parcouru la péninsule pendant deux semaines, seule, réussissant à capter à certains endroits les dernières couleurs flamboyantes de l'automne. J'ai même réussi à apercevoir des caribous et à me trouver nez à nez avec un orignal! Car ce sont aussi ces instants magiques, ces moments de liberté et de grâce qui me font réaliser que j'ai fait le bon choix. Et puis, quand on voyage seule, chaque rencontre, chaque interaction avec autrui n'en a que

C'était décidé : après la Gaspésie et un rapide passage à Montréal, je fonçais vers ma prochaine destination : Halifax. Le chapitre Québec était clos.

plus de valeur, et on se ravit d'une courte discussion avec quelqu'un du coin ou d'autres touristes.

Il fallait aussi que je décide de ma prochaine destination. L'idée des Maritimes me trottait dans la tête depuis longtemps, notamment la ville d'Halifax. Le peu d'information que j'étais parvenue à trouver sur la capitale néo-écossaise m'avait plu : une ville côtière, à taille humaine, plutôt vivante et multiculturelle grâce à ses différentes universités, un goût des habitant-e-s pour une scène musicale d'une grande variété... La question de la langue a également été centrale dans ma décision : la Nouvelle-Écosse me semblait être la province de l'Est la mieux placée pour me permettre de pratiquer l'anglais. Et puis, si j'avais beaucoup aimé mon été à la campagne, je préférerais vivre l'hiver en citadine. De plus, la chance semblait me sourire : j'ai rapidement trouvé une maison en colocation, denrée précieuse dans cette région qui connaît une forte pénurie de logements. C'était décidé : après la Gaspésie et un rapide passage à Montréal, je fonçais vers ma prochaine destination : Halifax. Le chapitre Québec était clos.

Nouvelle province, nouveau chapitre

Mi-octobre, me voilà donc arrivée dans une nouvelle province, avec tout ce que cela implique : tout recommencer, encore, se familiariser avec un nouvel environnement, une autre langue, une nouvelle culture, trouver un emploi, se faire des ami-e-s... Un curieux mélange d'excitation, de crainte et de lassitude s'empare toujours de moi au moment des transitions. Et l'arrivée à Halifax n'a pas fait exception. Rapidement, la recherche d'emploi s'est enlisée et les candidatures se sont multipliées sans que je reçoive de réponse. J'ai assisté à de nombreux ateliers d'aide à la recherche d'emploi, pris rendez-vous avec un conseiller et appliqué les conseils qu'il m'a donnés. Rien à faire, mes candidatures restaient lettre morte. Alors, le doute s'est emparé de moi, mêlé à un peu de colère aussi. On m'avait vendu le Canada comme une terre d'opportunités, un pays en manque de main-d'œuvre, où il était facile de trouver un emploi. Malgré mon bagage universitaire et linguistique ainsi que mes expériences professionnelles, peu d'employeurs daignaient me répondre. Par ailleurs, le coût de la vie étant très élevé à Halifax, mes économies s'épuisaient. Il m'a également paru difficile de créer des liens avec les gens de la place qui, bien que très sympathiques au premier abord, sont peu enclins à laisser entrer durablement une nouvelle personne dans leur vie. Mes amitiés francophones, bien qu'épanouissantes, ne me permettraient pas d'atteindre



En compagnie de ma sœur, en visite avec le reste de ma famille pour un Noël canadien.

mon objectif en venant ici : maîtriser l'anglais. À nouveau, je me suis demandé si j'avais pris la bonne décision en venant m'installer dans une province où je ne connaissais rien ni personne, presque sur un coup de tête. L'idée de quitter Halifax plus tôt que prévu m'a effleuré l'esprit. Si on ne voulait pas de moi ici, très bien, j'allais offrir mes services ailleurs. Et puis finalement, au bout de deux mois, j'ai obtenu une réponse. Me voici enseignante de français langue seconde! Ça tombe bien, l'enseignement m'attire depuis un moment et je voulais essayer ce « métier-passion ». La suite du chapitre Nouvelle-Écosse reste à écrire.

« Like a jazz musician improvising, or a surfer looking for a wave, or a bird riding a current of air, you'll be rewarded by moments when everything comes together. »

Gloria Steinem, *My life on the road*

Je veux vivre dans un endroit jusqu'à sentir que j'y appartiens, être riche des lieux visités, des personnes rencontrées, adopter l'accent et les expressions locales.

En guise de conclusion

Finalement, les voyages ne font pas de moi une personne différente. Je pense qu'ils renforcent des traits de ma personnalité. Ils consolident ma confiance en moi. Ils me prouvent que je suis capable de sortir de ma zone de confort et de relever de nouveaux défis. Ils me rappellent ce qui importe vraiment. Ils m'ouvrent à la différence et m'apprennent à émettre moins de jugements. Et surtout, jusqu'à preuve du contraire, ils me font vivre une vie sans regret. Car bien que j'aie connu des moments difficiles, des périodes de doute et de questionnement, aucun des périples que j'ai menés jusqu'à présent ne m'a fait regretter d'être sortie de mon douillet cocon.

Bien sûr, j'ai conscience de la chance que j'ai de détenir un passeport français, qui me permet de voyager dans de nombreux pays du monde sans trop d'encombres. Au fil du temps, j'ai appris à me départir du sentiment de culpabilité d'être « née du bon côté ». Si cette possibilité m'est donnée de découvrir le monde, alors pourquoi la refuser? De même, je me suis pendant un moment sentie coupable de prendre l'avion en cette période critique. Mais après tout, je tente de limiter les voyages aériens autant que possible et compense par d'autres gestes. La lutte contre le changement climatique que j'ai choisie se fera avec enthousiasme, sans tomber dans une austérité qui me prive des choses me rendant heureuse.

Si je n'ai pas fait le tour du monde comme la petite moi de quinze ans l'avait ambitionné, j'en ai déjà un bel aperçu. Et puis, ce qui me plaît surtout, davantage que de parcourir les mers et les continents, c'est de m'imprégner d'un lieu, d'une culture, de ses habitants. Je veux vivre dans un endroit jusqu'à sentir que j'y appartiens, être riche des lieux visités, des personnes rencontrées, adopter l'accent et les expressions locales. Je veux ressentir l'excitation de dire : « Je n'ai pas d'adresse fixe pour le moment ». J'ai envie de vivre, de ressentir un tas de trucs, des ascenseurs émotionnels, des vagues de bonheur et de nostalgie aussi. Pour l'instant, je ne me lasse pas des voyages. À certains moments, bien sûr, j'ai le mal du pays, j'aimerais avoir un chez-moi, je voudrais cesser de dire au revoir en permanence... Mais jusqu'à présent, le sentiment de liberté et la satisfaction procurés par les découvertes priment sur le reste. Jusqu'à quand? L'avenir me le dira...

IRÈNE OORE

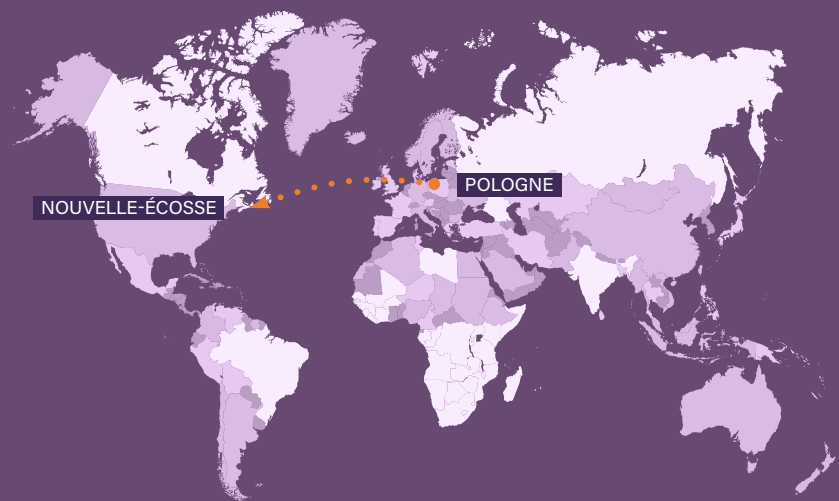
NOUVELLE-ÉCOSSE

PAYS D'ORIGINE : POLOGNE



Mon parcours migratoire

Irène Oore est née à Łódź, en Pologne. À l'âge de huit ans, elle immigre avec ses parents en Israël. Elle fait ses études à l'école Saint-Joseph, à Jaffa, puis à l'Université de Tel-Aviv. Après la guerre de Yom Kippour, elle immigre au Canada avec son mari et son premier enfant. Au Canada naissent ses trois autres enfants. Elle obtient une maîtrise en littérature québécoise à l'Université de Waterloo et un doctorat en littérature québécoise à l'Université Western Ontario. Après une carrière universitaire de presque quatre décennies, elle vient de prendre sa retraite comme professeure titulaire.



Le point de départ, la Pologne

Je suis née en Pologne à peine quelques années après la fin de la Deuxième Guerre mondiale. Mes parents étaient des survivants de la Shoah; ils étaient traumatisés et hantés par leur passé.

Ma ville natale, Łódź, où j'ai passé les huit premières années de ma vie, ne m'a jamais manqué. Dans mes souvenirs d'enfance, Łódź est une ville grise et polluée, dominée par des cheminées d'usines en briques rouges, noircies par la fumée¹.

Tous les jours j'accompagnais ma mère lorsqu'elle faisait les courses : nous faisons la queue pendant des heures pour acheter de quoi manger. Il fallait attendre pour acheter du pain, et puis attendre pour acheter des légumes, puis recommencer pour la viande. Et si la queue était longue, on risquait d'attendre en vain. La Pologne communiste des années cinquante manquait de tout. Je passais mon enfance à attendre. En rentrant de ces courses, nous nous lavions les mains et dès que l'eau se mettait à couler, le lavabo devenait tout noir de suie. Je me souviens que ce rituel de me laver les mains me plaisait beaucoup; je trouvais amusant mon pouvoir magique de transformer un lavabo blanc en lavabo noir, et le pouvoir magique de l'eau de tout effacer.

Le samedi soir, mes parents sortaient voir leurs amis et je les accompagnais encore. J'étais trop petite pour qu'on me laisse seule. Or le samedi était jour de paie : le fait de toucher quelques sous permettait aux hommes d'acheter de la vodka (disponible en abondance contrairement à toutes les denrées alimentaires²), et de s'enivrer en bonne et due forme. Plutôt que de rentrer chez eux, les buveurs exécutaient leurs danses nocturnes dans les rues de Łódź. Ces ivrognes me terrorisaient; leur démarche erratique, leurs trébuchements, leurs gémissements, leurs cris et leurs grognements m'effrayaient. Je détestais ces marches nocturnes hebdomadaires dans les rues de la ville. Rien de tout ceci ne m'a jamais inspiré la moindre nostalgie.

Cependant, une ou deux fois par an, mes parents m'emmenaient à la campagne ou au bord de la Baltique pour faire une cure d'air frais. On me disait de respirer à pleins poumons, il s'agissait supposément d'une cure préventive contre la tuberculose. Ces séjours, quoique brefs, évoquent pour moi des endroits et des moments lumineux. L'or des champs de blé émaillé du rouge vif des coquelicots m'enchantent toujours. Ces champs représentent pour moi la Pologne que j'ai aimée³. Maintenant encore, il me suffit de fermer

1 En 2018 je suis retournée à Łódź pour la première fois. La ville dont je me souviens n'existe que dans ma mémoire. Les cheminées ont disparu; seule une grisaille persiste.

2 Voir l'histoire de la vodka en Pologne : Andrzej Krasinski et Robert Juffe, « La Pologne de Gomulka », *Esprit*, n° 257 (1), janvier 1958, pp. 126-147. Voir aussi : Romain Su, « La vodka, un concentré de l'histoire polonaise », *Le Soir*, 19 juin 2018. [<https://www.lesoir.be/163474/article/2018-06-19/la-vodka-un-concentre-de-lhistoire-polonaise>] (Consulté le 6 février 2024).

3 Le nom Pologne — en polonais « *Polska* » — signifie littéralement « Pays de champs ».



Monument des trois industrialistes Karol Scheilber, Izrael Poznański et Henryk Grohman, créé par Marcel Szytenchelm, Łódź, 2019.

les yeux pour revoir ces merveilleux champs dorés. La campagne polonaise évoque pour moi également certains fruits. Je dis le mot « wiśnia » (cerise) et le rouge-vin juteux et sucré se met à couler. Je dis « porzeczki » (groseilles) et ma bouche se remplit d'une délicieuse transparence rouge rosé au goût mi-sucré, mi-acidulé. Ces fruits me ramènent aux moments privilégiés de mon enfance en Pologne.

Vers la fin de 1956, mes parents m'annonçaient que bientôt nous allions quitter la Pologne et partir en Israël⁴.

4 Enfant, je n'étais que vaguement consciente de l'antisémitisme polonais et je n'étais absolument pas consciente de la pression sociétale et politique poussant les Juifs à quitter la Pologne. Voir à ce propos l'excellent article de Ewa Węgrzyn (traduit par Marcin Rey) : « L'émigration des Juifs de Pologne en Israël dans les années 1956-1959 », *Bulletin du Centre de recherche français à Jérusalem*, n° 22, 2011. [<https://journals.openedition.org/bcrfj/6531>] (Consulté le 6 février 2024).



Irène Oore à la plage de la Baltique, Pologne, 1995.

Nous partons

On ne consulte pas les enfants de huit ans sur l'immigration; on les emmène comme on emporte une valise. Je me souviens d'avoir pris conscience petit à petit que le cours de ma vie allait être radicalement bouleversé.

Ma mère a décrété que je pouvais emporter avec moi une seule poupée, qu'il me fallait en choisir une et donner toutes les autres aux enfants des voisins. Je me souviens avoir ressenti à la fois du chagrin de perdre mes poupées et un remords vague, une gêne diffuse à rejeter toutes mes autres poupées, à les abandonner toutes, comme si je ne les aimais pas. Quant à mes autres possessions, je découvrais avec une résignation passive que mes livres, mes jouets, mes vêtements ne m'appartenaient pas, en fait, puisque ma mère en disposait à sa guise. C'était une leçon fort utile qui m'a bien servie : j'ai appris à me défaire de ce qui m'encombre ou ce qui est superflu avec une certaine légèreté et même avec de la joie. Ma mère, qui avait perdu lors de l'Holocauste tout ce qu'elle possédait et se rendait compte avec acuité que l'attachement aux objets matériels pouvait être dangereux, me transmettait cette précieuse leçon. Elle m'expliquait que les Juifs qui étaient attachés à ce qu'ils possédaient avaient péri.

Mon père m'a appris que, en changeant de pays, il me faudrait changer de langue puisqu'en Israël on parlait l'hébreu, et que l'hébreu s'écrivait de droite à gauche. La perspective d'apprendre une langue à « l'envers » me remplissait de joie. Je me suis mise à persuader mes parents qu'étant donné qu'à l'école j'apprenais des choses qui n'allaient pas me servir en Israël, ce n'était pas la peine de continuer à aller en classe jusqu'à notre départ. À ma surprise, ils ont vite cédé. Je crois qu'ils étaient trop préoccupés par leurs préparatifs pour essayer de me convaincre d'aller à l'école. Ces quelques mois de vacances inespérées m'ont ravie.

Par un matin pluvieux et froid du mois de mars 1957, mes parents et moi prenions un avion de LOT de Varsovie à Paris, où nous allions être hébergés pendant quelques jours par une parente de ma mère. Une anecdote associée à ce séjour illustre bien la différence entre un immigrant adulte et un immigrant enfant : en parlant aux gens, mes parents se lamentaient qu'ils n'avaient pas de papiers, qu'ils étaient sans papiers. Je ne comprenais absolument pas de quoi il s'agissait et pourquoi il était important d'avoir des papiers. Je croyais que c'était étrange de se plaindre de ne pas avoir de papier alors qu'il y avait du papier tout autour. En fait, on m'en donnait sans arrêt pour que je dessine et reste sage. Beaucoup plus tard, j'ai compris que mes parents qui se plaignaient de ne pas avoir de « papiers » étaient en fait sans citoyenneté, apatrides. En quittant la Pologne, les Juifs devaient renoncer à leur citoyenneté. Or, les apatrides ne pouvaient s'installer nulle part et leur seule option était donc d'aller en Israël, le seul pays qui acceptait tout Juif avec ou sans « papiers ». S'ils avaient eu des « papiers » mes parents se seraient installés en France ou en Hollande où ils avaient des amis qui les auraient aidés à trouver du travail. Ma mère ne voulait vraiment pas partir en Israël. Elle craignait qu'Israël ne soit qu'une espèce d'énorme ghetto. À huit ans, je ne comprenais rien de ce grand drame.

Entre-temps, à Paris, la nourriture me ravissait; elle était délicieuse et abondante. Et personne n'avait à faire la queue pour l'acheter. On descendait simplement dans la rue et on faisait vite les courses. Je goûtais pour la première fois aux frites, je découvrais les asperges, les bananes, les pains au chocolat. Je me régalaient. Enfin, à Paris, les gens ne semblaient pas boire de la vodka puisqu'il n'y avait pas d'ivrognes dans la rue, en tout cas moi je n'en voyais pas.

Le 19 mars, mes parents et moi attendions à l'aéroport le vol d'El-Al de Paris à Tel-Aviv. Près de nous se trouvait une famille semblable à la nôtre : une mère, un père et leur fille. Je les observais. La fille paraissait avoir mon âge. Ils parlaient une langue étrangère, cela devait être l'hébreu, cette langue mystérieuse qui s'écrivait à l'envers, pensais-je. Toutefois, ils rentraient chez eux alors que nous nous éloignons de chez nous. Je me souviens avoir pensé que ce n'était pas une famille comme la nôtre après tout. La fillette avait un joli sac à dos et elle l'a ouvert et en a sorti une poupée; je n'en avais jamais vu de semblable. Alors que mes poupées étaient toutes des bébés, celle-ci se tenait droite et raide et ressemblait à une dame. Je me souviens avoir pensé que cette poupée que je ne reconnaissais pas était israélienne comme sa propriétaire. Maintenant, des dizaines d'années plus tard, alors que j'écris ces mots, je crois enfin comprendre pourquoi ce moment où j'ai aperçu la poupée s'est gravé à jamais dans ma mémoire d'enfant. Ce n'est qu'à ce moment-là que j'ai saisi à ma façon puérile l'énormité du défi qui m'attendait : j'allais vers un pays dont je ne connaissais ni la langue ni les poupées. À ma façon enfantine, je comprenais que je perdais mes points de repère.

Quelques moments plus tard, nous montions à bord de l'avion.

Le nouveau pays

Mes souvenirs de nos premiers jours en Israël sont flous. Nous habitons dans des hôtels; d'abord à Netanya, puis à Ramat-Aviv. Je me souviens de l'énervement extrême de mes parents. Ils paraissaient énervés tout le temps. On leur répétait à longueur de journée, avec ce qu'ils percevaient comme de la condescendance, « savlanoute » (ce qui veut dire « patience » en hébreu) et ce conseil ne faisait que les exaspérer davantage. Ils ne comprenaient ni la langue ni la mentalité. Même la bureaucratie israélienne (vestiges des jours du mandat britannique) était différente de celle de la Pologne communiste. Sans points de repère et sans langue, mes parents se sentaient démunis, impuissants. Tout cela je l'ai compris beaucoup plus tard, quand, une fois adulte, j'ai immigré au Canada avec mon mari et mon premier enfant. En 1957, je voulais me distancier de cet énervement incessant.

Toutefois je faisais face à mes propres luttes; ce que je désirais avant tout c'était d'avoir des amis « sabras » (c'est-à-dire, nés en Israël), de parler leur langue et de jouer à leurs jeux. Ce n'était pas simple. Les milliers d'enfants fraîchement immigrés de Pologne étaient partout. Dans ma classe, il y en avait une bonne dizaine. Les petits nouveaux arrivants se tenaient ensemble lors des récréations et rentraient ensemble de l'école après les cours. Ils parlaient polonais entre eux. Sans vouloir les insulter, je m'écartais d'eux. Je ressentais très fortement qu'il me fallait m'éloigner autant que possible de ce groupe, qu'il me fallait jouer avec les « sabras ». Jusqu'à présent, je me demande comment j'avais pris cette décision. Personne ne m'avait expliqué quelle était la meilleure manière d'être heureuse dans ce nouveau pays. Contrairement à moi, mes parents ne fréquentaient que les nouveaux arrivants de Pologne.

Alors qu'au bout de quelques mois mon père avait réussi à trouver un emploi, ma mère, elle, continuait à être profondément malheureuse. Elle avait du mal à apprendre la langue, elle détestait la chaleur, les gens qui transpiraient, les sables qui s'étendaient tout autour, les champs de chardons secs et épineux, les cactus qui bordaient les routes. Tout lui était étranger. Et elle se plaignait. Elle répétait qu'elle se trouvait dans le désert, qu'elle se trouvait en Asie, et elle paraissait affligée et inconsolable. Mais comment la consoler alors qu'en fait, ces choses dont elle se plaignait me plaisaient bien? Le soleil, le sable, la chaleur et même les cactus pleins d'épines, j'ai vite appris à les aimer.

Comment à huit ans avais-je pressenti que, pour moi, la clé de l'assimilation était à travers la langue et les jeux? Comment ai-je su que choisir les « sabras » était une stratégie pour m'intégrer? Ma résolution était farouche. Et alors que

Je ressentais très fortement qu'il me fallait m'éloigner autant que possible de ce groupe, qu'il me fallait jouer avec les « sabras ».



Irène Oore, Israël, 1970.

pendant les six premiers mois à l'école j'étais paniquée, je ne comprenais pas, je me sentais perdue, ce qui a suivi relevait du miracle. J'avais trouvé deux ou trois excellentes amies et, en dehors de l'école, je passais tout mon temps en leur compagnie. Nous sautions à la corde, jouions à la marelle et aux billes; il faisait beau tout le temps. Je préparais mes devoirs chez mes amies et leurs parents israéliens essayaient de leur mieux de m'aider. Mon hébreu s'améliorait rapidement. Ma mère se plaignait que je ne me comportais plus comme avant et qu'elle ne me reconnaissait pas. Elle prétendait que je me comportais comme une « sabra ». Que je perdais mes manières polies d'enfant européenne bien élevée. Elle voulait y remédier.

Trois ans après notre arrivée en Israël, ma mère m'inscrivait au pensionnat Saint-Joseph à Jaffa. Chez les sœurs! En Israël! C'était perçu par la société israélienne comme un geste carrément scandaleux. Au pensionnat Saint-Joseph, je redevais à plusieurs égards une petite immigrante. Il me fallait maîtriser une nouvelle langue, le français, et de nouvelles règles de jeu culturelles. Le défi était immense. Je l'ai relevé. Le français est devenu « ma » langue : j'ai fini par faire le bac français et plus tard une licence de français à l'Université de Tel-Aviv.

*J'ai vécu l'Holocauste à travers elle, avec elle, presque tous les jours de ma vie. Je raconte cela dans mon livre intitulé *Le don, la transmission du traumatisme* : la guerre a fait partie de ma vie à travers les récits que m'en a faits ma mère.*

Les guerres

Je suis née pour écouter l'histoire de la Shoah telle que ma mère l'avait vécue. Elle me racontait des fragments de cette histoire traumatisante tous les jours. Ces séances ont commencé quand j'avais quatre ou cinq ans et se sont arrêtées uniquement quelques années avant sa mort. J'ai vécu l'Holocauste à travers elle, avec elle, presque tous les jours de ma vie. Je raconte cela dans mon livre intitulé *Le don, la transmission du traumatisme*⁵ : la guerre a fait partie de ma vie à travers les récits que m'en a faits ma mère. Les immigrants comme mes parents, survivants de la Shoah, profondément traumatisés déjà, arrivaient en Israël, où, ironiquement, ils allaient être retraumatisés par les guerres qui les attendaient là...

Nous arrivions en Israël à peine quatre mois après la guerre de Suez (octobre-novembre 1956). Mes parents osaient croire qu'ils vivraient en paix dans ce nouveau pays. Ils se trompaient. J'étais en dernière année du lycée et les examens du baccalauréat étaient en train de se dérouler lorsque la guerre des Six Jours a éclaté, une guerre éclair, qui a commencé le 5 juin et s'est terminée cinq jours plus tard. Par contre, les attentats-suicides, les actes de terrorisme contre des cibles civiles se sont multipliés. On regardait avec méfiance tout sac de papier dans la rue, au cinéma, dans des bureaux du gouvernement. Ce n'était pas un état de guerre, mais ce n'était pas la paix non plus. Loin de là. En 1969, je me suis mariée et, en 1972, j'ai eu mon premier enfant, un petit garçon.

C'était le 6 octobre 1973, le jour du Yom Kippour, un jour caractérisé par le silence : pas de voitures, pas de bus. Pas de radio ni de télévision non plus. L'enfant venait de s'endormir pour sa sieste. Un sentiment de calme et de paix régnait. Quand, tout d'un coup, un son d'alarme, une sirène qui hurle le danger, un rugissement qui m'a remplie de terreur; il fallait descendre immédiatement au sous-sol qui servait d'abri. J'ai sorti mon enfant de son lit et je suis descendue. Les voisins étaient déjà là. La sirène n'arrêtait pas de hurler. Nous ne savions rien de ce qui arrivait. La radio se taisait. Mon petit garçon m'a demandé en hébreu quel était ce bruit — « mazeh ani shome'ah? »

5 Irène Oore, *Le Don, la transmission du traumatisme*, L'Harmattan, 2023, traduit de l'anglais. (Publication originale : *The Listener, In the Shadow of the Holocaust*, URP, 2019.)

— et sa question tout innocente m'a brisé le cœur. Je crois que c'est à ce moment-là que la décision de quitter ce pays en guerre perpétuelle a germé : je voulais que mon enfant plus jamais n'entende une telle sirène, je voulais lui épargner cette blessure. Je me révoltais contre ce pays où il était nécessaire de se battre pour vivre. Je me révoltais contre ce pays où la paix semblait toujours un rêve lointain et inatteignable, ce pays où il était normal d'avoir des abris sous chaque maison.

La deuxième semaine de la guerre ne s'était pas encore écoulée que je prenais l'autobus pour aller vers le consulat du Canada chercher les formulaires à remplir pour l'obtention d'un visa d'immigration. Le lendemain, je me rendais dans le même but au consulat de l'Australie. Il s'agissait pour moi de partir aussi loin que possible de tous les conflits, loin des tensions et des violences. Loin du terrorisme et loin des missiles. Loin d'une anxiété réprimée et constante. Je me disais que nous irions dans le pays qui nous accueillerait le premier. Mon mari, qui était né en Israël, ne se rendait pas compte qu'une vie sans conflit était possible. Il ne voyait pas la nécessité de l'émigration. Il ne savait pas que l'on pouvait vivre sans aller à l'armée, sans soupçonner que chaque sac en papier dans la rue recelait une bombe, sans écouter les nouvelles plusieurs fois par jour, sans consulter compulsivement les journaux, sans lire tous les jours les avis de décès des garçons de dix-neuf et vingt ans. Moi, par contre, je savais que j'étais émotionnellement incapable de faire face à une autre guerre, puis à une autre encore. Je savais que ce pauvre pays serait en état permanent de guerre, du moins de mon vivant. Les formulaires remplis et soumis, il ne restait qu'à attendre. Notre demande de visa auprès du Canada semblait avancer plus vite que celle auprès de l'Australie. Le sort se chargeait de notre destin. Il y a eu une entrevue assez désagréable, l'employé nous a paru d'une grande arrogance. Ont suivi des visites médicales, chères et embêtantes, et au bout de quelques mois, alors que nous avions presque oublié notre décision de partir, l'enveloppe est arrivée : nous partions!

Le départ et l'arrivée au Canada

Vers la mi-mars 1975, mon mari, mon fils et moi montions à bord d'un avion El-Al à destination de Toronto; nous allions faire escale à Paris. C'est uniquement maintenant en écrivant ce récit de mes migrations que je remarque que certains parallèles entre l'émigration de mes parents de Pologne et mon émigration d'Israël s'imposent; dans les deux cas, c'était un couple avec un enfant qui émigrerait. Cependant alors que mes parents ne parlaient pas l'hébreu, mon mari et moi parlions couramment l'anglais. Cette fois-ci, je n'étais plus l'enfant mais plutôt l'adulte. Cette fois-ci, je savais exactement pourquoi je partais. Dans les deux cas, nous nous sommes arrêtés à Paris. Mon petit garçon venait d'avoir trois ans. À Paris, nous avons passé quelques journées à voir des amis, des camarades de Jaffa. Nous nous sentions en vacances; nous n'avions pas encore pris pleinement conscience de notre réalité d'immigrants.

Je me disais que je pourrais peut-être m'inscrire aux études de la maîtrise. Quelques jours après cette première conversation, on m'a annoncé que je pourrais commencer mes études au mois de septembre, et que j'aurais droit à l'assistanat ainsi qu'à une bourse d'études supérieures de la province.

Au bout de quelques jours à Paris, nous montions dans un avion d'Air Canada à destination de Toronto. Nous allions être hébergés par une amie de ma mère : elle nous offrait généreusement un petit appartement au sous-sol de sa maison. Nous avions de la chance et nous le savions. Le fils de la famille est venu nous chercher à l'aéroport. C'était une journée grise et maussade. Arrivés chez l'amie de ma mère, nous avons dû faire quelques pas de la voiture jusqu'à la maison et nous avons failli tomber, car tout était recouvert d'une fine couche de glace. Un accueil bien canadien!

Nous avons pris une journée pour nous installer au sous-sol et nous avons décidé que j'allais rester avec notre fils à la maison tandis que mon mari se mettrait à chercher du travail. Il était ingénieur et détenait une maîtrise en génie mécanique. Il avait déjà quelques années d'expérience de travail dans ce domaine. Nous ne nous attendions pas à ce qui a suivi. Après chacune des entrevues, on lui expliquait : « *We are sorry, however you do not have Canadian experience and therefore we cannot hire you.* » Tous les jours la même chose. Parfois deux ou trois fois par jour! Pendant presque deux mois.

Nous retournions voir les agents des services d'immigration. Ils ne semblaient pas pouvoir aider, leurs conseils paraissaient inutiles et arrogants à la fois, et nous étions de plus en plus humiliés et frustrés. Le comble, ce fut lorsqu'un de ces agents a trouvé que nous dépensions trop d'argent et nous a offert un « conseil éclairé » : selon lui, nous devons acheter plus de riz, comme faisaient les immigrants chinois, plutôt que de manger de la viande! Mon mari voulait rentrer en Israël.

Retour aux études

C'est alors que nous avons eu l'idée de retourner aux études à l'université. La famille qui nous accueillait nous a dit que l'École de génie à l'Université de Waterloo avait une excellente réputation. Nous pensions que, de cette façon, mon mari pourrait acquérir la fameuse « expérience canadienne » qui lui manquait. Un lundi matin du mois de mai, mon mari est parti avec tous ses diplômes et ses notes du Technion à Haïfa pour parler avec le coordinateur des études supérieures en génie mécanique. Il est rentré le soir même et a annoncé à ma stupéfaction et à celle de nos hôtes qu'il était admis au programme de



Irène Oore, monument des trois industrialistes, Łódź, 2019.

doctorat. Et qu'il pouvait se mettre à travailler immédiatement, en plein milieu du semestre! Il est vrai qu'on l'admettait pour travailler dans un domaine qui ne l'avait jamais intéressé : la mécanique des solides. Le directeur de la faculté serait son directeur de thèse. Celui-ci avait un contrat avec l'industrie et cherchait un étudiant capable de faire partie du projet. Nous sommes partis le lendemain pour chercher un appartement. Le bureau des logements de l'Université nous a dit que nous pourrions louer un appartement dans le complexe des étudiants mariés. Les choses avançaient vite. Je suis allée au Département de français à l'Université de Waterloo avec mon diplôme et mes notes de l'Université de Tel-Aviv. Je me disais que je pourrais peut-être m'inscrire aux études de la maîtrise. Quelques jours après cette première conversation, on m'a annoncé que je pourrais commencer mes études au mois de septembre, et que j'aurais droit à l'assistantat ainsi qu'à une bourse d'études supérieures de la province.

Cet été-là, j'étais seule chez nous lorsque le téléphone a sonné : un agent d'immigration avait appris que mon mari avait commencé ses études au doctorat. Il m'a dit : « *If you people think that you can come to Canada on an immigration visa and then take advantage of our education system rather than start working, you are wrong!*⁶ » Paniquée, j'ai appelé mon mari et je lui ai

6 Traduction : « Si vous pensez vous autres que vous pouvez entrer au Canada sur un visa d'immigration et puis tirer avantage de notre système d'éducation plutôt que de commencer à travailler, vous vous trompez! »

donné le numéro de téléphone de l'agent. Il l'a appelé et lui a dit : « Trouve-moi du travail et j'arrêterai immédiatement mes études, mais si tu n'en es pas capable, arrête de nous harceler ou je me plaindrai auprès de tes supérieurs. » L'agent ne nous a jamais rappelés!

Notre enfant a commencé à fréquenter la garderie affiliée à l'université. Au bout de cinq mois, on nous a dit qu'il semblait tout comprendre, mais ne disait pas un mot. Il hochait la tête pour dire « oui » et il secouait la tête de gauche à droite pour dire « non ». Je lui ai demandé pourquoi il ne parlait pas et il a répondu qu'il craignait de faire des fautes! J'ai compris que cet enfant de trois ans et demi traversait déjà des épreuves propres à l'immigration et que j'étais incapable de lui épargner ces difficultés. Quelques mois plus tard, il parlait sans la moindre faute!

Après un an au Département de français, je terminais mon mémoire portant sur *Une chaîne dans le parc* d'André Langevin⁷. La littérature québécoise m'émerveillait. Je savais que j'allais continuer à l'étudier. Notre fille naissait au mois de novembre 1976, à peine un an et demi après notre arrivée au Canada, et un an plus tard j'obtenais une bourse du Conseil du Canada et je commençais mes études de doctorat à l'Université Western Ontario. Deux fois par semaine, je faisais le trajet entre Waterloo et London. Mon mari terminait son doctorat en un temps record : moins de trois ans⁸! Le champ d'études qui lui avait été imposé a fini par le fasciner! Il obtenait son premier emploi (dans le domaine de l'énergie nucléaire commerciale) avant même d'avoir son diplôme entre les mains. En 1979, notre troisième enfant naissait. Les trois enfants, le travail à temps partiel à l'Université de Waterloo et l'entretien de la maison m'ont ralenti, mais ne m'ont pas arrêtée : je terminais mon doctorat⁹ en 1985 et, avant ma soutenance, j'avais l'offre d'un poste à l'Université Dalhousie, à Halifax. Nous partions une fois de plus.

Nous quittions l'Ontario pour nous installer à Halifax, en Nouvelle-Écosse. Cette fois-ci, nous n'immigrions pas, nous changions plutôt de province. Pourtant, ce déménagement d'une province à l'autre n'était pas sans défis. Il fallait s'adapter aux nouveaux emplois¹⁰, à la nouvelle école pour les trois enfants et à un autre rythme de vie, et il fallait le faire vite. Nous nous sommes sentis « chez nous » en moins d'un an cette fois-ci. Cinq ans après notre arrivée à Halifax naissait notre dernier enfant.

7 Irène Oore, *L'Incommunicabilité et la communication dans Une Chaîne dans le parc* (André Langevin), [Mémoire de maîtrise], University of Waterloo, 1976.

8 Mordecai Oore, *Linear Elastic Analysis of Fatigue Cracks in Piping Tees and a General Solution for Irregular Cracks*, [Thèse de doctorat], University of Waterloo, 1979.

9 Irène Oore, *Le Désir dans l'œuvre romanesque de Marie-Claire Blais*, [Thèse de doctorat], University of Western Ontario, 1985.

10 Alors que je commençais mon travail de professeure à Dalhousie, mon mari, lui, commençait un travail où il fournissait un soutien technique (analyse structurelle) à l'entretien des hélicoptères et des avions à voilure fixe.



Coucher de soleil, Nouvelle-Écosse, 2023. Photo : Irène Oore.

Nous voilà arrivés

J'écris ces mots en regardant par la fenêtre de ma chambre un lac gelé et un coucher de soleil éblouissant. Le ciel est rose et bleu. Et autour de moi s'étend le silence : tout est tranquille. L'harmonie et la paix. Il y a un an, j'ai pris ma retraite. J'ai travaillé à Dalhousie pendant trente-sept ans : j'ai eu une longue carrière universitaire. Je reste en contact avec plusieurs de mes collègues, étudiants et étudiantes. Ils sont devenus mes amis. Mon mari travaille toujours et il aime son travail. Nous avons de la chance et nous le savons.

Il y a moins de trois mois, le 7 octobre 2023, la guerre entre Israël et le Hamas a éclaté. Exactement cinquante ans après la guerre de Yom Kippour. Cinquante ans après ma décision d'émigrer. Avais-je raison? Je crois que, malheureusement, oui, j'avais raison. Depuis cinquante ans il n'y a jamais eu de véritable paix en Israël. Depuis mon enfance, ce que j'ai désiré le plus, ce dont j'ai toujours rêvé, c'était la paix et la sécurité, pour moi et pour ma famille. Le Canada m'a offert cette existence que je cherchais. Et je suis profondément reconnaissante à mon pays d'adoption.

SARA, ROMÉO

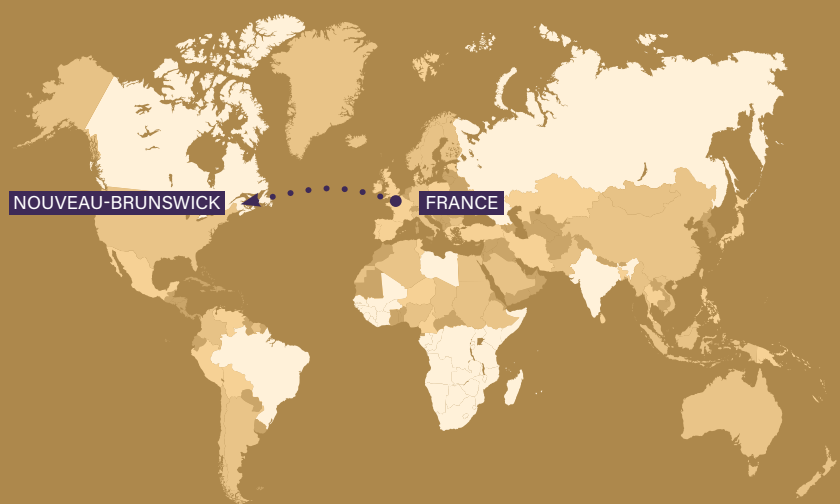
NOUVEAU-BRUNSWICK

PAYS D'ORIGINE : FRANCE



Quand le rêve devient réalité

Depuis mon plus jeune âge, j'ai toujours rêvé de vivre au Canada. Le projet de quitter la France pour vivre à l'étranger est devenu de plus en plus présent dans mon esprit après le suicide de mon père, en 2009. J'ai rencontré mon mari, Sébastien, en 2012. Il avait alors trente ans et moi, dix-huit. À ce moment-là, j'envisageais de partir aux États-Unis comme jeune fille au pair. Je rêvais de la grosse pomme et de vivre ma vie de jeune adulte tout en m'occupant d'enfants. Tout ce que j'aimais! Finalement, nous avons décidé de poser définitivement nos bagages au Canada en octobre 2020, réalisant ainsi mon rêve d'enfance... mais en mieux!



Souvenirs d'enfance

C'est le 1^{er} mai 1994 que ma mère m'a mise au monde, à Voiron, une charmante ville de France célèbre pour la Chartreuse et les chocolats Bonnat. Mon père, Domenico (mais tout le monde l'appelait Mimmo), est un Italien originaire de Calabre, tandis que ma mère, Magali, est Française.

J'ai grandi en écoutant la musique de Springsteen, dont mes oncles raffolaient, et j'ai vécu mes six premières années avec mes grands-parents, aux côtés de ma mère et de mon petit frère Luca, né en 1999. Mon père, lui, vivait toujours en Calabre.

J'ai été choyée par mes grands-parents Rudy, né en Autriche, et Michèle, Française, ainsi que par les quatre frères et sœurs de ma mère. J'ai toujours été très proche de ma famille, mais, une fois mariée et mère, j'ai décidé de prendre le large.

Depuis que je suis toute petite, je suis passionnée par le Canada. Alors oui, cela peut vous paraître un peu trop évident pour vous, mais, en vidant ses cartons, ma mère a retrouvé le dictionnaire *Larousse* que j'avais eu lors de



Mon mari Sébastien, nos enfants, Louise et Liam, et notre chiot, Lexie au champ de citrouilles à Saint John, octobre 2023.

« Préparez-vous, dans cinq à dix ans, nous vivrons là-bas! » Parce que le coup de foudre, nous l'avons eu.

ma dernière année de primaire et, sur la couverture de celui-ci, j'avais écrit : « JTM Canada, un jour j'irai vivre là-bas. ». J'avais onze ans. Dix-huit ans plus tard, je peux dire avec fierté que j'ai réalisé ce rêve en 2020, et je suis contente de partager un bout de mon histoire avec vous.

Le début d'un beau projet

C'est en 2015 que tout commence. Avec mon mari, nous décidons de partir au Canada, plus précisément au Québec, pour des vacances. Durant le même voyage, nous visitons plusieurs villes des États-Unis : New York, Los Angeles et Las Vegas, où nous nous marions le 3 août. C'est notre première fois en Amérique du Nord, et nous sommes fascinés par les grands espaces, la nature et, surtout, la gentillesse et la bienveillance de la population. Nous explorons ces deux pays pendant trois semaines et demie. Quel bonheur! Je me sens chez moi. Quelle légèreté de découvrir tout cela, moi qui travaille en police depuis deux ans, dans une ambiance tendue et anxiogène. Je me vois bien fonder ma famille sur ce continent... mais dans quel pays? Au Canada? Aux États-Unis? Quand nous rentrons en France, nous racontons tout ce que nous avons vu et vécu pendant ce presque mois outre-Atlantique. Et nous sommes clairs : « Préparez-vous, dans cinq à dix ans, nous vivrons là-bas! » Parce que le coup de foudre, nous l'avons eu.

Bientôt notre vie, notre routine reprend son cours. Je retourne travailler. À l'époque, je suis à la police judiciaire de Lyon et mon mari est animateur radio. Je n'ai que vingt-et-un ans et je vois mon travail au sein de la police judiciaire comme une vocation. Puis les choses évoluent. De l'unité informatique, où j'étais entourée d'hommes et où je partais souvent en mission à l'extérieur, je me retrouve dans le service de la documentation criminelle, où je suis exposée aux affaires les plus farfelues, mais aussi les plus sordides et traumatisantes, comme les attentats de Paris, le 13 novembre 2015. Les faits sont indiscutables : je ne veux plus vivre en France, je ne me vois pas construire une famille dans ce milieu menaçant et anxiogène. Cependant, les choses ne se passent pas vraiment comme nous le voulons. Je tombe enceinte de notre premier enfant quelques mois plus tard, et notre petite Louise voit le jour en février 2017. Quel chamboulement et quel bonheur! Elle est parfaite : elle pèse trois kilogrammes six, mesure quarante-huit centimètres, a des yeux bleus et des cheveux noirs. On en est tous fous. Louise, c'est la nouvelle génération : la première petite-fille, arrière-petite-fille et même arrière-arrière-petite-fille. Et quelle fierté! Elle est choyée par toute la famille. Je vous avoue, nous mettons le projet d'immigration entre parenthèses, car nous avons un nouveau rôle à remplir : celui de parents.

Et puis en avril 2018, nous décidons de partir à nouveau en vacances, mais de nous limiter cette fois à Los Angeles et Las Vegas. Nous passons nos premières vacances à trois, et que c'est bon! Et en rentrant en France, nous sommes décidés : nous lançons le projet d'immigration! Parce que retrouver mon emploi de policier, avec mes trois heures de trajet journalier, et subir la mauvaise humeur des Français, ça m'est de plus en plus insupportable. Mais par où commencer? Où partir? Dans un premier temps, nous faisons des recherches en ligne sur le processus d'obtention de la *Green Card* — la carte qui permet de vivre et de travailler de façon permanente aux États-Unis. Nous sommes motivés et pensons sérieusement à faire les démarches... jusqu'à ce que nous apprenions que le président Donald Trump a considérablement réduit les quotas d'immigrants. Tant pis, nous nous rabattons sur le Canada, qui est mon pays d'amour depuis toujours.

Les démarches

De fil en aiguille, nos recherches nous mènent à des groupes d'immigration au Canada sur Facebook. Nous y faisons la connaissance de Monsieur Bianchin, qui nous fait voir le Canada comme le pays où vivre et grandir en famille. Il nous convainc et nous donne les clés pour réussir à immigrer au pays des caribous et du sirop d'érable. Nous sommes en juin 2018. La routine continue, nous n'osons pas trop nous lancer, parce que notre fille est petite, que je suis fonctionnaire, que l'entreprise de photographie de mon mari commence à bien fonctionner... Nous rangeons ce projet dans un coin de notre tête. Parallèlement à cela, je subis du harcèlement au travail, ça ne va plus, je cumule les arrêts de maladie de plusieurs semaines... En janvier 2019, j'apprends aussi que je suis à nouveau enceinte, mais, malheureusement, la grossesse n'aboutit pas, ce que je mets sur le dos de mes employeurs.

Sentier Fundy, 2023.



Et c'est ainsi que ce jour-là, je décide de reprendre notre vie en main et de donner un nouveau tournant à celle-ci. On m'a toujours dit qu'il faut vivre ses rêves, et bien mon rêve à moi c'est celui-là : partir vivre au Canada.

Mon déclic s'appelle Élodie

Et puis en mars 2019, mon amie Élodie m'annonce que son nom a été tiré au sort pour un PVT (permis Vacances-travail). Je suis au téléphone avec elle tandis que mon mari est dans le salon en train de jouer sur la console de jeux. Et pendant qu'elle m'explique tout son projet, je m'inscris au bassin sur le site internet d'Immigration, Réfugiés et Citoyenneté Canada (IRCC). J'en parle très brièvement à Sébastien mon mari, qui me dit « D'accord, fais ce que tu veux. Je te suis. » Mais c'est un homme et, bien entendu, un homme qui joue à la console n'est pas forcément réceptif à tout ce que sa femme peut lui raconter...

Et c'est ainsi que ce jour-là, je décide de reprendre notre vie en main et de donner un nouveau tournant à celle-ci. On m'a toujours dit qu'il faut vivre ses rêves, et bien mon rêve à moi c'est celui-là : partir vivre au Canada. Je suis bien consciente que je pourrais être tirée au sort dans une semaine comme dans deux ans ou même jamais... Mais je veux y croire et je me dis que si ma vie doit être au Canada, peu importe la province, peu importe le temps que ça prendra, que cela se réalisera. Je n'ai pas grand-chose à perdre, mon métier ne me plaît plus, la vie en France devient complètement ingérable et les événements du pays, au fil du temps, nous font sentir que nous ne sommes plus à notre place.

Le tirage au sort

Je m'en vais me coucher à 22 h 50 le 3 juin 2020. Je sais qu'il y a des tirages au sort prévus, mais j'ai décidé de lâcher prise et d'arrêter de scruter mon compte IRCC. J'allais mettre mon téléphone en mode avion quand soudain je vois s'afficher l'icône de l'application Gmail annonçant un nouveau message. J'ouvre et je vois qu'on m'invite à me connecter à mon compte IRCC, ce que je fais aussitôt. Et là... Je crie : « Sébastien! J'ai été tirée au sort!!! » Nous n'en revenons pas. Moi qui m'estimais malchanceuse, j'ai vraiment du mal à croire à ce moment-là que la vie me sourit enfin. C'est comme si elle voulait me dire « Oui Sara, ta place est au Canada. » Sébastien a soudain peur, parce que cela devient concret. Après toutes ces années à imaginer notre départ, nous voilà dans une situation où nous pouvons dire que, dans un an, notre vie sera dans un autre pays et que nous aurons quitté celui-ci, la belle France mal habitée...



Cap Quaco, Saint Martins (2023).

Une bonne nouvelle n'arrive jamais seule

Trois semaines après ce courriel, j'apprends que je suis enceinte. Ça rajoute un peu de difficulté au projet, mais ça n'est pas grave, nous sommes heureux et nous partirons au Canada non pas à trois, mais à quatre. La réaction de nos familles à l'annonce de ce départ est assez mitigée, mais quelque part vite effacée par la jolie nouvelle de ma grossesse. Nous sommes conscients qu'il va falloir vivre à fond cette dernière année sur le sol français, que tout le monde voudra profiter de Louise et du bébé à venir. Aussi, je saisis l'occasion pour partir deux semaines en Italie en octobre 2020, pour visiter ma sœur et ma *Nonna* (grand-mère en italien), et aussi pour aller voir où repose mon papa. Je me rends compte que depuis que nous avons pris la décision de partir, tout nous sourit. Et je suis heureuse.

Notre projet est celui de nous installer en Colombie-Britannique. Parce que c'est la province du Canada où la météo est la plus clémente malgré la pluie (moins de neige, moins froid) et qu'on sera ainsi proche de la Californie, notre État préféré. Le frère de mon parrain y vit depuis 2018 et nous avons eu avec lui de supers échanges qui nous ont motivés à choisir cette province. Nous regardons sur une carte où nous pourrions vivre et quelles garderies les enfants fréquenteraient. Nous recherchons également des pistes d'emplois : dans l'administration pour moi, dans la production cinématographique pour Seb. Nous planifions notre départ pour le 16 juin 2020, afin de profiter au maximum de tous nos proches et de laisser bébé grandir un peu.

Liam naît le 6 mars 2020, quelques jours avant le confinement causé par la COVID-19. Il est beau, il est sage, et qu'est-ce que nous l'aimons! Nos proches peuvent le voir à la maternité malgré les premières restrictions. Nous sentons que les choses vont changer dans les prochains jours...

Le premier confinement

Comme partout, nous restons loin de tout et de nos proches pendant deux mois. Deux mois enfermés dans une maison à la campagne, avec une piscine, cela n'est franchement pas désagréable. D'autant plus que je viens d'accoucher de Liam et je n'ai pas envie de répéter l'expérience de ma précédente grossesse, où j'ai vécu les visites qui s'enchaînaient. Nous pouvons apprendre la vie de famille à quatre et c'est vraiment génial.

Nous apprenons à connaître notre bébé, qui est très facile à vivre. Louise, qui a trois ans, peut apprivoiser son nouveau rôle de grande sœur. Mais nous commençons à être inquiets de notre déménagement outre-Atlantique. Les frontières se ferment et notre départ en Colombie-Britannique est censé se faire le 16 juin 2019.

Changement de plan

Nous voilà à devoir trouver un plan d'action pour ne pas être pénalisés par IRCC. En effet, la lettre d'introduction devant nous permettre d'entrer au Canada est valide jusqu'au 1^{er} juillet 2020. En plus de cela, IRCC impose de nouvelles règles pour franchir les frontières. Même ceux qui ont un permis de travail ouvert doivent s'y plier. Le stress commence à venir, il nous faut absolument une solution pour partir. Je ne trouve pas d'emplois à distance à Vancouver ou alentour, comme il est à présent requis. Je fais part de mon stress à Sébastien qui me dit : « Écoute, je veux bien te suivre partout, mais pas au Québec. » De là, je me suis dit que ce serait certainement la meilleure solution pour nous : je décide de me renseigner pour immigrer ailleurs. De fil en aiguille, je me tourne à nouveau vers des groupes d'immigration au Canada sur Facebook. Je me renseigne sur les provinces autres que le Québec et la Colombie-Britannique. Monsieur Bianchin, notre ami virtuel, n'est jamais loin pour nous conseiller. Et puis mon mari se rappelle que d'anciens clients sont partis vivre au Canada quelques années auparavant et il décide de les relancer et de me mettre en contact avec eux. Ces gens-là habitent maintenant au Nouveau-Brunswick. Au premier abord, dans ma tête, ça a fait « Wow, c'est quoi ce nom barbare et où cette province se trouve-t-elle?! ». Effectivement, en tant que Français, lorsque nous évoquons le Canada, nous pensons « Québec », mais nous oublions que le Canada c'est dix provinces et trois territoires. Je me renseigne donc... On me donne les coordonnées d'une garderie pour que je puisse obtenir une offre d'emploi, condition préalable pour qu'on nous autorise à voyager en temps de COVID-19. Je passe un entretien le jour du premier déconfinement en France, à la mi-mai 2020, avec une garderie francophone basée à Moncton. L'entretien ressemble plus à une discussion qu'à une entrevue officielle comme j'ai pu en connaître, et cela me met immédiatement à l'aise. J'obtiens une réponse favorable de suite et je vais annoncer la bonne nouvelle à Seb ainsi qu'à mon oncle Xavier et à ma tante Maria, chez qui nous nous rendons pour la première fois en deux mois. Nous sommes vraiment très heureux que le projet débloque enfin.

La première approche avec les Canadiens est vraiment positive, nous ne sommes pas habitués à tant de gentillesse et de bienveillance.

Dans les heures qui suivent cette discussion, je reçois l'offre d'emploi, et les papiers sont prêts pour un départ que nous avons pu reculer à octobre 2020 parce qu'une mesure temporaire d'IRCC a prolongé la validité de ma lettre d'introduction de quelques mois. Pourquoi choisir le mois d'octobre? nous direz-vous. Simplement pour profiter d'un dernier été en France avec nos amis et nos familles. Ainsi, nous pouvons rejoindre ma belle-famille dans le sud de la France, visiter Monaco, Nice et Cannes, puis nous emmenons Louise passer une journée à Paris. Et surtout, nous pouvons organiser une fête de départ chez nous, avec tous nos amis et quelques membres de notre famille.

Le départ

Après avoir prouvé à IRCC que mon mari et mes enfants ont besoin de moi et, par conséquent, doivent être autorisés eux aussi à entrer au Canada, nous partons le 28 octobre en direction de Moncton pour notre nouvelle vie. Les aéroports sont vides. Certains touristes voyagent en combinaison blanche avec un masque à oxygène. C'est très effrayant. Les agents de bord sont impressionnés de voir autant de bagages (treize!) et aussi émerveillés du « courage » que nous montrons en quittant tout. Le courage, en réalité, ce serait de rester en France... Le voyage se passe très bien, nous avons une escale d'une nuit à Montréal avant de prendre notre dernier vol pour Moncton le lendemain. Lors de notre arrivée à notre destination finale, le 29 octobre 2020, un taxi nous attend à la sortie. Nous l'avions réservé depuis la France, grâce à une association de nouveaux arrivants qui a pris en charge la course. Ce taxi nous dépose devant notre nouveau chez nous, une petite maison de la rue Main que nous avons louée depuis la France également. Grâce aux anciens clients de Seb, nous avons pu gagner la confiance du propriétaire et signer le contrat de location en amont. C'est donc parti pour quatorze jours d'enfermement dans cinquante mètres carrés, avec une petite fille de trois ans et demi et un bébé de sept mois.

À la découverte de notre nouvelle vie canadienne

C'est la mi-novembre 2020 lorsque, enfin, nous pouvons sortir respirer le grand air frais canadien. Nous voilà partis à l'aventure, à pieds et en poussette, avec les enfants. La première chose que nous faisons, c'est d'obtenir nos permis de conduire et de demander une carte de santé auprès de Service Nouveau-Brunswick. La première approche avec les Canadiens est vraiment positive,

nous ne sommes pas habitués à tant de gentillesse et de bienveillance. Puis nous allons faire des courses au Sobey's qui se situe près de notre logement, et nous faisons aussi une balade autour du petit lac en face de chez nous. Dans les jours qui suivent, après plusieurs allers-retours au travail en taxi, nous achetons une voiture. Elle nous permet de goûter la liberté et nous partons en vadrouille aux alentours de Moncton, à la découverte de nouveaux endroits comme Shediac et Dieppe.

Le travail

En France, je travaillais au sein de la police judiciaire, comme je vous l'ai expliqué au début de mon récit. Cela se passait mal et j'avais dit à mon mari que, si le harcèlement continuait, je ferais en sorte de devenir assistante maternelle à la maison (gardienne d'enfants). C'est donc tout naturellement que j'ai accepté un emploi d'éducatrice de la petite enfance dans une garderie de Moncton. Cependant, je pense que j'avais trop idéalisé le métier ou, alors, que le choc des cultures est trop important, je ne sais pas. Mais ce qui est sûr, c'est que je ne me sens pas tellement à ma place dans cette garderie, même si travailler avec des bébés est génial. Le salaire est aussi vraiment bas, et mon mari ne peut toujours pas commencer à travailler, car nous n'avons pas encore tous les papiers requis pour qu'il obtienne son permis de travail. Donc nos économies fondent comme neige au soleil! Sans compter que je dois payer la garderie pour Louise, parce qu'elle a besoin d'une vie sociale et, surtout, parce que je veux qu'elle se mette à l'anglais. Je reste en poste pendant deux mois, jusqu'à ce qu'une nouvelle opportunité s'offre à moi.

On déménage encore!

Fin décembre 2020, alors que nous sommes au restaurant, je reçois un courriel de la part d'une garderie francophone basée à Saint John, à cent cinquante kilomètres de là. J'en parle à mon mari en disant qu'ils ont mis neuf mois à répondre à mon courriel, que c'est étrange de venir vers moi si tardivement. Je réponds alors quelque chose comme « Nous venons de faire six mille kilomètres et de nous installer à Moncton, je me vois mal repartir et bâtir ce que nous venons de commencer à construire, mais si vous avez une offre que je ne peux pas refuser, alors je veux bien que l'on se rencontre. » Effectivement, je ne peux pas négliger l'offre proposée : salaire plus élevé, avantages sociaux et cinquante pour cent de réduction sur les frais de garde de mes enfants. Il s'avère que nous devons nous rendre à Saint John de toute façon pour faire le dédouanement de notre conteneur, alors je propose à la directrice de la rencontrer le 31 décembre 2020. Chose faite.

Le contact se passe très bien, les locaux sont beaux. Je sors de l'entretien conquise et vais vers mon mari qui attend dans la voiture avec Liam. Il a déjà anticipé et cherché des logements à visiter dans les prochains jours, car nous avons eu un véritable coup de cœur pour la ville en arrivant. Le centre-ville de

Saint John, « uptown », est un quartier aux immeubles en briques rouges qui nous fait penser aux quartiers chics de New York ou encore à certains coins du nord de la France. Nous savons que nous poserons nos valises définitivement ici. Quelques jours plus tard, nous devons retourner à Saint John pour visiter des appartements. Un retient notre attention, et nous signons un bail. Il se situe dans l'ouest de la ville, de l'autre côté du pont. Nous en profitons pour aller chez nos amis Manu et Béa, qui vivent depuis quelques années à Kingston, une petite péninsule à une trentaine de kilomètres au nord de Saint John. Pour nous y rendre, nous avons utilisé le ferry, ce qui a émerveillé les enfants. La vie est parfois bien faite... Nous avions en France une coiffeuse appelée Édith. Il se trouve qu'Édith est une très bonne amie de Manu et Béa et elle nous a mis en contact avec eux, lorsqu'elle a su que nous partions dans la même province qu'eux. Après notre petit week-end dans le sud-ouest du Nouveau-Brunswick, il nous faut à présent nous remettre dans les cartons de déménagement. Cette distance nous stresse bien plus que les six mille kilomètres faits trois mois plus tôt...

Nouvelle vie, bis

Quelques jours après avoir emménagé à Saint John, je commence mon nouveau travail à la garderie de Quispamsis. Je travaille en binôme dans la classe des trois ans. J'aime ce que je fais et la garderie a, selon moi, des moyens plus conséquents que celle où j'ai travaillé en arrivant. J'aime ma classe, et j'aime



Les plus hautes marées du monde se trouvent dans la baie de Fundy, ici à Saint Martins.

l'organisation. Les enfants sont adorables, et nous faisons plein d'activités ensemble. Le défi pour moi, c'est principalement la langue anglaise, car il faut savoir que nous sommes dans la partie du Nouveau-Brunswick où le français est minoritaire. Donc la majorité des enfants parlent en anglais, « car c'est plus facile » d'après eux. Quant à Louise et Liam, ils sont dans la même garderie que moi. Je peux donc avoir un œil sur eux toute la journée. Liam a dix mois quand il commence à être gardé et il s'adapte très bien. Louise est placée dans la classe des prématernelles et elle trouve tout de suite de nouveaux amis. Entre-temps, nous réussissons à réunir les papiers nécessaires pour Seb et, à la fin de janvier 2021, il reçoit son permis de travail temporaire, l'autorisant à travailler au Canada. Le premier emploi qu'il occupe, c'est cuisinier dans la garderie où je travaille et où les enfants sont. Trop fun! Tous les matins, nous partons tous les quatre au travail et nous sommes tous les quatre toute la journée au même endroit. C'est rassurant. Mais mon mari ne reste pas longtemps à ce poste, car il a envie d'évoluer dans son domaine d'origine : la radio et la culture. En juillet 2021, il devient employé de la radio francophone de Saint John, pour son plus grand bonheur! En France, il a été pendant plus de vingt ans animateur radio avant de développer son entreprise de photographe professionnel. Retourner à ses premiers amours est comme une renaissance pour lui. Et son évolution professionnelle est exemplaire à mes yeux. Car lorsqu'on quitte son pays d'origine, il faut accepter de tout recommencer à zéro dans le pays d'accueil. Sébastien est l'exemple même que tout est possible, il faut s'en donner les moyens et y croire.

Au fur et à mesure des mois qui passent, la routine s'installe pour nous quatre. Nous commençons à sortir, à visiter les alentours, et nous sommes très heureux. Les enfants se font des amis et nous découvrons la joie des fêtes d'anniversaire à la canadienne, c'est-à-dire que les parents restent à la fête avec leur enfant, ce qui n'est pas le cas en France. Louise a une fête d'anniversaire toutes les fins de semaine pendant une période, ce qui nous permet d'aller à la rencontre de Canadiens et, ainsi, de nous lier d'amitié avec certains d'entre eux. Louise devient bilingue malgré le fait d'être en garderie francophone et, très honnêtement, nous en sommes fiers.

Un nouveau travail

Après avoir contracté la COVID-19 au début janvier 2022 et avoir été en arrêt de travail pendant six semaines, je me dis qu'il est temps de chercher un autre emploi, car je ne me plais plus du tout dans la garderie où je travaille. Une fois de plus nous constatons que la vie est vraiment bien faite, puisque le jour des quarante ans de mon mari, nous rencontrons au restaurant à Saint Andrews une famille de Français avec qui nous échangeons sur nos vies canadiennes. Lorsque je mentionne mon désir de trouver un autre emploi ailleurs, Christine me dit : « Et bien, pourquoi tu ne postulerais pas à l'hôpital régional? Ils sont en recherche constante de personnel francophone, tu n'es pas obligée d'être parfaitement bilingue! ». Là, j'ai un déclic et, le soir, j'envoie ma candidature

Notre vie change en mieux, et je suis vraiment ravie de rentrer dans ce grand réseau de santé. Je découvre un univers professionnel plus stable, plein de bienveillance, un peu comme une nouvelle famille finalement.

pour un poste qui me correspond, celui de secrétaire au centre cardiaque. Étonnamment, j'ai un retour très rapide de la part de la gestionnaire, qui me convoque à un entretien trois semaines plus tard, au début de mars 2022 — en anglais. J'ai un mouvement de panique, car je ne parle pas encore anglais au point de pouvoir me considérer comme bilingue. Alors pendant ces trois semaines, je travaille énormément sur l'entretien, j'écris à des infirmières et à des gestionnaires de mon entourage pour savoir quels types de questions on pourrait me poser, j'utilise Google Traduction pour écrire mes réponses sur un cahier que j'ai acheté pour l'occasion... Et me voilà, début mars, à passer cet entretien en virtuel avec la directrice et la gestionnaire. Elles me font comprendre qu'elles doivent voir d'autres personnes et que je serai contactée ultérieurement, dans un délai d'une semaine. Mais le lendemain, couchée car encore malade du COVID-19, j'entends mon téléphone sonner et c'est la directrice qui m'annonce la bonne nouvelle : ma candidature a été retenue et je commencerai à la mi-mars 2022. Je suis trop heureuse, trop heureuse de quitter mon employeur, trop heureuse d'avoir un salaire qui va me rapporter dix dollars de plus l'heure et, surtout, trop heureuse de retrouver un emploi qui me correspond. Notre vie change en mieux, et je suis vraiment ravie de rentrer dans ce grand réseau de santé. Je découvre un univers professionnel plus stable, plein de bienveillance, un peu comme une nouvelle famille finalement. Mon poste est bilingue, et l'anglais est un véritable défi au début de mon embauche. Jessica, qui me forme pour le poste, ne me parle qu'anglais, les logiciels sont en anglais et, comme je ne suis pas habituée à travailler huit heures par jour en anglais, mon cerveau est fatigué quand la journée s'achève. Aujourd'hui, deux ans plus tard, je suis fière d'y être arrivée et de me sentir bilingue.

Et côté perso? Comment ça se passe trois ans plus tard?

Du fait d'avoir démissionné de la garderie, on m'a imposé de reprendre mes enfants. N'ayant aucune autre garderie francophone dans le coin, nous avons été contraints de mettre Louise et Liam en garderie anglophone et, avec le recul, c'est la meilleure décision de notre vie concernant leur éducation. Nous les avons trouvés plus épanouis et, surtout, ils ont acquis l'anglais comme deuxième langue. Nous sommes tellement fiers! Louise fréquente maintenant une école anglophone et nous avons eu une réflexion touchante de la part de son institutrice : « Si je n'avais pas su que Louise était francophone, je ne m'en

serais jamais douté, son anglais est parfait ». Notre but de bilinguisme pour nos enfants est atteint. Louise m'a souvent demandé pourquoi c'est une chance de savoir parler deux langues. Je lui ai répondu que grâce à cet avantage, elle pourra faire tous les métiers qu'elle voudra, n'importe où au Canada et même à l'étranger. Louise étant une petite fille pleine d'ambitions et de capacités, elle s'est sentie fière de cela.

Nous avons eu également la visite de nos familles et d'une amie. Ma meilleure amie, Emma, est venue nous voir pendant deux semaines juste à l'ouverture postpandémique des frontières, en novembre 2021. Cela m'a fait énormément de bien de voir une tête familière dans notre nouvelle vie. Nous avons beaucoup visité et passé du bon temps tous ensemble entre les matchs de hockey et les balades en bord d'océan. Puis ce sont ma maman, mon petit frère et ma tante Anne qui sont venus quelques mois plus tard, en avril 2022. Ma mère était heureuse et convaincue que nous avons certainement pris la meilleure décision en venant habiter ici. Mes grands-parents, eux, sont venus en mai 2023. C'était leur premier grand voyage, et quelle fierté de leur avoir fait quitter la France pour quelques semaines! Mon grand-père a réalisé son rêve de venir au Canada et il projette de revenir nous rendre visite prochainement. Mon mari a eu la visite surprise de sa maman et de son beau-papa au mois d'octobre 2023. J'ai réussi à garder le secret pendant sept mois et nous lui avons fait la surprise de leur venue... sur son lieu de travail. C'était émouvant!

D'un point de vue plus personnel, j'ai appris également au printemps 2023 que j'étais enceinte, mais la grossesse s'est brutalement terminée au bout de quatorze semaines. Gros coup de massue. Toutefois, la prise en charge par le gynécologue a été et demeure exceptionnelle. On espère un petit bébé au courant de 2024.

Nous avons souvent tendance à critiquer le système de santé canadien ou néo-brunswickois du fait que nous avons la sécurité sociale en France. Mais je peux vous garantir que nous avons un suivi médical sérieux et fiable, que ce soit pour les enfants ou pour nous, adultes. La seule différence que je note à ce jour, ce serait au niveau de la grossesse qui n'est, selon moi, pas assez suivie pour quelqu'un qui n'a pas eu d'antécédents ou qui n'a jamais eu de grossesse au Canada. Mais à cause de mon malheur, je suis à présent entre de bonnes mains et je remercie mon super gynécologue Craig de prendre soin de ma santé et de suivre notre projet d'enfant de près.

D'un point de vue global, 2023 a été marquée par l'obtention de notre résidence permanente. Nous étions heureusement en permis fermé depuis la fin de mon PVT, ce qui représentait un pas de plus vers la citoyenneté canadienne. Grâce à ce nouveau statut, nous avons pu acheter notre première maison, et quel bonheur que d'avoir réussi à devenir propriétaires au Canada!

Pour conclure ce petit récit, je n'aurais qu'une seule chose à vous dire : croyez en vos rêves et donnez-vous les moyens de les réaliser. Nous n'avons qu'une seule vie.

Conclusion

Elles ont dit...

Pour vous, que représente ce projet d'écriture? Avez-vous des attentes particulières?

Ce projet d'écriture est pour moi une opportunité de libérer la parole en témoignant de mon expérience d'immigration au sein de la province du Nouveau-Brunswick, qui est, malheureusement peu connue. Je peux ainsi exposer différents épisodes de notre immigration, dont la finalité est la réussite de notre projet personnel et professionnel.

Nadia Angélique

Ce projet d'écriture est pour moi l'occasion de partager mon histoire et mon parcours, et de faire un bilan personnel sur mes quatre années d'immigration au Canada. J'aimerais que les lecteurs puissent découvrir le Canada à travers mes yeux et vivre quelques-unes de mes aventures.

J'aimerais aussi que mon récit puisse servir à d'autres femmes qui souhaitent immigrer, qu'il les aide à mieux appréhender les défis que j'ai rencontrés et à comprendre comment s'intégrer au mieux dans une communauté francophone d'une province rurale.

Maryne Floch-Le Goff

Ce projet d'écriture est à la fois une célébration des étapes (et des épreuves!) sur mon chemin d'immigration, mais c'est aussi un témoignage d'amour, de résilience et, je l'espère, d'inspiration pour les personnes qui sont dans ce processus ou vivent l'immigration. C'est enfin une main tendue vers les Canadiens natifs, une porte ouverte sur un monde avec lequel ils sont peut-être moins familiers, une façon de voir « de l'intérieur » nos réalités et de créer des ponts pour s'inscrire au mieux dans une société commune respectueuse et soudée.

Hélène Lebon

En tant que femme immigrante, c'est témoigner de mon parcours et de celui de ma famille (vingt ans) entre le Québec et l'Acadie. Parler de ces années de doutes, de grands échecs, et aussi de grandes réussites et accomplissements, comme de souligner toutes les inconnues auxquelles nous avons dû faire face; chacun à notre niveau en tant que famille (deux parents et deux filles, l'une de quinze ans et l'autre de trois ans et demi). Que ceci puisse aussi aider les instances gouvernementales (provinciales-fédérales) à bien réfléchir en termes de soutien aux femmes immigrantes face à leurs défis de mères, professionnelles, humaines, dans une nouvelle culture, parfois une nouvelle langue...

Guylaine Joly

Il était important pour moi d'écrire ce récit pour passer en revue mon expérience de l'immigration avec authenticité. Cette introspection m'a permis de comprendre mes émotions fluctuantes, mes craintes et mes frustrations, et aussi de prendre conscience de mes accomplissements face à l'ampleur de ce projet.

Désirée Ghosn

Pour moi, ce projet représente une belle part de ma vie, précisément les six dernières années. J'ai envie de dire le commencement d'une suite d'événements jusqu'à leur dénouement heureux.

Ce projet est très significatif car tombant au moment juste.

Georgia Mbea

Ce projet d'écriture représente une expérience cathartique où j'ai pu exprimer mes pensées, expériences et émotions de manière authentique. J'espère que mon récit pourra servir d'inspiration et de source d'espoir, en particulier pour d'autres femmes qui pourraient traverser des défis similaires.

Annette Mutombo

Ce projet d'écriture me permet d'avoir l'occasion d'écrire et d'apprendre à le faire. Aussi, comme personne nouvellement arrivée au Canada, cela me permet d'avoir des retours d'expériences d'autres femmes francophones immigrantes. Je n'ai pas d'attentes particulières sinon le partage.

Rosélia Niambi

Ce projet d'écriture représente pour moi une bonne occasion de faire le point sur mon parcours et sur ce que j'ai accompli jusqu'ici, en termes de vécu et d'aventures à l'étranger. C'est aussi l'occasion d'échanger avec des femmes aux parcours et aux personnalités extraordinaires, et de me rendre compte que chaque parcours est unique et digne d'être raconté. Jusqu'alors, je trouvais mes expériences et mes voyages banals et peu intéressants, mais je suis maintenant fière d'en témoigner.

Clémence Noury

Ce projet représente pour moi une occasion pour réfléchir à mon parcours individuel afin de mieux comprendre ma vie et mes appartenances. Quant à mes attentes, j'espère mieux connaître les autres participantes et lancer une conversation qui se poursuivra.

Irène Oore

Ce projet d'écriture vise à garder une trace écrite de notre parcours d'immigration jusqu'au Canada, pour que nos enfants, plus tard, comprennent notre décision de quitter la France et de faire tous ces sacrifices. Ils avaient à l'époque trois ans pour Louise et sept mois pour Liam.

Sara Roméo

Depuis que vous résidez dans cette province, quelles actions avez-vous entreprises pour aider les autres, que ce soit au travail, à l'école ou dans votre communauté, à mieux vous connaître?

(Par exemple : bénévolat, participation à des cinq-à-sept, pause-café, etc.)

Depuis que je réside au Nouveau-Brunswick, j'ai eu plusieurs fois l'occasion de faire du bénévolat :

- J'ai été bénévole lors de nombreuses activités tenues dans le cadre du Congrès mondial acadien de 2019, à Dieppe. Ce fut une belle opportunité de côtoyer des Acadien-ne-s de différents pays et de partager avec des bénévoles.
- J'ai eu la chance d'avoir un mandat de trois ans en tant que conseillère au sein de l'Association francophone des parents du Nouveau-Brunswick. Ce fut une belle expérience, qui m'a permis de témoigner des défis que rencontrent tous les parents, y compris ceux qui sont immigrants.
- Au sein du CAFI (Centre d'accueil et d'accompagnement francophone des immigrants du Sud-Est du Nouveau-Brunswick), je participe à un club de lecture. Ce club permet à des personnes néo-brunswickoises et immigrantes d'échanger autour d'un livre. En septembre dernier, j'ai aussi fait un jumelage pour accompagner une personne immigrante. Lors d'un événement organisé par le CAFI, en novembre dernier, j'ai participé à une table ronde sur le thème de l'accueil au Nouveau-Brunswick.

Nadia Angélique

Je réside en Nouvelle-Écosse depuis moins d'un an (onze mois). Depuis mon installation dans cette province, j'ai activement cherché à m'intégrer dans ma communauté en participant à diverses activités. Au sein de mon emploi, j'ai pris l'initiative de m'impliquer dans les événements sociaux organisés par l'entreprise, ce qui m'a permis de rencontrer mes collègues dans un cadre plus informel et de tisser des liens au-delà du travail quotidien. J'ai également choisi de m'engager au sein de ma communauté religieuse en prenant part à différentes activités organisées par l'église locale. J'ai pu contribuer à des initiatives caritatives et sociales. En ce qui concerne la communauté francophone, j'ai participé à quelques événements de réseautage du Conseil de développement économique de la Nouvelle-Écosse et de la Fédération des femmes acadiennes de la Nouvelle-Écosse.

Annette Mutombo

À mon tour, je me suis engagée à contribuer à la communauté en offrant des séances de coaching aux nouveaux arrivants. Mon objectif est de les aider à développer une pensée positive, une résilience et une flexibilité accrues, afin de naviguer à travers les changements, de faciliter leur adaptation et leur intégration harmonieuse dans leur nouvel environnement.

Désirée Ghosn

Je n'ai pour l'instant pas participé à des activités de bénévolat, mais j'essaie de participer à des événements culturels organisés dans la ville.

Rosélia Niambi

Je suis arrivée à l'Île-du-Prince-Édouard en janvier 2021. Ayant obtenu un poste de gestionnaire de projets dans un organisme communautaire francophone, j'ai donc été intégrée immédiatement et j'ai pu rencontrer plusieurs personnes de la communauté via mon travail. Toutefois, avec mon conjoint, nous avons aussi voulu nous impliquer à titre de participants ou de bénévoles, principalement dans des événements communautaires francophones et dans des festivals anglophones (nous affectionnons particulièrement les festivals) comme le Festival Route 11, le festival Goolaholla des East Pointers et le River Clyde Pageant.

En juin 2022, pour m'impliquer dans ma communauté, j'ai également commencé à siéger à un conseil d'administration (Centre communautaire de la région de Rustico), d'abord à titre de secrétaire, puis de vice-présidente. À ce titre, et dans le cadre des fonctions que j'occupe depuis octobre 2023 au conseil économique francophone de la province (agente de développement), je participe souvent aux rencontres et aux assemblées générales d'organismes communautaires.

Maryne Floch-Le Goff

Dans le cadre de mon travail, j'enseigne le français à des adultes et en profite pour leur faire découvrir la culture française et francophone. Je suis également bénévole au Musée canadien de l'immigration du Quai 21, à Halifax, où j'effectue une permanence hebdomadaire. J'ai aussi participé à quelques événements organisés par la bibliothèque centrale ou l'Alliance française. De manière générale, je suis toujours ouverte à découvrir de nouvelles activités et à rencontrer de nouvelles personnes lorsque j'en ai l'occasion.

Clémence Noury

- Encadrement pédagogique et artistique des jeunes publics, de petite enfance à jeunes adultes.
- Direction d'une école de danse durant cinq ans, puis en scolaire, suppléance, ateliers artistiques...

Guylaine Joly

J'ai été professeure à Dalhousie et, dans ce rôle, j'ai eu l'occasion d'interagir avec des centaines d'étudiantes et d'étudiants du Canada et de l'étranger. Ceux-ci ont eu la possibilité de mieux me connaître dans ce contexte. Toutefois, ils n'ont jamais connu les détails de mon parcours migratoire comme je les explique dans mon récit.

Irène Oore

J'ai fait partie du conseil d'administration d'une association de femmes (Actions Femmes Île-du-Prince-Édouard) pendant deux ans et, maintenant, avec mon travail de documentariste, je m'attèle à filmer les histoires d'ici.

Hélène Lebon

Près de neuf ans aujourd'hui que je suis tant dans le don de moi que l'échange avec l'autre car, je le pense, le voyage de la vie c'est tout cela, alors comment ne pas le vivre pleinement et au mieux! (C'est dire que la liste de faits, actes et implications est longue en termes de bénévolat, de cinq-à-sept, et bien plus) et ne nécessite pas forcément énumération (*sourire*).

Georgia Mbea

J'ai commencé à travailler dans une garderie francophone de ma ville (Saint John), car il était important pour moi de me faire connaître, de partager ma culture française de France et, surtout, de réseauter avec d'autres parents. L'avantage que j'avais, c'était d'avoir mes enfants gardés dans cette même garderie, donc les parents de leurs amis sont très vite devenus nos premiers amis canadiens. Je pense qu'avoir des enfants aide énormément à construire un réseau sur lequel on peut compter et qui nous aide à évoluer.

Sara Roméo

Est-ce que ces actions ont participé à faire tomber des préjugés et contribué à une meilleure compréhension de vos origines ou de votre culture? Pouvez-vous nous expliquer comment?

Toutes ces activités bénévoles sont des occasions de partage avec des personnes néo-brunswickoises, acadiennes ou immigrantes. Pour moi, c'est un enrichissement mutuel, qui permet de mieux se comprendre. Par exemple, certaines personnes peuvent avoir comme préjugés que les Françaises et Français sont blancs, donc je suis particulièrement fière de montrer que la France est aussi un pays multiculturel. Cela permet de soulever certains préjugés sur mon pays d'origine.

Nadia Angélique

La communauté francophone de l'île semble plutôt habituée à voir des immigrés français rejoindre ses rangs et connaître assez bien notre culture. Cependant, il est difficile de s'intégrer réellement et d'être considérés comme faisant partie de la communauté ici, selon mon opinion. Cela fait trois ans que je vis à l'île et les insulaires me considèrent toujours comme une nouvelle arrivante, une Française de passage, et ils ne prennent pas forcément la peine de retenir mon nom par exemple. Ils ont du mal à réaliser qu'ils pourraient être plus accueillants.

Maryne Floch-Le Goff

Participer aux rencontres et m'introduire auprès des gens m'a rendue plus fière de mon origine libanaise, surtout que la communauté libanaise est parmi les plus anciennes communautés immigrantes en Nouvelle-Écosse et qu'elle a fait une contribution remarquable au développement économique de la province.

Désirée Ghosn

Le meilleur moyen de s'intégrer à mes yeux est d'aller toucher les enfants de notre communauté. Clairement, ceci m'a aidée à trouver ma place comme artiste et pédagogue avec mon identité française. Ainsi, au fil du temps, ce bagage m'a permis de faire carrière ici comme artiste et pédagogue en danse et rythme, puis comme autrice et créatrice.

Guylaine Joly

Je pense que oui. Les occasions de rencontres sont souvent des opportunités de dialogue. Aborder des thématiques de santé mentale, charge mentale, etc. Au sein d'une population de femmes par exemple, ça permet de trouver des points communs et de souligner aussi le particularisme de l'immigration, dans une perspective intersectionnelle.

Hélène Lebon

Non, je ne sais pas trop en termes de préjugés, car dans le fond, je pense que les lectures, voire les interprétations, varient d'une personne à l'autre. Je me contente de faire du mieux que je peux selon mes capacités et mes disponibilités mentales, physiques, émotionnelles, sociales et énergétiques.

Le voyage est long, il est lourd, surtout quand on est seul (sans famille ni amis). Je dirais même avec honnêteté que c'est même encore plus dur lorsque, malgré la distance, la famille s'efforce à jouer le rôle d'obstacle à notre avancée. C'est la raison pour laquelle je mets un réel accent à relativiser absolument tout, car tout le long du chemin, l'être humain ne cesse de révéler ses multiples talents d'acteurs (pour y mettre un peu d'humour) (*rires*), et c'est parfois très difficile à gérer en termes d'affects, de brisures, de traumatismes.

Georgia Mbea

Bien que je n'aie pas spécifiquement rencontré de préjugés, je crois que mes actions ont favorisé une ouverture d'esprit et une meilleure compréhension mutuelle. J'ai pu présenter ma culture de manière positive.

Annette Mutombo

Malheureusement, et bien que je ne pense pas venir d'une culture si différente de celle d'ici, mes expériences en termes de recherche d'emploi à Halifax m'ont démontré qu'il était difficile de s'intégrer sur le marché du travail local en tant qu'étrangère. Seuls les organismes francophones ont répondu à mes candidatures. De même, c'est surtout auprès de la communauté française et francophone que j'ai pu tisser des liens d'amitié à Halifax.

Clémence Noury

En tant que professeure, je suis restée discrète sur mon origine et ma culture. Toutefois, indirectement, mes étudiantes et étudiants ont compris quelles étaient mes valeurs et surtout mon engagement envers eux. C'est ainsi que ce projet d'écriture a été une occasion unique pour raconter plus directement mon passé personnel.

Irène Oore

Dans plusieurs cultures, la femme joue un rôle central dans l'éducation et la transmission des valeurs. Comment cela se traduit-il dans votre cas, ici au Canada? Quelle(s) tradition(s) avez-vous reçue(s) de votre mère, ou d'une figure féminine/ maternelle, et que vous perpétuez encore aujourd'hui?

Ce ne sont pas tant les traditions que les valeurs que j'ai pu recevoir de différentes figures patriarcales et matriarcales. Parmi celles-ci, la justice et l'équité sont des valeurs particulièrement importantes pour moi. Il est important de traiter les êtres humains de la même manière, quel que soit leur pays d'origine, leur religion, leur genre, leur orientation sexuelle... Je me sens libre d'exprimer ces valeurs au Canada comme en France, et je les inculque à mes enfants.

Nadia Angélique

J'ai reçu une éducation très féministe, ce qui m'a toujours encouragée à être indépendante, y compris financièrement, et à ne pas me mettre de barrières dans mes études ou ma carrière, car je pouvais tout faire. Ce sont des valeurs qui me tiennent à cœur, que j'applique aujourd'hui et que je veux transmettre à ma fille.

Maryne Floch-Le Goff

J'essaie autant que possible de maintenir les coutumes et rituels qui m'ont accompagnée pendant mon enfance et que j'ai inculqués à ma petite famille. Ainsi, en tant que chrétiens, nous avons gardé nos rituels de prière, nous célébrons Noël et Pâques à Halifax comme nous le faisons à Beyrouth, et mes enfants communiquent régulièrement avec leurs grands-mères, tantes, oncles et cousines malgré les différents fuseaux horaires.

Désirée Ghosn

L'amour et la transmission de mes savoirs de créatrice pluridisciplinaire, UN GRAND HÉRITAGE de ma grand-mère qui m'a initiée très jeune à la couture et donné l'exemple de qui je pouvais devenir. Ses valeurs — bienveillance, dévouement, travail acharné, courage de se battre pour ce que nous croyons (la JUSTICE pour elle était sacrée), savoir aussi se relever devant toute difficulté, malgré les obstacles et abus de certains humains — ont fait de moi la femme, l'artiste et la pédagogue que je suis. Je fais donc vivre son enseignement, son exemple avec mes jeunes et je construis leurs savoirs, certes, mais aussi leur force mentale et la confiance en eux qui parfois manquent à beaucoup d'entre eux. J'ai quatre enfants, j'ai eu des centaines d'élèves en trente-cinq ans, dont vingt ici, j'ai vu des chemins bien difficiles, des douleurs violentes à vivre, des doutes existentiels, et j'ai donné mon maximum, avec tout mon cœur, pour les accompagner et même les hisser à leurs sommets, même si eux ne le croyaient pas possible.

Guylaine Joly

J'ai apporté des habitudes de vie, notamment pour l'épicerie et les repas dans ma famille recomposée, mais les enfants étaient déjà grands quand je suis arrivée. On a surtout appris à vivre ensemble et découvert que, bien que francophones, nos cultures étaient très différentes!

Hélène Lebon

Je dirais que c'est une question aussi intéressante qu'éclairante, car au fil des ans je me suis façonnée en dehors du pot placé devant moi, pour ne pas dire en dehors du moule dans lequel on m'a voulue d'être façonnée (de me façonner). C'est dire que la femme que je suis jusqu'ici et aspire à être se renouvelle en constance, se défait, se fait et se refait selon ses vécus, expériences, journées, guérisons, conscientisations, compréhensions et, surtout, « ses écoutes ».

Oui, les « écoutes » de ses silences qui lui permettent de savoir exactement ce qu'il en est au courant de chaque situation donnée. Ses silences qui demandent à être entendus, écoutés, reçus de manière à couler en eux-mêmes dans leur profondeur et leurs recoins sans être biaisés ou abrégés, de manière à révéler beaucoup plus de choses... bien plus en réalité : la source des choses, des émotions, des réactions, des mécanismes, des approches.

Georgia Mbea

J'essaye de me rendre disponible pour aider les autres, comme le faisait ma mère.

Rosélia Niambi

J'ai la chance d'être entourée de femmes fortes qui ont su faire face à l'adversité et aller de l'avant malgré les obstacles que la vie a placés sur leur chemin. Grâce à elles, j'ai appris l'art de la débrouille, que je mets en pratique au quotidien, notamment en vivant loin de ma famille et de mes amis.

Clémence Noury

Ma mère a eu une énorme influence dans ma vie. Elle croyait avant tout à l'authenticité, à l'intégrité et à l'honnêteté. Ma mère détestait l'hypocrisie et la mauvaise foi. J'ai transmis ces valeurs à mes quatre enfants et j'ai pu également les transmettre dans le contexte universitaire. En effet, j'ai eu le privilège de me présenter devant mes classes presque tous les jours à travers des dizaines d'années et de leur faire valoir l'importance d'exprimer sa pensée et son ressenti avec clarté et cohérence, de dire la vérité d'une façon authentique et responsable et, avant tout, de respecter autrui dans sa différence.

Irène Oore

J'ai passé les six premières années de ma vie chez mes grands-parents avec ma mère. J'avais donc deux figures maternelles avec moi, et même encore après, puisque nous étions souvent gardés par nos grands-parents. J'aimais énormément faire des gâteaux avec ma mamie, et c'est quelque chose que je continue de faire avec ma fille, parce que ça me rappelle mon enfance et les bons moments que je passais le mercredi après-midi en cuisine. J'ai aussi eu l'occasion de partager un bout de ma France à la garderie lors de la semaine de la francophonie où j'ai cuisiné des plats que je faisais avec ma grand-mère.

Sara Roméo

Quels sont vos rapports avec les autres communautés culturelles et linguistiques qui vivent dans votre province?

Dans le cadre des activités organisées par des organismes d'accueil à Moncton, nous côtoyons des personnes immigrantes qui peuvent témoigner de leur culture et de leurs traditions. Je pense particulièrement à deux événements qui diffusent cette fierté culturelle : le Festival MOSAÏQ, organisé par l'Association multiculturelle de la région du Grand Moncton, et Monde en fêtes, organisé par le CAFI. Les deux incluent un défilé avec les drapeaux des différentes communautés, symbole d'une magnifique inclusion. Ce sont des événements auxquels je participe avec beaucoup de plaisir.

Nadia Angélique

Dans le cadre de mon ancien travail, j'ai eu principalement des rapports avec les anglophones de la province. Cela demeure le cas dans le cadre de la vie professionnelle de mon mari, ainsi que dans nos différentes expériences de bénévolat ou dans notre vie quotidienne. Nous avons aussi fait beaucoup de rencontres, majoritairement de Canadiens anglophones, à travers la naissance de notre fille, car cela nous a permis de participer à plusieurs programmes pour jeunes parents et, aujourd'hui encore, nous échangeons avec d'autres parents à la garderie, qui est anglophone. Nous connaissons également plusieurs personnes issues de l'immigration, qui viennent de toutes les parties du monde et avec qui nous nous entendons bien, même si nous avons noué peu d'amitiés solides.

Maryne Floch-Le Goff

Nous sommes ouverts à toutes les communautés; mon mari et moi invitons à dîner nos collègues de travail de différentes origines et mes enfants se sont fait des amis de nationalités et cultes variés à l'école.

Désirée Ghosn

Comme je travaille de la maison, sur des projets de recherche et d'écriture, c'est assez solitaire et difficile de me faire un réseau. Mais je travaille là-dessus, notamment au sein de l'industrie du film, dont je fais partie.

Hélène Lebon

J'ai principalement interagit avec la communauté acadienne de par mon métier de pédagogue en danse et d'autres interventions en milieu scolaire. J'ai par contre beaucoup communiqué avec la communauté francophone du Québec, Montréal principalement, et je me déplace pour des formations artistiques que je ne trouve pas toujours ici. Je n'ai pas d'interaction avec la communauté française immigrante, sauf cette année avec le CAFI (Centre d'accueil et d'accompagnement francophone des immigrants du Sud-Est du Nouveau-Brunswick) qui m'a approchée comme artiste invitée auprès des immigrants francophones. Je reste toujours connectée à la communauté francophone de mon pays d'origine, car j'y ai mes fils aînés et des amis. J'y retourne donc chaque année. J'ai également toujours des relations avec les artistes de France pour des partenariats futurs. Je dois avouer que j'évite désormais la communication avec la communauté anglophone, car au fil du temps, j'ai constaté que beaucoup, unilingues, ne font aucunement l'effort que je fais, moi, pour communiquer avec eux, dans leur langue.

Guylaine Joly

Je suis très proche et très engagée dans toutes les communautés déjà rencontrées jusqu'ici. Je m'en vais même dire que le « social, c'est mon domaine de définition » (*rires*).

Georgia Mbea

Actuellement, je suis principalement immergée dans la communauté anglophone. Je souhaite davantage connaître les communautés acadienne, afro-néo-écossaise et micmaque qui coexistent dans notre région.

Annette Mutombo

Je suis principalement entourée de personnes anglophones. Comme je travaille dans une école d'immersion française, j'ai l'occasion de m'exprimer en anglais et en français, mais à l'extérieur de l'école, c'est surtout en anglais. J'ai de très bons rapports avec les personnes que j'ai pu rencontrer jusqu'ici. Je reste ouverte à la discussion et à la découverte. À Fredericton, il y a des communautés du monde entier.

Rosélia Niambi

J'ai d'excellents rapports avec les gens que je respecte et que j'admire, des Canadiens nés au Canada et des Canadiens venus d'ailleurs. J'ai des amis nés en Europe, en Afrique, en Asie et en Amérique. J'ai des amis au Moyen-Orient et en Australie. Je suis reconnaissante d'avoir pu créer tout au long de ma vie des liens privilégiés avec des gens que j'aime et que je respecte. Je leur parle en polonais et en anglais, je leur parle en français, en hébreu ou en espagnol, et ce qui compte avant tout, c'est qu'on se parle — qu'on tâche de faire en sorte que la langue devienne transparente et que l'on s'aime au-delà des mots et au-delà des barrières, réelles ou imaginaires.

Irène Oore

Mon bénévolat au Musée canadien de l'immigration me permet de côtoyer des personnes d'horizons variés, ainsi que de pratiquer un peu mon anglais et même mon espagnol! Les événements de la bibliothèque centrale d'Halifax permettent aussi des rencontres et des moments de partage. Mais il est vrai qu'au quotidien, je suis surtout entourée de Français ou de francophones.

Clémence Noury

Depuis mars 2022, je travaille au centre cardiaque du Nouveau-Brunswick, donc en milieu majoritairement anglophone. J'ai été très bien accueillie et je suis vue comme la petite « frenchie » qui s'habille à la française. On me complimente souvent sur ma façon de m'habiller et on me demande souvent d'où vient tel ou tel vêtement auquel cas je réponds très souvent : de la France! Aussi, nous avons fait le choix de mettre nos enfants en milieu anglophone de façon à ce qu'ils soient complètement bilingues pour leur assurer un meilleur avenir. Nous avons donc des amis canadiens anglophones et nous avons pu partager certaines traditions avec certains d'entre eux comme l'Action de grâce. Mais nous sommes aussi fiers de leur montrer nos traditions, comme le réveillon du Nouvel An, où nous mangeons et faisons la fête jusqu'à minuit, et comme la Chandeleur, en février.

Sara Roméo

Dans votre province, existe-t-il des organismes qui œuvrent à l'accueil et à l'intégration des femmes immigrantes francophones? Avez-vous bénéficié de leurs services? Si oui, comment est-ce que cela vous a aidé concrètement?

Nous avons des organismes d'accueil pour les personnes immigrantes dans différentes villes de la province. À Moncton, nous bénéficions des services de l'Association multiculturelle de la région du Grand Moncton et du CAFI. Je ne connais pas de services spécifiques aux femmes immigrantes.

Nadia Angélique

Je dirais qu'il y en a, mais en réalité ces organismes ne s'adaptent pas forcément au cas de figure du demandeur. Dans mon cas, toutes les organisations et associations qui m'ont soutenue de quelques façons possibles sont toutes, je dis bien toutes, anglophones. Mais, rien n'est mauvais en réalité (*sourire*).

Georgia Mbea

J'ai entendu parler de l'Association multiculturelle de Fredericton, qui s'adresse à tous les nouveaux arrivants. Je n'ai pas bénéficié de ses services et n'ai pas pensé à les contacter. J'ai l'impression que cela s'adresse plutôt aux personnes qui ont la résidence permanente, aux familles ou aux réfugiés, ce qui n'est pas mon cas.

Rosélia Niambi

Le YMCA organise régulièrement des événements pour les nouveaux arrivants, et j'ai participé à plusieurs de ses ateliers de recherche d'emploi. J'ai également été reçue par un conseiller francophone. J'avais participé à une rencontre de femmes immigrées, organisée par le Conseil de développement économique de Nouvelle-Écosse, je crois. Il y a une petite communauté francophone active sur Facebook : j'y ai trouvé des réponses à certaines questions, un logement, et quelques événements culturels. Il était bon de recevoir des conseils de personnes déjà intégrées dans la province même si, de manière générale, j'ai souvent dû me débrouiller seule.

Clémence Noury

Il y a un bon nombre d'organismes francophones qui offrent une variété de services, mais c'est à la personne de faire le pas et d'avoir la volonté de s'intégrer. Ainsi, en participant avec mon fils à un programme de famille engagée avec l'Équipe d'alphabétisation de la Nouvelle-Écosse, je l'ai aidé à mettre sur pied son propre projet, qui fut une réussite grâce au soutien de l'équipe, tellement que Radio-Canada et d'autres médias l'ont interviewé.

Désirée Ghosn

Oui, le CAFI. Mais malheureusement à mon arrivée (2005), mal informée, je ne me suis pas tournée vers cet organisme. Je travaillais aussi beaucoup et je manquais de temps ainsi que d'information sur les ressources offertes. Je le regrette vraiment. Possiblement, j'ai perdu du temps à faire le chemin seule et vécu des moments difficiles. Non pas inutiles, je sais qu'on se construit dans l'adversité bien souvent, mais accompagnée, j'aurai sûrement été plus sereine et été là où je devais aller mais plus vite, moins seule, et en vivant moins de souffrances. J'ai fait ainsi un gros épuisement au bout de cinq ans d'exercice à la direction de mon académie de danse. Et, ainsi, j'ai tout envoyé promener alors que mon école de danse avait beaucoup de succès. Beaucoup ont parlé de suicide professionnel et d'autosabotage. Je le pense aussi, mais je n'ai pas cherché de l'aide et je le regrette. Toutefois, j'ai appris et, finalement, je me suis relevée plus forte et plus outillée. Alors je ne regrette pas ce chemin-là, même si j'aurais pu le faire autrement.

Guylaine Joly

J'ai siégé au conseil d'administration de Femmes Actions comme vice-présidente, mais ce n'est pas un organisme spécifiquement pour les femmes immigrantes. Aussi, comme j'ai vécu de très nombreuses années au Québec avant de venir à l'Île-du-Prince-Édouard, mon arrivée sur l'île n'était pas comme si «j'étais fraîchement débarquée». Je n'avais pas les mêmes besoins, je pense.

Hélène Lebon

J'ai été en contact avec la Fédération des femmes acadiennes de la Nouvelle-Écosse. Je n'ai pas directement bénéficié de ses services, mais j'ai été invitée à participer à l'un de ses événements en tant qu'intervenante.

Annette Mutombo

Je ne sais pas, nous avons tout fait par nous-mêmes depuis la France en nous renseignant dans les groupes Facebook d'immigration au Canada.

Sara Roméo

Dans la province, nous avons des organismes, comme la Coopérative d'intégration francophone (CIF) ou Actions Femmes ÎPÉ (AFIPE), qui ont respectivement le mandat d'œuvrer à l'accueil des nouveaux arrivants et à l'épanouissement des femmes francophones de l'île. Cependant, je n'ai bénéficié d'aucun projet ou d'aide spécifique concernant l'accueil et l'intégration des femmes immigrantes francophones depuis mon arrivée.

Maryne Floch-Le Goff

Il existe des organismes pour l'accueil des immigrants et pour la promotion économique des communautés francophones en Nouvelle-Écosse. Parmi eux, on compte le RIFNÉ (Réseau en immigration francophone de la Nouvelle-Écosse) et le Conseil de développement économique. Malgré le fait que je n'ai pas personnellement bénéficié de leurs services, j'ai pu jouir et je continue de jouir de spectacles et de diverses manifestations culturelles en français dans ma province, dont des expositions de peinture. À Halifax, nous avons aussi un musée de l'immigration extraordinaire que je visite régulièrement et où, à chaque visite, j'apprends quelque chose de nouveau.

Irène Oore

Comment êtes-vous impliquée dans votre communauté au niveau de la francophonie, de l'immigration ou dans un autre domaine?

Je m'implique dans ma communauté à travers les activités bénévoles dans lesquelles je me suis investie, comme dans le cadre du Congrès mondial acadien et dans l'Association francophone des parents du Nouveau-Brunswick. Par ailleurs, travaillant au sein du District scolaire francophone Sud, j'ai connaissance des défis et des enjeux de la francophonie dans le monde de l'éducation. En fait, je suis impliquée quotidiennement dans la francophonie.

Nadia Angélique

Aujourd'hui, je dirais que je suis très impliquée dans la communauté francophone de l'île, mes expériences professionnelles et bénévoles m'ont fait comprendre l'importance d'œuvrer pour préserver le français et célébrer la francophonie. J'ai travaillé pour l'épanouissement des femmes francophones de la province et, aujourd'hui, je travaille au Réseau de développement économique et d'employabilité (RDÉE) francophone de la province pour aider les organismes et entrepreneurs à intégrer des démarches de développement durable dans leurs organisations. Comme j'en ai mentionné précédemment, je siège aussi au conseil d'administration du centre communautaire de ma région.

Maryne Floch-Le Goff

J'ai participé en tant que bénévole au comité du Francofest, un festival annuel des cultures francophones. J'ai aussi animé des webinaires sur une variété de sujets touchant la diversité, l'immigration, les personnes réfugiées et les femmes organisés par différents organismes francophones.

Désirée Ghosn

Actuellement, je ne suis pas encore activement impliquée dans la communauté francophone. Cependant, je prends part à quelques événements de temps en temps pour rester informée et pour commencer à établir des liens. J'espère pouvoir m'impliquer davantage à l'avenir en participant à des initiatives liées à la francophonie.

Annette Mutombo

J'œuvre comme pédagogue et créatrice au sein de la communauté et dans le milieu scolaire, j'interviens comme artiste et pédagogue auprès du réseau scolaire (Passart-Génie-art) et d'organismes : Centre des arts et de la culture de Dieppe, Festival Frye. Actuellement je monte mon propre projet pluridisciplinaire qui vise :

- LA PLURALITÉ ARTISTIQUE, incluant l'écriture et la prise de parole;
- L'INCLUSION des jeunes en difficultés de vie (par exemple, jeunes immigrants ou en situation de handicap);
- LE MIEUX-ÊTRE par le sport et la nutrition, le renforcement de l'estime de soi (confiance en soi, image de soi, amour de soi);
- LA CONSTRUCTION ET LE RENFORCEMENT identitaire.

Guylaine Joly

Ce que je peux dire concernant mon implication est que je m'adapte à la situation et je sais devenir ce dont «la situation» ou le contexte a besoin, selon la prescription (durée nécessaire).

Georgia Mbea

Par mon travail, soit par mes documentaires, soit par mes services de mise en récit (*storytelling*) en français pour des organismes anglophones d'ici.

Hélène Lebon

Je travaille quotidiennement au service de la francophonie puisque j'enseigne le français à des adultes anglophones. J'essaie d'enrichir autant que possible mes cours de références culturelles françaises et francophones. J'ai également participé à plusieurs événements francophones et francophiles, comme des événements organisés par l'Alliance française et le Conseil communautaire du Grand-Havre. Pour ce qui est de l'immigration, avec mon bénévolat au musée, j'espère apporter un peu de diversité culturelle et, pourquoi pas, pouvoir donner mes propres visites guidées d'ici peu.

Clémence Noury

Pas impliquée.

Rosélia Niambi

J'ai organisé des concours de français à Dalhousie au niveau provincial, j'ai participé en tant que juge à des concours de français organisés par Canadian Parents for French ou par le conseil scolaire du comté de Halifax et du district de Bedford. J'ai été, pendant des années, impliquée dans l'organisation French For The Future, j'étais juge aux débats bilingues de l'Acadie (École du Carrefour), j'ai présenté lors de nombreuses conférences des auteurs et des textes de la francophonie et, surtout, des textes écrits par des auteurs québécois.

Irène Oore

J'ai un compte Instagram (enfamille_aucanada) avec un peu plus d'un millier d'abonnés, où je vante tous les mérites du Nouveau-Brunswick et où je partage quelques bouts de notre vie et de notre évolution ici depuis notre arrivée, il y a trois ans. J'ai réussi à convaincre quelques familles de venir habiter ici plutôt qu'au Québec, où les mentalités sont souvent différentes et où une grosse majorité de Français immigreront. Nous sommes amis avec ces familles maintenant, passer du virtuel au réel est quelque chose de spécial, mais cela fait plaisir d'échanger sur nos parcours et aussi de pouvoir compter les uns sur les autres en cas de besoin.

Je suis fière de montrer à quel point notre province d'adoption est merveilleuse et riche, et très heureuse que ces nouvelles familles françaises découvrent cette nature entre forêts et océan...

Sara Roméo

Comment voyez-vous l'avenir de la francophonie dans votre province?

D'un côté, je suis optimiste, car il y a de plus en plus de personnes immigrantes francophones qui s'installent au Nouveau-Brunswick, même si ce nombre n'est pas suffisant.

Toutefois, les défis rencontrés pour se loger, se déplacer, avoir un système de garde ou trouver un emploi obstruent ce beau tableau. Nombreuses sont les personnes qui décident de quitter la province du fait de ces obstacles à leur installation. Et cela m'inquiète particulièrement pour le devenir de la francophonie au Nouveau-Brunswick.

Nadia Angélique

Clairement, l'avenir de la francophonie à l'Île-du-Prince-Édouard est dans l'immigration — on le remarque dans la composition des conseils d'administration et les équipes des organismes communautaires : les personnes issues de l'immigration sont de plus en plus nombreuses, tandis que les Acadiens sont moins impliqués, car épuisés (on parle beaucoup d'épuisement communautaire). Toutefois, il y a encore du travail à faire pour sensibiliser les personnes de l'île à la diversité et faire en sorte que la communauté trouve des façons d'être plus inclusive et accueillante.

Maryne Floch-Le Goff

À cause de mon engagement auprès des organismes francophones, j'ai pris connaissance de tous les efforts déployés pour qu'un plus grand nombre de services publics soient disponibles en français et pour faciliter l'intégration des francophones qui ont ne maîtrisent pas l'anglais.

Désirée Ghosn

C'est prometteur si Acadiens et francophones travaillent dans le même sens et célèbrent les particularismes des Français et des cultures de chaque groupe.

Hélène Lebon

Il ne faut rien lâcher au risque de perdre notre langue, mais je peux constater que l'on se bat pour ne rien perdre et rester vivants dans notre langue, le français, malgré les tentatives de le faire reculer, voire l'annihiler.

Un combat qui date de 1969 et, pourtant, tristement, toujours d'actualité; mais nous sommes tenaces, résilients et nous restons et resterons là!!!

En témoignent la Francofête, le Congrès mondial acadien et d'autres initiatives.

Guylaine Joly

Je suis dans sa réception et je lui fais bon accueil. Maintenant, je ne saurais que lui faire une belle lecture anticipée me préparant à lui accorder patience et compassion. Je serai là pour son accueil, selon ses saisons, ses couleurs et ses humeurs (*rires*).

Georgia Mbea

J'ai l'impression qu'il y a encore beaucoup d'efforts à faire pour rendre cette communauté plus visible, mais aussi pour proposer davantage de services pour les francophones.

Annette Mutombo

D'après ce qu'on m'a dit, il y a des parties du Nouveau-Brunswick où la francophonie est vraiment bien implantée (Acadie). À Fredericton, j'ai moins cette impression. Même s'il y a des écoles et d'autres services en français, dans la vie quotidienne, on s'exprime surtout en anglais. Donc, je pense qu'il y a quand même des disparités au niveau de la province.

Rosélia Niambi

Je pense que la francophonie aura toujours sa place en Nouvelle-Écosse, étant donné que la province renferme des régions acadiennes historiques. Il y aura aussi toujours une petite communauté d'immigrés francophones solidaires. Toutefois, il y a encore beaucoup à faire pour intégrer davantage les personnes immigrantes dont l'anglais n'est pas la langue maternelle.

Clémence Noury

Je suis pleine d'espoir pour l'avenir de la francophonie dans la province de la Nouvelle-Écosse.

Irène Oore

Le Nouveau-Brunswick est la seule province reconnue officiellement bilingue au Canada, mais il y demeure de grosses disparités. Le nord est globalement francophone, la région de Moncton bilingue et le sud-ouest majoritairement anglophone. Mais au fil des années, nous voyons que de plus en plus de familles ont un attrait pour le sud de la province, qui est connu pour avoir des hivers moins rudes qu'ailleurs et qui, du fait de sa proximité avec la baie de Fundy, promet de beaux étés. Nous espérons que la communauté francophone continuera de grandir au gré du temps, pour que le bilinguisme canadien perdure pendant de nombreuses années encore.

Sara Roméo

Pour celles qui sont immigrantes, pensez à votre expérience d'immigration et aux conseils que vous donneriez à une femme ou à une fille nouvellement arrivée qui n'a pas de repères et vit dans une situation précaire? Si vous êtes issue de l'immigration, que diriez-vous à une jeune fille née au Canada de parents immigrants?

Pour cette femme ou fille nouvellement arrivée, je lui dirais qu'ici, comme ailleurs, le poids qui repose sur nous est considérable. Il est attendu que nous soyons parfaites dans tous les domaines. Or, comme tout être humain, elle a le droit de se tromper, de ne pas se sentir bien ou de manquer de confiance. Si un soutien est nécessaire, elle peut se renseigner auprès d'associations d'aide aux personnes immigrantes ou d'associations communautaires. Si elle est étudiante, elle peut aussi avoir accès à des services de counselling dans son université ou son collège. Si elle travaille, de tels services peuvent être offerts par son employeur. Je lui conseillerais de ne pas rester seule et de ne pas hésiter à communiquer, car les personnes immigrantes passent toutes par des hauts et des bas. La charge mentale peut être considérable. Ce qu'elle vit, d'autres personnes l'ont vécu. Elle a le droit d'être heureuse et de s'épanouir.

Je lui conseillerais aussi de rester « focus » sur ces objectifs. Comme le dit Nelson Mandela : « Le courage n'est pas l'absence de peur, mais la capacité de la vaincre. »

Nadia Angélique

Pour surmonter les défis de la vie, il faut une force de caractère qui se forge en développant ses compétences; rien n'est inné, rien n'est éternel, tout est éphémère. Il suffit de s'adapter aux circonstances pour réaliser ses objectifs.

Désirée Ghosn

Le conseil que je donnerais à une femme ou à une jeune fille nouvellement arrivée serait de garder l'esprit ouvert et de rester vulnérable et authentique. Je dirais à une jeune fille née au Canada de parents immigrants de respecter ses parents et de leur être à jamais reconnaissante d'avoir fait de grands sacrifices pour que sa vie à elle soit meilleure.

Irène Oore

Mon conseil serait de s'impliquer de façon bénévole dans sa communauté — les organismes communautaires sont toujours en recherche de bénévoles pour leurs activités — ou bien de poser sa candidature pour un conseil d'administration. Ce sont des occasions de rencontrer de nouvelles personnes et d'apprendre de nouvelles choses, voire de se former, ainsi que de se faire une première expérience canadienne (tellement importante!). Aussi, ne pas hésiter à sortir de sa zone de confort et aller explorer de nouvelles choses pour faire des rencontres.

Je dirais aussi de ne pas se laisser décourager lorsque tout ne se passe pas comme prévu, car cela arrivera forcément, aucun parcours d'immigration (que je connaisse) n'est simple, il faut faire preuve de résilience. Aussi, de façon plus terre-à-terre, refaire son CV selon le format canadien et travailler à fond le réseautage en personne et en ligne sur LinkedIn!

La question à propos d'une jeune fille née au Canada de parents immigrants résonne en moi, car c'est exactement le cas dans lequel se trouve ma fille. J'espère lui avoir donné une chance en lui offrant une double culture, française de mon mari et moi, et canadienne de par ses origines et le lieu où elle grandit. Je lui dirais de toujours avoir une ouverture d'esprit aux autres et à la différence.

Maryne Floch-Le Goff

À une femme ou une fille nouvellement arrivée, sans repères, dans une situation précaire, je lui conseillerais d'aller vers les ressources qui existent, comme le CAFI et d'autres instances en ce genre. Surtout, ne pas rester seule.

À une jeune fille née de parents immigrants, je lui dirais que ses parents ont fait un choix de vie courageux et qu'elle a le privilège d'être dans un pays ouvert, qui respecte les humains et qui a à cœur d'inclure les autres cultures; qu'ici beaucoup de choses sont possibles, contrairement à ce qui est le cas dans d'autres pays. Ici, elle aura la possibilité d'apprendre d'une autre culture sans perdre la sienne, de connaître des jeunes de son âge ; elle bâtira avec eux le Canada multiculturel de demain.

Guylaine Joly

Tu n'es pas obligée de choisir. Tu peux être un peu dans tes deux cultures, tu seras ton propre mélange, ta propre équation. La différence n'est ni bonne ni mauvaise. Bien sûr, elle apporte son lot d'incompréhensions (envers les autres, envers soi) et parfois d'hostilité, mais elle nous dote aussi d'une plus grande réserve de façons de voir le monde et de résoudre les problèmes, d'une créativité accrue, et ça, c'est un atout incomparable dans la vie.

Tu n'es pas non plus obligée de rester seule ni d'adhérer à ton groupe culturel d'origine. Explore! Il y a forcément une place pour toi ici, même si c'est parfois décourageant d'essayer plein de sièges sans trouver sa place. Ça viendra. Tiens bon, l'immigration est un phénomène complexe, mais riche dans lequel tu trouveras ton chemin.

Hélène Lebon

Eh bien, je lui dirais, quel que soit son parcours : « Ma belle, vis ton voyage "à" et "en" son présent. Ne lui fait ni reproches ni scènes. Ne lui demande rien ni ne lui en veux de se justifier de quoi que ce soit, car en réalité, il te le donne déjà et bien plus encore... beaucoup plus encore (je parle du voyage). Accueille, sans regret, aucun. Et sois assurée que tu es sur ta route, et non celle de quelqu'un d'autre, c'est dire que tu n'es pas perdue. Tout ira bien. »

Georgia Mbea

Si tu doutes, c'est normal. Tu recommences ta vie de zéro, en bas de l'échelle. Tu ne retrouveras pas ta vie d'avant, puisqu'on s'entend que si tu as quitté ton pays d'origine, c'est que ta situation ne te convenait plus. Nous passons tous par des galères, des doutes, des pleurs. Selon moi, cela fait partie de l'immigration. Les six premiers mois, tu seras dans ta lune de miel, à tout découvrir et à tout trouver beau, tu te sentiras bien. Puis, le manque de la famille et des amis se fera sentir et, encore une fois, c'est normal. Ne crois pas que cela vienne de toi. C'est humain. Rapproche-toi d'associations de nouveaux arrivants, crée-toi un réseau par le biais du travail ou de l'école des enfants. Tu peux aussi faire du bénévolat et chercher des informations sur les réseaux sociaux. Tu trouveras de l'aide partout, il suffira juste d'ouvrir les yeux et d'oser aller vers les autres.

Sara Roméo

De ne pas avoir peur, de se lancer et de ne pas hésiter à demander de l'aide, car il y a des organismes et des personnes prêtes à aider. Cela peut prendre du temps, mais ça ira.

Rosélia Niambi

Je lui conseillerais de se tourner vers la communauté française et francophone de la province, en s'inscrivant sur les groupes Facebook notamment, ou en se rendant à des événements francophiles. Si mon but initial avait été de m'intégrer davantage et de parler anglais quotidiennement, je ne pense pas que je serais restée bien longtemps en Nouvelle-Écosse sans la communauté francophone. Celle-ci m'a permis de trouver un logement et des amis, ô combien précieux en cette période.

Clémence Noury

Si vous aviez la possibilité d'être première ministre de votre province, quelles politiques mettriez-vous en place pour l'intégration des personnes immigrantes? Des femmes? Des francophones?

Si je devenais première ministre de la province, je mettrais en place des programmes pour faciliter l'accès au travail pour les personnes immigrantes. Par exemple, concernant l'équivalence des diplômes, il pourrait y avoir des stages qui permettraient d'acquérir les connaissances qui manquent ou de faire les mises à jour nécessaires pour travailler au Canada. Ce serait une passerelle pour accéder à certains métiers réglementés, par exemple. Par ailleurs, de nombreuses offres d'emploi nécessitent d'être bilingue ou unilingue anglophone. De même, ne pourrait-il pas y avoir davantage de postes unilingues francophones encourageant davantage de ces personnes à demeurer au Nouveau-Brunswick?

Au regard des défis portant sur le logement accessible ainsi que l'éducation en milieu francophone, des investissements substantiels seraient nécessaires pour répondre aux besoins présents.

S'agissant des femmes, les politiques à mettre en place seraient nombreuses. Dans un premier temps, outre la parité, il serait nécessaire qu'il y ait une représentativité de la diversité culturelle de la province au sein du gouvernement. L'équité salariale serait bien entendue au cœur de ma politique afin de réduire la précarité, qui concerne davantage les femmes. L'accessibilité aux soins de santé pour les femmes est un enjeu dans lequel j'investirais. Par exemple, un examen de type mammographie à 40 ans serait obligatoire afin de réduire les risques de cancer du sein.

Pour conclure, je m'attaquerais aux défis que rencontrent les femmes, qui ont un lourd poids sur leurs épaules et une grande charge mentale. Les places en garderie francophone devraient être plus nombreuses et gratuites, afin que celles qui le souhaitent puissent travailler ou avoir du temps pour elle. En outre, des formations flexibles à distance optimiseraient les possibilités d'obtenir les qualifications qu'il faut pour évoluer professionnellement.

Nadia Angélique

- Pour l'intégration des personnes immigrantes, j'offrirais plus de services pour leur permettre de s'intégrer et de trouver du travail, en subventionnant des programmes via des organismes (groupes de discussion, coaching avec des experts, formation, etc.).
- J'offrirais aussi plus facilement et à moindre coût des équivalences de diplômes pour de nombreuses professions (professeurs, médecins, infirmiers, etc.). Cette mesure pourrait permettre d'embaucher plus de personnels qualifiés, qui viendraient combler le manque de main-d'œuvre dans certains secteurs, comme la santé. L'accès aux services de santé à l'Île-du-Prince-Édouard est catastrophique, avec une liste d'attente de plusieurs années pour obtenir un médecin de famille, et je ne parle même pas de l'accès aux soins gynécologiques pour les femmes.
- Pour les immigrants francophones, j'offrirais de passer le test de français pour l'immigration (résidence permanente, etc.) dans la province au lieu de devoir se rendre à Moncton ou à Halifax, ce qui engendre des coûts financiers conséquents, que tous ne peuvent pas se permettre. Je ferais également la promotion des programmes et des permis existants qui sont simples à mettre en place pour les employeurs, comme le permis Vacances-travail ou le programme Mobilité francophone, afin que les immigrants soient considérés pour ces emplois. De nombreux employeurs ne connaissent pas ces programmes, et embaucher des étrangers leur fait peur, notamment en raison des démarches administratives.
- Enfin, je me pencherais sérieusement sur la question de l'accès au logement et le plafonnement des loyers. Les loyers à l'île se sont envolés dans les dernières années, et il y a beaucoup de propriétaires peu scrupuleux sur le marché qui exigent en toute impunité des augmentations qui dépassent le plafond annuel établi (les lois laissent beaucoup de trous dans la raquette). De plus, je mettrais en place une loi interdisant aux propriétaires de louer à la fois leur logement à la semaine l'été (Airbnb) et au mois l'hiver, car de nombreux locataires se retrouvent alors sans logement et dans l'incapacité de se loger à un prix raisonnable l'été. Les offres de logement dans la province sont indécentes pour des personnes à faible revenu ou déjà vulnérables.

Maryne Floch-Le Goff

Bonne question! Je ne sais pas vraiment.

Rosélia Niambi

- Mettre en place des campagnes de sensibilisation visant à éliminer les stéréotypes et les préjugés à l'égard des femmes immigrantes francophones.
- Instaurer des mécanismes pour que le processus de reconnaissance des qualifications professionnelles obtenues à l'étranger puisse être entamé et même finalisé avant l'arrivée.
- Augmenter le nombre des services de garde d'enfants et les rendre gratuits à l'instar des écoles pour aider les femmes immigrantes à concilier travail et vie de famille.
- Assurer la disponibilité de tous les soins médicaux et paramédicaux en français.
- Assurer la disponibilité de tous les services de la province en français.
- Assurer l'accès à des loisirs, des activités sportives et des activités parascolaires en français.

Désirée Ghosn

Je faciliterais l'accès des femmes et des enfants (les deux étant intimement liés) aux occasions et possibilités suivantes :

- Accès à tous les **arts, en particulier l'écriture**, car les mots ont un pouvoir cathartique dans les moments difficiles, et l'immigration peut en comporter.
- **Accès au sport** et à la nutrition, car une nouvelle culture inclut un changement d'habitudes sur ces deux plans;
- Occasions de **prendre la parole** dans des colloques ou tables rondes, pour qu'ils témoignent de leur parcours, souvent méconnu, pour les aider à sortir des sentiments d'exclusion ou d'inadéquation qui sont parfois les leurs — parler, c'est informer l'autre et se libérer du poids de ce qui fait mal comme immigrante.

Enfin, **j'aurais à cœur de bien connaître leur bagage** intellectuel et professionnel pour ne pas les sous-employer et, pour eux comme pour la communauté, exploiter leur potentiel.

Guylaine Joly

Ça prendrait plus que quelques lignes pour répondre à ça. Mais, globalement, je créerais des occasions de rencontres dans des lieux que les non-immigrants fréquentent.

Et puis je proposerais des initiatives comme celles-ci, pour se réapproprier son récit, en permettant à d'autres femmes de se retrouver, de voir des exemples qui les touchent, qui les rejoignent. Savoir que c'est possible, ça change tout parfois!

Hélène Lebon

Je ne peux pas anticiper les dispositions que je mettrais sur pied, car tant est déjà fait jusqu'ici. Oui, tant de belles choses, mesures, procédures et étapes phénoménales sont déjà démarrées jusqu'ici. Qui l'eût cru! Oui, qui l'eût cru!

Alors, je reste sur ma position de dire que : « Il ne faut pas bousculer le temps, car il vient quand il est prêt, ni trop tôt ni trop tard. Oui, il est juste, tout simplement! » (*Sourire.*)

Georgia Mbea

Si j'étais première ministre, je mettrais en place des politiques de sensibilisation aux bénéfices de l'immigration, notamment auprès des employeurs locaux pour qu'ils n'aient plus peur d'engager des étrangers. Je rendrais l'information plus visible, par exemple je ferais rédiger un guide d'accueil à l'attention des personnes immigrées francophones, pour leur communiquer les renseignements importants à connaître à leur arrivée en Nouvelle-Écosse, et je veillerais à ce que ce guide soit régulièrement mis à jour. Peut-être que j'organiserais un système de mentorat qui jumellerait les nouvelles arrivantes avec des Néo-Écossaises ou des femmes issues de l'immigration : les mentores pourraient répondre à leurs questions et les soutenir dans leurs démarches.

Clémence Noury

J'organiserais des événements où les personnes locales et les personnes nouvellement immigrées puissent se connaître et travailler ensemble à rendre leurs communautés plus unies.

Irène Oore

Un accès équitable aux possibilités d'emploi, c'est-à-dire mettre en place des initiatives pour faciliter l'accès des personnes immigrantes, en particulier les femmes et les francophones, à des emplois de qualité. On peut penser à former cette population immigrante pour occuper des postes qualifiés.

Je proposerais également une prime ou une déduction fiscale pour les employeurs embauchant des personnes francophones.

Je soutiendrais l'entrepreneuriat en mettant en place des mesures de soutien spécifiques pour encourager les femmes immigrantes et francophones à démarrer leur propre entreprise. Je mettrais en place un système de prêts sans intérêt, avec des programmes de mentorat et d'accompagnement.

Sara Roméo

Au Canada, on compte plus de 1,326 million de femmes francophones vivant au sein des communautés de langue officielle en situation minoritaire. Parmi elles, on trouve des femmes immigrantes et des femmes issues de l'immigration. Jouant un rôle crucial dans la transmission de la culture et du patrimoine au sein de leur famille et de leur communauté, celles-ci influent sur l'évolution de la société en participant à la construction identitaire du Canada. Leur présence et leur contribution font des communautés francophones et acadiennes des collectivités plurielles. Le projet de ce livre est né du désir de réunir cette diversité de femmes autour de ce qu'elles ont en commun : la langue française. *Autour d'Elles : Récits de femmes* amplifie la voix des femmes immigrantes des communautés francophones du Nouveau-Brunswick, de la Nouvelle-Écosse et de l'Île-du-Prince-Édouard.



ALLIANCE DES FEMMES DE LA
FRANCOPHONIE CANADIENNE